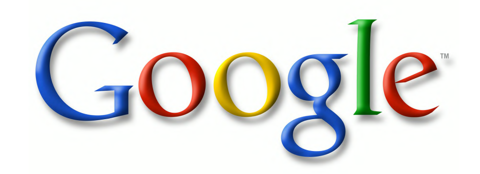




NOUVEAU SIÈCLE

DE LOUIS XIV.

Tome I.

AVIS.

On trouve chez les mêmes Libraires :

MÉMOIRES du Duc d'Aiguillon, troisième édition, 1 vol. *in*-8. 4 liv. br.

MÉMOIRES sur les règnes de Louis XIV, la Régence, et Louis XV; par feu M. Duclos, troisième édition, 2 vol. *in*-8. 9 liv. br.

MÉMOIRES du Duc de Saint-Simon, troisième édition, 6 gros vol. *in*-12. 13 liv. 10 s. br.

MÉMOIRES du Duc de Choiseul, Ministre de la Marine et de la Guerre, 2 vol. *in*-8. 9 liv. br.

MÉMOIRES du Comte de Maurepas, Ministre de la Marine, etc. etc. troisième édition, 4 vol. *in*-8. avec fig. 13 liv. br. *On vend séparément le 4e aux personnes qui ont acquis les trois premiers volumes.*

MÉMOIRES sur la Minorité de Louis XV, par J. B. Massillon, évèque de Clermont, 1 vol. *in*-8. 3 l. 10 br.

MÉMOIRES du Maréchal Duc de Richelieu, pour servir à l'Histoire des Cours de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV, etc. etc. Ouvrage composé dans la Bibliothèque et sur les papiers du Maréchal. 9 vol. in-8. fig. plans et portraits. 40 liv. 10 s. br. 1792.

VIE privée du Maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues, etc. Seconde édition, avec des corrections et des augmentations considérables; 3 vol. *in*-12. 8 liv. br.

CORRESPONDANCE originale des émigrés, trouvée à Verdun, dans le Porte-feuille de Monsieur, et de M. de Calonne, déposée aux Archives de la Convention Nationale, 1 vol. *in*-8. avec fig. 5 liv. br.

NOUVEAU SIÈCLE
DE LOUIS XIV,

OU

POÉSIES-ANECDOTES

DU RÈGNE ET DE LA COUR DE CE PRINCE;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
A Londres, chez J. DEBOFFE, Libraire, Gerard-Street, Soho, n°. 7.

1793.

17-

NOUVEAU SIÈCLE

DE LOUIS XIV,

OU

POÉSIES-ANECDOTES

TOME PREMIER.

A PARIS,

1793.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'OUVRAGE que nous offrons au public est un de ceux qui n'auroient jamais vu le jour sous l'empire du despotisme. La partie louangeuse auroit seule échappé au ciseau de la censure; car en fait de gouvernement, on ne permettoit jamais de voir qu'un côté du tableau, et le revers étoit soigneusement dérobé aux yeux de la postérité. Tout ce qui sembloit défavorable aux principes reçus, ou à l'amour-propre des familles dominantes; tout ce qui prêtoit aux allusions, étoit enlevé des écrits destinés à l'impression. Ceux qui ont été à portée de connoître les détails de cette inquisition politique, savent qu'il n'y a guère eu d'ouvrages sur l'histoire de France qu'elle n'ait mutilé impitoyablement.

C'étoit pour suppléer à ces omissions, faites à dessein, qu'un petit nombre de curieux s'appliquoit secrètement à recueillir les *Poésies-anecdotes* à mesure que chaque circonstance les faisoit éclore. Ce sont des vers ou satiriques, ou louangeurs, relatifs à l'évènement du jour. Ces Pièces ont généralement le précieux avantage de reproduire, sans altération, l'espèce de sensation qu'a faite chaque évènement, et de buriner, pour ainsi dire, les traces que les tyrans de la pensée sont jaloux d'affoiblir, ou d'effacer. Plus des portraits étoient ressemblans, plus des couplets critiques étoient piquans et bien tournés, et plus il étoit dangereux de les conserver, ou de les répandre. Cette gêne eut lieu, sur-tout pendant le règne de Louis XIV. Il arrivoit de là qu'une infinité de productions de la gaîté ou de la justice nationale s'effaçoit rapidement de la mémoire, et que le vœu des despotes, à cet égard, se trouvoit

parfaitement rempli : aussi ne doit-on pas être étonné, en parcourant le recueil que nous publions, du grand nombre de pièces qui étoient restées, ou totalement oubliées, ou enfouies dans de poudreuses bibliothèques.

Nos recherches ont été immenses. Il n'existoit pas un seul manuscrit complet en ce genre ; et s'il eût existé, il n'auroit pas eu de prix. Aucun de ceux qui nous ont passé par les mains n'étoit en ordre ; les dates étoient presque toujours omises, ou fautives ; les couplets étoient rangés par airs : tous ceux sur l'air de Joconde, par exemple, étoient copiés ensemble, et ainsi des autres. Beaucoup de pièces sembloient n'avoir plus le sel qui en faisoit le mérite, parce que l'à-propos en étoit perdu, et qu'elles n'étoient pas accompagnées des explications qui pouvoient le faire sentir. En un mot, c'étoit un vrai chaos à débrouiller.

Notre objet a été de rendre ces sortes d'opuscules à leur destination,

c'est-à-dire, de les faire servir à l'instruction et à l'amusement des lecteurs, à l'éclaircissement des faits historiques, à la connoissance de l'esprit et des mœurs de chaque époque. Nous avons commencé par constater, par fixer les dates, et ranger chaque article par ordre chronologique. Ce premier travail achevé, nous avons été nous-mêmes surpris de voir que le recueil étoit assez considérable pour former un tableau suivi du siècle où ces poésies ont paru. Des savans ont fondé l'histoire sur des collections de médailles. L'éloge et la satire de chaque fait, composés par les contemporains, à mesure qu'il est arrivé, sont des monumens toujours vivans, des témoins parlans, pour ainsi dire, tandis que les médailles sont froides et inanimées. Mais si la critique est nécessaire dans le choix de ces dernières, et les discussions qui doivent les appuyer, elle l'est peut-être encore davantage dans un recueil de

Poésies-anecdotes. Beaucoup sont des panégyriques outrés, fruits d'une servile adulation, une infinité d'autres, des productions de la malignité. Il falloit prévenir l'effet de ces défauts opposés sur les esprits inattentifs ou peu instruits. C'est ce qui nous a déterminés à placer à la suite de chaque pièce des notes historiques, et des éclaircissemens. Nous avons voulu transporter le lecteur au moment de chaque fait, et de la composition de chacune des pièces qu'il a occasionnées. Le siècle de Louis XIV est celui où l'on a le plus loué en public, et le plus dénigré en secret. La manière dont on a employé, en ce tems-là, ces deux ressorts des actions humaines, étoit digne sans doute d'être présentée à la méditation de ceux qui sont en état de réfléchir. Nous avons tâché que nos observations pussent s'accorder avec le jugement de la postérité sur les hommes et sur les choses, dans cette époque qui a jetté un si

grand éclat ; nous avons rapproché quelquefois les jugemens contradictoires, afin que le sage pût y saisir ce vrai milieu où se rencontre presque toujours la vérité. Nous avons sur-tout répandu dans ces notes le plus de particularités, d'anecdotes, et de portraits saillans qu'il nous a été possible. Les mémoires secrets qui se multiplient et se montrent de toutes parts au grand jour depuis l'établissement de la liberté, nous ont été d'un grand secours : mais nous n'avons pas négligé ce qu'il y a de curieux dans ceux qui les ont précédés. Pour les jugemens, nous avons consulté Duclos, Voltaire, l'abbé de Saint-Pierre, Anquetil, madame de Sévigné, le duc de Saint-Simon ; ce dernier cependant avec les précautions que nécessite la causticité de son caractère. Pour les faits et les dates, Hénaut et d'Avrigny ont été nos principaux guides ; pour les finances, les excellentes recherches de Forbonnais,

Ces notes renferment ainsi tout ce qu'il y a de plus exact, de plus curieux et de plus piquant dans près de soixante volumes : seules, elles formeroient un ouvrage intéressant. Enfin nous avons eu en vue d'offrir aux esprits les moins susceptibles d'application un livre où ils pourront apprendre, ou se rappeler facilement, et de la manière la plus agréable, l'histoire de cette brillante époque : nous avons tâché que nos recherches fissent pour eux de cette étude un véritable divertissement.

Le plan que nous avons adopté nous a forcés d'employer quelques pièces au-dessous du médiocre, afin de laisser le moins de lacunes qu'il a été possible dans cette longue suite chronologique : l'inconvénient étoit inévitable; mais par quelle foule de vers, de couplets, et de traits piquans n'est-il pas compensé ?

Il existe une infinité de personnes, qui, ne pouvant remédier aux maux actuels, ont besoin, pour respirer un

peu, de détourner de temps en temps les yeux des tableaux affligeans qui les poursuivent depuis quelques années. C'est à elles particulièrement que nous présentons cet ouvrage d'un genre absolument nouveau, et le plus propre peut-être à leur procurer de salutaires distractions. Sa rédaction a été pour nous du même genre d'utilité; nous nous y sommes livrés dans les momens de repos qui nous ont été laissés; mais l'on doit s'imaginer que notre travail a été souvent interrompu. Pour peu qu'il soit accueilli du public, nous satisferons promptement sa curiosité sur la régence du duc d'Orléans et le règne de Louis XV. Tous les matériaux sont déja rassemblés et mis en ordre : ils sont d'autant plus intéressans, que les évènemens se rapprochent de nous davantage, et qu'on y voit très-clairement le germe de la mémorable révolution qui de la France doit vraisemblablement se comuniquer aux autres contrées de l'Europe.

L'HISTOIRE DE FRANCE, PAR LES SATIRES, OU POÉSIES-ANECDOTES DU SIECLE ET DE LA COUR DE LOUIS XIV.

1638. (5 *septembre.*)

NAISSANCE DE LOUIS XIV (1).

COUPLETS.

Nous avons un Dauphin,
Le bonheur de la France ;
Rions, buvons sans fin :
Oh ! l'heureuse naissance !
Dieu nous l'a donné par l'entremise
De tous les prélats de l'Eglise,
Et l'on lui verra barbe grise.

Lorsque ce *Dieu-donné* (2)
Aura pris sa croissance,
Il sera couronné
Le plus grand roi de France (3) :
L'Espagnol, l'Empereur, l'Italie,
Le Turc et le roi de Hongrie
En mourront de peur et d'envie.

La ville de Paris
Se montra sans pareille ;
En festins, jeux et ris,
Le monde y fit merveille :
Chacun de s'enivrer faisoit grand'gloire
A sa santé, à sa mémoire,
Aussi bien Jacques que Grégoire.

Au milieu du ruisseau,
Etoit la nappe mise ;
Et qui buvoit de l'eau
Etoit mis en chemise :
Ce n'étoit que feux et que lanterne ;
On couchoit dedans la taverne :
Si je ne dis vrai, qu'on me berne !

Ce qui fut bien plaisant,
Ce fut M. Rallière ;
Ce brave partisan
Fit faire une barrière
De quinze à vingt muids, où tout le monde
S'amusoit à tirer la bonde,
Gaîment assis tous à la ronde.

Monsieur de Benjamin,
Des écuyers la source,
Fit planter un dauphin
Au milieu de sa course,
Où six chevaliers, avec la lance,
Lui faisoient tous la révérence ;
Puis à l'ais brisoient la potence.

Le feu brilloit aux yeux
Dans la place de Grêve,

Où quasi jusqu'aux cieux
Sa machine s'élève :
Minerve y paroît de belle taille ;
Fière de sa cotte de maille,
Et met tout le monde en bataille.

Monsieur de Villeroi (4),
Ce grand foudre de guerre,
A fait craindre le roi
Aux deux bouts de la terre :
Il a pris Trévoux, ville de Dombes,
Sans canons, bombardes, ni bombes,
Ville forte dont les murs tombent.

Au milieu du Pont-Neuf,
Prés du cheval de bronze,
Depuis huit jusqu'à neuf,
Depuis dix jusqu'à onze,
On fit un si grand feu, qu'on eut de peine,
En sauvant la Samaritaine,
D'empêcher de brûler la Seine.

Enfin tout notre espoir
Etoit que notre reine
Quelque jour nous fît voir
Sa couche souveraine,
Nous donnant un dauphin pour présage,
Il est bel et bon, il est sage :
Il fera merveille à son âge.

(1) Louis XIV naquit à S. Germain-en-Laie, la 23[e] année du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, qui, suivant Bassom-

pierre, s'étoit blessée en 1622, et avoit alors fait une fausse couche. « Quand elle accoucha de Louis XIV, dit Voltaire, son mari » ne voulut jamais l'embrasser, selon » l'usage ; et cet affront altéra sa santé, » au point de mettre en danger sa vie ». (*Siècle de Louis XIV*, 1er vol. pag. 334, in-12, édit. complette des Œuvres de Voltaire). Ce prince avoit cependant mis son royaume sous la protection de la Vierge, au commencement de cette même année, en actions de graces pour la grossesse de la reine ; et c'est l'origine de la procession de l'Assomption, à laquelle assistoient les cours souveraines.

(2) La naissance d'un dauphin ayant été attendue depuis plus de vingt années, on l'appela *Dieu-donné*, pour marquer qu'on le regardoit comme un présent du ciel.

(3) *Le plus grand roi de France*. Espèce de prédiction qui s'est accomplie, si l'on peut être *le plus grand roi*, sans être le meilleur.

(4) Charles, seigneur de Villeroi, maréchal de France. Son fils eut la même dignité, et fut constamment le favori du prince, dont la naissance causoit tant de joie. Nous

avons cherché en vain, dans les historiens du tems, le fait qui occasionna la plaisanterie de la conquête de Trévoux. Le couplet paroît intercalé : car il n'a aucun rapport au sujet du reste de la chanson.

1642. (4 décembre.)

MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Epitaphes louangeuses de ce ministre.

I.

Si tu pouvois, Armand (1), hors du plomb qui t'enserre,
Lever ton front auguste, et jeter en ces lieux
De tes nobles regards l'éclair impérieux,
Plus craint que ceux du ciel, messagers du tonnerre,

Que tu ferois blémir d'avortons de la terre,
Qui lancent contre toi des traits injurieux !
Que tu ferois rougir d'ingrats malicieux,
A qui tous les malheurs, sans toi, feroient la guerre !

Mais non, repose en paix ; c'est le dernier effort
De l'envie abattue, et qui meurt par ta mort.
Ta mémoire brillante, en dépit de la rage,

Et la France et l'Espagne, à ces lâches esprits,
Peuvent de ta vertu dire le juste prix,
L'une en pesant sa gloire, et l'autre son dommage.

(DESMARETS.)

(1) Le despotisme, érigé en principes par Richelieu, a eu une grande influence sur le gouvernement françois pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Cette considération nous a déterminés à placer au commencement de ce recueil de poësies-anecdotes, un choix de pièces composées à la mort de ce fameux cardinal.

Armand du Plessis - Richelieu, né à Paris en 1586, nommé premier ministre en 1624, gouverna la France en maître absolu jusqu'à sa mort. L'histoire de son ministère pourroit remplir plusieurs volumes. Il suffit de rappeler qu'il fit trembler l'Europe; qu'il abaissa le protestantisme, les grands, l'Autriche, et qu'il sut constamment enchaîner Louis XIII, qui le détestoit. Il étoit parvenu à lui persuader que le salut de l'état dépendoit de sa constance à le maintenir à la tête des affaires. Il exila la mère du roi, et persécuta son épouse. La veuve de Henri IV mourut à Cologne, dans la misère.

Richelieu étoit le plus vindicatif des hommes. Son faste éclipsoit celui du trône; il avoit des gardes, et précédoit par-tout les princes du sang. Mourant, il se flattoit

encore de survivre au roi; et prenoit des mesures pour être régent du royaume. Il donna une idée assez juste de son caractère dans un entretien avec le marquis de la Vieuville. « Je n'ose rien entreprendre, » sans y avoir bien pensé, lui dit-il : mais » quand une fois j'ai pris ma résolution, je » tranche, je fauche, et ensuite je couvre » tout de ma robe rouge ».

Il fut haï et admiré. On fit des feux de joie dans les provinces à la nouvelle de sa mort.

I I.

Ci gît le plus fameux des ministres françois,
Le plus heureux mortel que le ciel ait fait naître,
L'homme le plus puissant qu'on ait craint autrefois,
Et l'exemple éternel de ceux qui doivent être.

Il commence aussi-tôt à vaincre qu'à paroître,
L'honneur suivit toujours ses augustes exploits ;
Il fut trop absolu sur l'esprit de son maître :
Mais son maître par lui fut le maître des rois.

Son zèle a teint nos champs du sang de l'hérésie,
Fait pâlir de frayeur le croissant de l'Asie,
Dans les climats glacés allumer les combats.

Pour savoir le surplus des faits d'un si grand homme,
Vas l'apprendre, passant, de Madrid et de Rome :
Car si j'osois tout dire, on ne me croiroit pas.

III.

Le grand Armand est mort, ce héros de notre âge ;
Il a fait des ingrats et des reconnoissans :
Il est pleuré des bons, et maudit des méchans,
Et, pour donner la paix (1), Dieu l'a pris pour otage.

(1) La paix ne fut faite que dix-sept ans après.

IV.

Ci gît le cardinal, dont la sage conduite
Et les conseils prudens ont mis son prince au point
De voir bientôt l'Europe à son pouvoir réduite,
De donner de la crainte, et de n'en avoir point.

V.

Impuissantes grandeurs, foibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers !
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,
Ne peut vous garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre,
Ne témoigne que trop, aux yeux de l'univers,
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les autres veilloient au soin de sa grandeur,
Augmentoient chaque jour sa pompe et sa splendeur,

Et rendoient, en tous lieux, sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil ;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre,
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

(*MALLEVILLE.*)

Epitaphes satiriques du même.

I.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

RICHELIEU prolonge son sort,
Alors que chacun le croit mort,
Et meurt lorsque moins on y pense :
Quel plus grand fourbe peut-on voir ?
Il a trompé toute la France,
Et trompe notre désespoir.

(*BLOT.*)

I I.

UN ministre d'état, par des raisons subtiles,
D'une guerre sans fin jeta les fondemens,
Et de l'ambition suivant les mouvemens,
Détruisit, par le fer, nos campagnes fertiles ;

Dans ces calamités, vendant ses soins utiles,
Mit des chefs, à son gré, dans les gouvernemens,
Corrompit le clergé, soumit les parlemens,
S'enrichit des trésors des plus puissantes villes.

Son orgueil triomphant éloigna de leur rang,
Et la mère du prince, et les princes du sang,

Et, maître de son roi, déshéritoit son frère;

Lorsqu'un coup imprévu l'a réduit aux abois :
Toi, qui connois le mal qu'il lui restoit à faire,
Bénis Dieu, qui soutient le sceptre de nos rois !

I I I.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien (1).

Pierre CORNEILLE.

(1) Richelieu pensionna et persécuta le grand Corneille. Le cardinal souhaita de passer pour l'auteur du Cid; et Corneille, qui aimoit la gloire plus que l'argent, n'y voulant pas consentir, le tout-puissant ministre ordonna à l'académie françoise d'en faire la critique. On se rappelle ces vers de Boileau :

En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue.
L'académie, en corps, a beau le censurer :
Le public révolté, s'obstine à l'admirer.

« Remarquons, dit Voltaire dans son com-
» mentaire de Corneille, que cette ame
» altière, qui vouloit absolument que l'aca-

» démie condamnât le Cid, continua sa
» faveur à l'auteur, et que même Corneille
» eut le malheureux avantage de travailler,
» deux ans après, à l'*Aveugle de Smyrne*,
» tragi-comédie, des cinq auteurs, dont
» le canevas étoit du premier ministre ».
Effectivement, Richelieu faisoit mettre en vers, par Rotrou, l'Etoile, Colletet, Boisrobert et Corneille, les drames qu'il esquissoit, et dont il arrangeoit les scènes. Il leur en distribuoit chacun un acte. Corneille prit un jour la liberté de faire quelques changemens à l'acte dont on l'avoit chargé : l'impérieux cardinal le trouva fort mauvais, et lui dit qu'il falloit *avoir un esprit de suite*, c'est-à-dire, une soumission aveugle à des ordres supérieurs.

I V.

Ci gît, oui gît, par la morbieu!
Le cardinal de Richelieu ;
Et ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

Benserade (1).

(1) Benserade avoit obtenu du cardinal de Richelieu une pension considérable qu'il perdit à la mort de ce ministre. On pré-

tend que la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, auroit été utile à la fortune du poëte, mais que ce dernier l'indisposa contre lui par ces quatre vers. La reine-mère lui accorda depuis une pension de mille écus, et il devint le poëte à la mode. Il avoit contracté de bonne heure l'habitude d'un ton léger et même familier avec les grands; ton qu'il conserva toute sa vie, et qui perce dans ses ouvrages.

V.

QUAND Armand vit le diable aussi près de sa couche,
Qui guettoit son esprit au sortir de sa bouche,
Il conçut aussi-tôt un généreux dessein;
Et pour tromper encore en son heure dernière,
Ce rusé cardinal demanda le bassin,
Et rendit finement son esprit par derriere (1).

(1) Suivant le *Tableau de la vie et du gouvernement des cardinaux de Richelieu et Mazarin*, le cardinal de Richelieu mourut d'une horrible gangrène qu'il avoit à l'anus, étant au bassin, le 4 décembre 1642, âgé de 57 ans et trois mois. Ce tableau est un recueil d'épitaphes satiriques. Il est fort rare. La plupart des épitaphes de Richelieu et de Mazarin, que

nous avons recueillies, en sont tirées.

Le corps du cardinal fut ouvert, dit le P. Griffet, et on lui trouva tout le poumon gâté, et un abcès dans la poitrine. L'auteur de l'*Intrigue du Cabinet* dit que, quelques mois avant sa mort, à une lueur de convalescence, succédèrent de fréquentes rechutes, une fièvre qui le mina insensiblement, et des ulcères, signes d'un sang appauvri et corrompu.

V I.

VOILA la France hors de ses fers !
Armand est dans la biere.
Hélas ! pour aller aux enfers,
Faut-il tant de lumière ? (1)

(1) Allusion au convoi du Cardinal.

V I I.

ARMAND aimoit si fort la guerre,
Et les discords et les combats,
Qu'il choisit son sépulcre en terre,
En un lieu rempli de débats (1).

(1) La Sorbonne, théâtre des disputes théologiques.

VIII.

O Sorbonne, heureuse et riche,
D'avoir eu *gratis* un bien,
Pour qui la maison d'Autriche
Eût donné moitié du sien!

IX.

Ci gît le pacifique Armand,
Dont l'esprit tout juste et clément,
Ne fit jamais mal à personne;
Il n'a garde d'être damné,
S'il est vrai que Dieu lui pardonne,
De même qu'il a pardonné.

X.

Ci gît monsieur le cardinal,
Qui fit moins de bien que de mal,
Et qui n'a jamais fait pour Dieu
Que le bâtiment de ce lieu (1).

(1) La Sorbonne.

XI.

Ci gît Armand, qui, dans toute la terre,
Sema la peste, et la faim, et la guerre:
Productions dignes de son esprit!
Et le seul pas qu'au désordre où nous sommes,
Ce prêtre ait fait sur ceux de Jésus-Christ,
C'est qu'il est mort pour le salut des hommes.

XII.

L'on a semé dans cette terre
Les os du père de la guerre ;
Si le fonds est bon, de façon
Que pour un grain cent il rapporte,
O dieux ! grelez-en la moisson,
Et nous privez de la récolte !

XIII.

Ci gît le prêtre sans bréviaire,
L'abbé vêtu de court manteau,
Le prélat à l'ame guerrière,
Et le cardinal sans chapeau.

Il récitoit pour son office
Les heures de Machiavel,
Et se styloit en la malice
Sur les écrits de Cornuel.

De bréviaire, il n'en disoit point ;
Car étant tout puissant en France,
Il est excusable en ce point,
Que les princes en ont dispense.

Il avoit bien plus d'excellence
Que ceux qui prêchent parmi nous :
Ils exhortent à pénitence,
Et lui la faisoit faire à tous.

XIV.

Ici gît le plus grand de tous les cardinaux,
Qui de la piété n'eut pas seulement l'ombre.
Il n'a point fondé d'hôpitaux,
Mais il en a laissé grand nombre.

XV.

Si gît le pape de Paris,
Qui fit trembler celui de Rome,
Et qui vouloit faire bien pis,
S'il eût vécu l'âge d'un homme.

Par-tout il fit craindre ses lois;
Il fut empereur de la Gaule;
Il faisoit grand faveur aux rois,
Quand il leur frappoit sur l'épaule.

Il fut ici plus craint que Dieu,
Et pour tout bien dessus la terre,
N'a fait qu'édifier ce lieu,
Encor ne lui couta-t-il guère!

XVI.

Il n'est plus ce grand cardinal,
De tant de nations la terreur et l'envie;
Beaucoup croient sa mort pour la France un grand mal,
D'autres, que c'est un bien que la fin de sa vie.

Sans

XVII.

Sans m'arrêter au commun bruit,
Qui jamais la raison ne suit,
D'un cœur ouvert et franc voici ce que j'en pense :
Le ciel, pour nous punir, l'a mis au monument;
Pour nous punir, le ciel lui donna la naissance,
Et sa vie et sa mort nous sont un châtiment.

XVIII.

Ci gît Armand, ce grand génie,
Que l'on estimoit immortel;
Il est mieux ici qu'à Ruel (1),
Pour le repos de notre vie.

(1) Maison de campagne de Richelieu.

XIX.

Je hais les gens qui parlent mal
De toutes sortes de personnes,
Et qui d'Armand le cardinal
Disent qu'il vouloit trois couronnes;
Jamais tant de témérité
Ne se joignit à sa fortune :
Et je vous jure, en vérité!
Que son cœur n'en prétendoit qu'une.

X X.

PASSANT, que ce tombeau te fasse horreur des vices!
D'un esprit infernal il renferme le corps ;
La vengeance et l'exil, les prisons et les morts,
Furent de ce tyran les sanglantes délices.

Des reines et du roi, par ses noirs artifices,
Il rompit les liens et les sacrés accords ;
Il domina son maître, et pilla ses trésors,
Fit des plus grands voleurs ses fidèles complices.

De ce monstre d'orgueil les crimes inouis,
Rendirent odieux le grand nom de Louis ;
Sa haîne fut la paix, son amour fut la guerre ;

Et son impiété passant jusques à Dieu,
Il opprima l'Eglise, et crut que sur la terre,
On devoit adorer le nom de Richelieu.

X X I.

BIEN que la mort du cardinal
Cause une nouvelle joie,
Jean-Guillaume (1) seul plaint son mal,
Fâché de perdre cette proie,
Et voudroit, le bourreau qu'il est,
Qu'il fût vif pour son intérêt.

(1) Bourreau de Paris.

XXII.

Ici gît ce grand suborneur,
Qui fit un valet de son maître,
Et qui de la nièce d'un prêtre
Fit une duchesse d'honneur (1).
Passant, qui gardes la mémoire
Des calices qu'il nous fit boire,
Ne sors pas de ce monument,
Sans prier pour ce misérable,
Puisqu'en priant Dieu pour un diable,
Cela redouble son tourment.

(1) Aiguillon fut érigé en pairie en 1638, en faveur de Marie-Madeleine de Vignerod, fille de René de Vignerod et de Françoise du Plessis, sœur du cardinal, veuve d'Antoine de Beauvoir du Marquise Rouze de Combalet. Elle n'avoit point d'enfans. L'acte d'érection de cette pairie porte cette clause singulière : *Pour en jouir par ladite dame, ses héritiers et successeurs, tant les mâles que femelles, tels qu'elle voudra choisir.* En vertu de cette clause, elle appela, par son testament de 1674, au duché d'Aiguillon, Marie-Thérèse sa nièce, à laquelle elle substitua son petit-neveu, Louis, marquis de Richelieu, dont le fils, le comte

d'Agénois, a été déclaré duc d'Aiguillon par arrêt du parlement de 1731.

La chronique scandaleuse du tems prétendoit que le cardinal de Richelieu avoit plus que l'amitié d'un oncle pour madame de Combalet. Elle a fini par être dévote, et a fait, avant sa mort, beaucoup de pieuses fondations.

XXIII.

Vous que le souvenir des bons siècles passés
Porte à révérer l'écarlate
Dont ce grand cardinal éclate,
Ce n'est pas ce que vous pensez !
Cette teinture n'est pas prise
Du sang des martyrs de l'Eglise;
Sa gloire ne veut rien d'autrui :
Le seul sang des martyrs qu'il a faits à la France,
Et qui coule encore aujourd'hui,
Teint l'habit de son Éminence.

XXIV.

Chacun dit que le cardinal
Faisoit merveille en Comédie :
Mais le vulgaire en jugeoit mal;
Et sa fougue étoit trop hardie
Pour s'abaisser à ce sujet;
Car à sa fureur en effet,
Convenoit mieux la Tragédie.

XXV.

Ci gît Armand de Richelieu,
Qui fit des choses admirables :
Son chétif corps est en ce lieu,
Et son esprit à tous les diables.

XXVI.

Ci gît, non Denis le Tyran,
Qui de roi fut maître d'école,
Mais Armand, insolente idole,
Qui fut d'un grand roi le pédant.

XXVII.

Martel sut bien s'accommoder ;
Capet sut bien le seconder
A la conquête de la France ;
Que si, marchant dessus leurs pas,
Le Richelieu ne l'obtint pas,
Il ne tint qu'à son Éminence.

XXVIII.

Ici gît un tyran qui n'a point de semblable,
Dont la foudre devroit les membres écraser,
Et que chacun donnoit de si bon cœur au diable,
Que le diable à la fin ne l'a pu refuser.

XXIX.

Ci gît Armand Jean du Plessis,
Perturbateur du genre humain;
S'il est allé en paradis,
Nous irons tous, pour le certain.

XXX.

Celui qui gouvernoit les rois,
Qui commandoit à tous les princes,
Qui faisoit trembler les provinces
Dessous la crainte de ses lois;

Lui qui peupla toute la terre
De maux infinis et divers,
Et qui par tout cet univers
Porta le flambeau de la guerre:

Le ciel, d'un pesant coup de main,
Lorsqu'il dépeuploit la nature,
L'a mis dans cette sépulture,
Pour le repos du genre humain.

La mort ici-bas est féconde;
Car si le sort l'eût conservé,
Sans doute il eût bientôt grevé
Le mouvement de tout le monde.

La paix qu'on demande aujourd'hui
Ne fut jamais en sa pensée;
Mortels, il vous l'a refusée:
Tâchez de l'obtenir pour lui.

XXXI.

C'EST un point digne de l'histoire
De ce ministre plein de gloire,
Que son roi l'estima si fort,
Qu'il en trouva tout bon, même sa mort.

XXXII.

J'AI vécu sans pareil, j'ai régné sans égal;
On admire par-tout mes vertus et mes vices;
Mes desseins comparés avecque mes services,
Font douter si j'étois souverain ou vassal.

Quoique j'aie entrepris, ou de bien ou de mal,
J'ai toujours rencontré de fidèles complices;
Et le ciel et l'enfer m'ont été si propices,
Qu'on ne sait qui des deux m'a nommé cardinal.

J'ai fait régner le fils, j'ai fait mourir la mère;
Et si j'eusse vécu, j'eusse perdu le frère,
Voulant seul de l'état gouverner le timon.

Qui m'a pensé choquer a senti ma puissance :
Pour dompter l'Espagnol, j'ai ruiné la France :
Jugez si j'en étois ou l'ange ou le démon !

XXXIII.

CI gît Richelieu, ce pervers,
Qui, durant douze ou quinze hivers,

Par des stratagêmes divers,
A ravagé tout l'univers;
Chacun a ses biens recouverts;
Car le roi a les yeux ouverts,
Depuis que les siens sont couverts,
Et que la Parque, d'un revers,
L'a fait trébucher à l'envers,
Pour servir de pâture aux vers,
Et de texte aux faiseurs de vers.

XXXIV.

DEPUIS que cet homme est en terre,
Chacun le déchire et le mord;
Vivant, il nous faisoit la guerre:
On la lui fait après sa mort.

XXXV.

ARMAND, depuis que le trépas
A tranché le cours de tes pas,
C'est à qui blâmera ta vie;
Et moi, qui déplore ton sort,
Je dis, sans haîne et sans envie,
Que c'est assez que tu sois mort.

XXXVI.

QUELQUES censeurs trouvent mal
Au sujet où chacun travaille,

Et, sur la mort du cardinal,
Disent qu'on ne fait rien qui vaille;
Mais quant à moi, je trouve beau
Tout ce qu'on fait sur son tombeau.

XXXVII.

Richelieu aux Enfers.

AIR: *Lampons.*

Richelieu, dans les enfers, *bis*
Favori de Lucifer, *bis*
Est dans ces lieux, comme en France;
On le traite d'Éminence.
  Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Lucifer fut à cheval
Au devant du cardinal;
Les diablotins magnifiques
Portèrent mousquets et piques.
  Lampons.

Si-tôt qu'il eut fermé l'œil,
Lucifer, dans un fauteuil,
Releva bien la moustache
Du curé de S. Eustache.
  Lampons.

A la moitié du chemin,
Caron lui donna la main;

Passez, le plus grand monarque
Qui fut jamais dans ma barque.
Lampons.

Mais quand il fallut payer,
Il n'avoit plus d'aumônier.
Mais un si grand personnage
Paye-t-il pour le passage ?
Lampons.

Il n'étoit pas aux fauxbourgs,
Qu'il entendit les tambours :
Lucifer, pour sa venue,
Fit balayer chaque rue :
Lampons.

Tout comme on lui fit jadis,
Dans la ville de Paris,
Revenant de Carcassonne,
Dans sa machine en personne (1).
Lampons.

Arrivé dedans ce lieu,
Croyant être à Richelieu,
Les diablotins, tous en garde,
Mirent bas la hallebarde.
Lampons.

D'Ancre (2), ce grand maréchal,
Dès qu'il vit le cardinal,
Tout aussi-tôt il s'écrie :
Chauffez-vous, je vous en prie.
Lampons.

Ah ! morbleu ! qu'il y fait chaud !

Ici n'a-t-on pas de l'eau ?
Hola ! oh ! laquais ! oh ! page !
Par la sacrebleu ! j'enrage.
Lampons.

Mais je ne vois point de Thou :
Ah ! Cinq-Mars (3), où êtes-vous ?
Vous êtes en purgatoire,
Et moi dans la fosse noire.
Lampons.

De Bullion (4), à mon secours !
C'est à vous que j'ai recours ;
Je brûle ; qu'on me délivre !
Au diable le sol pour livre !
Lampons.

Maugrebleu ! j'ai bien du mal,
Dit Bullion au cardinal :
Les tailles, les subsistances
Sont cause de mes souffrances.
Lampons.

Que ne suis-je avec le roi !
Hélas ! qu'est-ce que je voi ?
Et dans l'ardeur qui le presse,
Prit Proserpine pour nièce (5).
Lampons.

Que diable fait-elle ici !
Ah ! grand Armand du Plessis !
Je suis dame Proserpine,
Et non votre concubine.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

(1) Après le siége de Perpignan, deux mois avant sa mort, il fut apporté dans une machine par vingt-quatre suisses, à cause d'une fistule qu'il avoit au derrière, ne pouvant trouver une situation plus commode.

(2) Concini, maréchal d'Ancre, tué par Vitry, capitaine des gardes de Louis XIII, le 11 avril 1517.

(3) De Thou et Saint-Mars, auxquels il fit trancher la tête le 12 décembre 1642.

(4) Bullion, surintendant, créature du cardinal.

(5) Allusion à l'excessive intimité qu'on lui supposoit avec sa nièce, la duchesse d'Aiguillon.

XXXVIII.

Sur le testament du cardinal.

VOICI le testament d'Armand de Richelieu,
Monarque sans royaume, et cardinal sans Dieu.
Je me trompe, lecteur, ce n'est que l'inventaire
Des larcins qu'il a faits pendant son ministère.

XXXIX.

Désolation de la niéce du cardinal.

HÉLAS! vous étonneriez-vous,
Si la pauvre duchesse pleure?
Ne perd-elle pas, à même heure,
Et le père, et l'oncle, et l'époux? (1).

(1) Madame de Combalet, duchesse d'Aiguillon, dont il a été question dans les pièces précédentes. On affectoit de répandre que son mariage avec le marquis de Combalet s'étoit borné à la cérémonie; et un faiseur d'anagrammes lui fit celle-ci: *Marie de Vignerod, vierge de son mari.* Vers 1641, le cardinal de Richelieu l'offrit en mariage au comte de Soissons, qui ne put se déterminer à acheter la faveur par cette alliance.

XL.

AIR: *du Prévôt des Marchands.*

ARRÊTE, et médis, en passant,
Sur le trépas du plus puissant
Qui jamais ait vu la lumière:
Le cardinal de Richelieu
Est enfermé dans cette bière,
Lui qu'on révéroit comme un Dieu.

Ses plus ordinaires ébats,
C'étoit de troubler les états ;
Et de porter par-tout la guerre.
Il mit l'Espagne à la raison ;
Il sut étonner l'Angleterre,
Et remit S. Pierre en prison.

Les princes étoient ses sujets ;
Les rois redoutoient ses projets ;
Il avoit ébranlé l'Empire ;
Et s'il eût eu plus de santé,
Il forçoit Rome de l'inscrire
Successeur de sa Sainteté.

Durant son règne de vingt ans,
Il se moquoit des mécontens ;
Les partis étoient morts en France ;
Il mit si bas ses ennemis,
Que rien ne heurta sa puissance
Que la Parque qui l'a soumis.

X L I.

Vous qui, par vos écrits, honorez la mémoire
Du plus ambitieux qui fût en l'univers,
Et qui, jusques aux cieux, sur l'aîle de vos vers,
Elevez à l'envi le lustre de sa gloire ;

Et vous qui cependant de l'encre la plus noire,
Nous décrivez l'horreur de ses crimes divers,
Et rendant à nos yeux ses vices découverts,
Savez mieux le flatter, et moins vous faire croire :

Suffit que de son nom vous parliez hautement,
Il vous est redevable à tous également,
Soit du bien, soit du mal que vous pouvez en dire;

Oui, de quelque côté qu'on le tourne aujourd'hui,
Ne vous y trompez pas, il a ce qu'il désire,
Puisqu'après son trépas, il fait parler de lui.

1643. *(14 mai.)*

Mort de Louis XIII.

Épitaphe de ce prince.

Sous ce marbre repose un monarque françois,
Que ne sauroit l'envie accuser d'aucun vice :
Il fut et le plus juste, et le meilleur des rois;
Son règne fut pourtant celui de l'injustice.

Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix,
Dont long-tems nous et lui portâmes le supplice :
L'orgueil, l'ambition, l'intérêt, l'avarice,
Revêtus de son nom, nous donnèrent des lois.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine sort du jour,
Que dans la tombe même, il le force à le suivre (1).

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus?
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant de régner, il a cessé de vivre!

P. Corneille.

(1) Louis XIII mourut le 14 mai 1643, quatre mois et dix jours après le cardinal

de Richelieu, qui l'avoit entièrement subjugué pendant près de vingt années. Bègue, timide, fait pour être gouverné, il avoit, comme il le reconnoissoit lui-même, une sécheresse qu'il tenoit de la reine sa mère (Marie de Médicis). Ayant des maîtresses comme des favoris, il en étoit jaloux ; et c'étoit là que se bornoient tous ses sentimens. Sauvage, mais brave, pusillanime, mais assez éclairé pour le tems : on ne le menoit qu'en lui persuadant qu'on faisoit le bien de son royaume. « Il » aima sans estimer, il estima sans aimer ; » et comme l'estime est impérieuse, elle » donna à Richelieu, sur son maître, » l'ascendant dont il jouit toujours, mal- » gré les efforts de ceux qu'il aimoit ». Pendant l'agonie du cardinal, on le vit sourire ; et en apprenant sa fin, il se contenta de dire : *Voilà un grand politique mort !* Le sonnet qui précède cette note n'a jamais été imprimé du vivant de Corneille, qui se contentoit de le réciter à ses intimes amis, en leur faisant promettre qu'ils garderoient le secret. Il ne pouvoit pardonner au cardinal la critique du Cid.

Autre

Autre Epitaphe de Louis XIII.

Ci gît un roi qui, sous un prêtre,
Joua son indigne rôlet :
Il eut cent vertus de valet,
Et n'en eut pas une de maître.

Régence d'Anne d'Autriche (1).

À la Reine-mère, sur sa Régence.

Illustre sang des dieux, délices de notre âge,
Princesse, dont la gloire est l'objet de mes vers,
Anne, sauve l'Europe, et montre à l'univers
Qu'il n'appartient qu'à toi d'empêcher son naufrage.

Désarme les démons de la Seine et du Tage ;
Romps le bandeau fatal dont leurs yeux sont couverts,
Et n'inspirant qu'une ame à cent peuples divers,
Compose un siècle d'or des jours de ton veuvage.

Je sais tous les combats qu'a faits Sémiramis,
Qu'elle a vu mille rois à ses armes soumis,
Et que de ses lauriers les histoires sont pleines :

Mais sans porter envie à ses fameux exploits,
Souviens-toi que la paix est la gloire des reines,
Comme on dit que la guerre est la gloire des rois.

Gomberville.

(1) Louis XIII, par son testament, éta-

blissoit un conseil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort. Mais la première démarche de sa veuve, Anne d'Autriche, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un arrêt du Parlement. Ce corps, long-tems opposé à la cour, et qui avoit à peine conservé, sous Louis XIII, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi (18 mai), *avec la même facilité qu'il avoit jugé la cause d'un citoyen.* Anne d'Autriche eut la régence illimitée. On regardoit Potier, évêque de Beauvais, comme devant être son premier ministre. Cependant la régente, quatre heures après son retour du palais, déclara Mazarin chef du conseil. Tout Paris en fut frappé d'étonnement. On ignoroit les ressorts que le cardinal avoit fait jouer pour se maintenir, tandis qu'il disoit publiquement qu'il vouloit s'en retourner en Italie. Quand on a lu les mémoires de la Porte, valet-de-chambre d'Anne d'Autriche, on ne doute pas que cette princesse et Mazarin ne fussent d'accord dès le premier instant.

On commença dès-lors à médire beaucoup

de l'attachement de la reine-mère pour ce ministre, qui étoit un très-bel homme. La Porte, devenu valet-de chambre du roi, raconte que madame de Hautefort dit un jour à la régente que M. le cardinal étoit trop jeune (il avoit alors environ quarante ans), pour qu'il ne se fît pas de mauvais discours d'elle et de lui; elle répondit : *Il n'aime pas les femmes, et il est d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature.* « Ce ton léger, dit M. Anquetil, dans l'*Intrigue du Cabinet*, fait croire qu'elle étoit plus curieuse d'étouffer les soupçons, que de n'y pas donner lieu ».

Bataille de Rocroy, 19 *mai*.

Que d'espoir aux sujets, de crainte aux ennemis,
Donne un roi qu'au berceau couronne la victoire!
Mais par combien de faits d'immortelle mémoire
L'a-t-on vu surpasser ce qu'il avoit promis? (1)

REGNIER DESMARAIS.

(1) Cette inscription a été composée bien postérieurement au fait qu'elle célèbre.

Le duc d'Enguien, âgé de vingt-deux ans, signala le commencement du nouveau règne par cette grande victoire. Don Francisco de Mello, général de l'armée espagnole, voulant mettre à profit le trouble et la confusion, inséparables des premiers jours d'une minorité, assiégea Rocroy : le jeune prince, qui avoit sous lui le maréchal de l'Hôpital, Gassion et la Ferté, depuis maréchaux de France, vint au secours de la place, et gagna la bataille le 19 mai, c'est-à-dire, le cinquième jour de l'avènement de Louis XIV à la couronne. Le comte de Fontaine, commissaire général de l'infanterie espagnole, y fut tué dans sa chaise où il se faisoit porter à cause de sa goutte. L'infanterie espagnole ne s'est pas remise de cette défaite. Cette bataille fut donnée contre l'avis et malgré la résistance du maréchal de l'Hôpital, qui craignoit le hasard d'une action décisive dans les commencemens d'une régence. On remarqua que le duc d'Enguien ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour combattre. « Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette

infanterie espagnole, jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvroit avec une agilité, que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Le vieux comte de Fuente, qui commandoit cette infanterie, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit qu'*il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu*. Les espagnols perdirent, dans cette journée, neuf mille hommes, et vingt pièces de canons.

Elévation de MAZARIN au ministère.

Un mort causoit notre réjouissance ;
Les gens de bien vivoient en espérance :
Mais
Je crains que sous la régence
On ne soit pis que jamais.

On va disant que la reine est si bonne,
Qu'elle ne veut faire mal à personne ;

Mais,
Si l'Étranger en ordonne (1),
Ce sera pis que jamais.

Le cardinal est mort, je vous assure :
Oh ! le grand mal pour la race future !
Mais
La présente, je vous jure !
Ne s'en fâchera jamais.

Il a vécu de vie, et non commune,
Qui l'a quitté plutôt que la fortune;
Mais
Que deviendra sa pécune ?
Ne la verrons-nous jamais ?

Pardonnez-lui, Gaston de haut mérite (2),
Il s'en alloit renverser la marmite;
Mais
Donnons-lui de l'eau bénite,
Et qu'on n'en parle jamais.

BLOT.

(1) Jules Mazarin, né le 14 juillet 1602. Les uns le font gentilhomme, natif de l'Abbruze; d'autres, en plus grand nombre, le disent fils d'un banquier de Mazare, ville de Sicile, lequel ayant fait banqueroute, vint se réfugier à Rome. De là, le nom de *Mazarini* qu'on lui donna du lieu de sa naissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se soucia jamais de

la relever par des chimères généalogiques. Une plaisanterie du cardinal de Retz prouve encore l'obscurité de la famille du ministre. Se trouvant à Paris lorsque le père de Mazarin mourut, il fit mettre cet article dans la gazette de Rome : « Nous apprenons, par les avis de Paris, que le seigneur *Pietre Mazarin* est mort en cette ville (de Rome) » : annonce qui auroit eu bien peu de sel, si le père de Mazarin eût été réellement à Rome un homme de distinction. Quoi qu'il en soit, il donna à son fils une éducation soignée, et l'envoya achever son droit à Salamanque, à la suite d'un Colonne, qui fut depuis cardinal. La guerre s'étant allumée dans le Milanez, il y servit en qualité de capitaine d'infanterie, état qu'il quitta bientôt pour l'habit ecclésiastique, qui lui procura des moyens d'avancement plus prompts. En effet, par le moyen du cardinal Sachetti, qui prit pour lui un attachement que ses ennemis peignirent comme très-suspect, il s'ouvrit une entrée chez le cardinal Antoine Barberin, neveu du pape Urbain VIII. Ce pontife, qui lui reconnut des talens pour la négociation, l'envoya

avec le nonce, pour accommoder les différends survenus entre les françois et les espagnols, au sujet de la succession de Mantoue. On étoit près d'en venir aux mains devant Cazal, lorsque Mazarin paroît, et s'avance au milieu de deux armées, en criant *pace, pace.* La querelle fut terminée par un arrangement très-favorable à la France; et les espagnols lui reprochèrent que *ses frauduleuses négociations avoient causé plus de dommage en Italie aux affaires du roi catholique, que n'en avoit autrefois causé l'entrée des Maures en Espagne.* En trahissant ainsi l'empereur et le roi d'Espagne, dont il étoit né sujet, et le pape, auquel il devoit tout, il plut beaucoup au cardinal de Richelieu, qui le demanda pour nonce à la cour de Rome, le fit revenir en France au commencement de 1639, et nommer au cardinalat à la place du fameux P. Joseph, qui alloit l'obtenir lorsqu'il mourut. Le même Richelieu, à ses derniers momens, le recommanda à Louis XIII, qui suivit exactement ses intentions, puisqu'il le fit conseiller d'état, et l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il est vraisemblable,

comme nous l'avons déjà observé, que Mazarin étoit très-bien dans l'esprit d'Anne d'Autriche, même du vivant de Louis XIII. Il tint Louis XIV sur les fonts de baptême avec la princesse de Condé, le 21 avril 1643, fut nommé surintendant de son éducation, et bientôt premier ministre.

Une belle physionomie, le front grand, de beaux yeux, la bouche agréable, le nez bien fait, le visage ouvert, le talent de raconter et celui de s'insinuer dans les bonnes graces des personnes à qui il vouloit plaire, de l'habileté dans toutes sortes de jeux et d'affaires, l'art d'épargner à la paresse de la régente tous les soins du gouvernement: voilà les divers charmes qu'il employa pour se rendre maître absolu de son esprit; et cette séduction dura jusqu'à la mort du cardinal. Aucune traverse ne le rebuta: il étoit sûr de la reine. Il prit pour sa devise un rocher battu des vagues, et ce mot: *Quam frustra, et murmure quanto!*

(2) Le lendemain de la mort du cardinal de Richelieu, Monsieur, étant en débauche, dit beaucoup de choses contre la mémoire de celui qu'il avoit tant redouté pendant sa vie, et par qui il avoit

vu ruiner toutes ses entreprises. Toutes les fois qu'il avoit voulu engager *Blot* à faire une chanson contre lui, il l'avoit refusé; à la fin, il fit les couplets qu'on vient de lire.

Portrait de Louis de B O U R B O N, *prince de Condé* (1).

J'AI le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif et brillant:
J'ai de la foi, de la constance;
Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant:
Rien n'est comparable à ma gloire;
Le plus fameux héros qui brille dans l'histoire
Ne me le sauroit disputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne;
Il suffit de la mériter.

LE LABOUREUR.

(1) Louis II de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, et duc d'Enguien, étoit né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé. L'année d'après la bataille de Rocroy, dont il vient d'être fait mention, il passa en Allemagne, attaqua le général Mercy, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna, en quatre

jours, trois combats, et fut encore vainqueur toutes les trois fois. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, et marcha, pour le reprendre l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il gagna la bataille de Norlingue, le 3 août 1645, et celle de Lens en 1648. Le rôle qu'il joua dans les troubles de la Fronde ne fut pas si brillant. Emporté, railleur, hautain, inconsidéré, sans vue bien déterminée, il changea plusieurs fois de parti, et se fit plus redouter qu'aimer. Il est peint assez au naturel dans ces six vers, qui coururent dans Paris :

Ce jeune Mars, que tout heur accompagne,
Qui ne broncha jamais qu'aux portes de l'Espagne,
Et qui a tout vaincu, hormis le Parlement,
Témoigne, par ses faits, qu'il veut suivre la trace,
Et la fougue imiter de ce grand dieu de Thrace,
Lequel a plus de cœur qu'il n'a de jugement.

Après sa prison, en 1652, il traita avec les espagnols, donna la bataille de Saint-Antoine, le 2 juillet, fut battu par Turenne à la journée des Dunes, et rendu à la France en 1659, à la paix des Pyrénées. Il la servit ensuite dans la conquête

de la Franche-Comté, en 1668, et dans celle de Hollande, en 1672. Deux ans après, il défit l'arrière-garde des alliés à la célèbre boucherie de Senef. Un mot qu'on lui attribue sur cette journée, ne donne pas une idée avantageuse de son humanité. Sur ce qu'on parloit de l'affreux carnage qui avoit eu lieu : *Bon !* dit-il, *c'est tout au plus une nuit de Paris*. L'art de la guerre sembloit en lui un instinct naturel. Son génie étoit hardi, vif, impérieux. Sa physionomie annonçoit le grand Condé ; il avoit le regard d'un aigle. Doué de beaucoup de goût pour les arts et pour toute sortes de connoissances, il se retira à Chantilly sur la fin de sa brillante carrière, et y attira les plus beaux génies du tems, les Corneille, les Bossuet, les Racine, les Despréaux, les Bourdaloue, &c. Il y étoit encore despote dans la dispute. On connoît le mot de Boileau : *Je serai toujours de l'avis de M. le prince, quand il aura tort*. Il mourut en 1686, âgé de 65 ans, à Fontainebleau, où il s'étoit rendu pour voir madame la duchesse, sa petite-fille, qui avoit la petite vérole.

MARSILLAC (1),

Envoyé à madame de CHEVREUSE (2).

SI l'amour de Marcillac
Fait durer tout ce micmac,
De long-tems la paix n'est faite,
Et bientôt cette amourette
Nous mettra tous au bissac.

(1) François, prince de Marsillac, né en 1603, depuis duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*. Il étoit alors amant de madame de Chevreuse.

(2) Marie de Rohan-Montbazon, mariée deux fois, la première, au fameux connétable de Luynes, la seconde, au duc de Chevreuse, de la maison de Lorraine. Elle avoit été la plus intime confidente d'Anne d'Autriche, et exilée pour elle par le cardinal de Richelieu. Les ennemis de Mazarin voulurent la faire revenir à la cour, pour l'opposer à ce ministre. Mazarin et Anne d'Autriche, de concert, lui envoyèrent le prince de Marsillac, pour lui inspirer d'autres sentimens. A son retour, elle parut reprendre quelque tems son ascendant sur la reine : mais elle alla

jusqu'à vouloir exiger d'elle le rétablissement du garde des sceaux Châteauneuf, qui étoit le rival le plus redouté de Mazarin. Une tracasserie de femmes, où elle continua à marquer de la hauteur et de l'opiniâtreté, acheva sa disgrace. Le secrétaire d'état Guenegaud lui porta l'ordre de se retirer à Rochefort jusqu'à nouvel ordre.

Cette duchesse, célèbre pas sa beauté et ses intrigues, avoit conservé une habitude de galanterie sans laquelle elle ne pouvoit exister. « Il falloit qu'elle aimât, et, ce qui est assez ordinaire dans son sexe, c'étoit rarement ce qu'elle estimoit le plus. Par-tout où elle se trouva, elle forma des passions, et y répondit. Rois, princes, généraux, ministres, françois et étrangers, tous lui adressèrent des vœux; tous furent écoutés. Ses amans décidoient de ses goûts. Leur plaire étoit son unique sentiment; et de même que les ducs de Lorraine et de Buckingham, Chalais, le comte de Holland, Châteauneuf, le cardinal de Retz, et tant d'autres qui se mirent sur les rangs, la jetèrent dans les affaires: de même un béat l'auroit jetée

dans la dévotion, et le prieur des chartreux dans la solitude ». (*Mém. de Retz et de Motteville.*) Beaucoup d'esprit et d'imagination, peu de jugement, une grande connoissance des divers intérêts des princes de son tems, des caprices, de la distraction, aucune suite dans ses discours, sa conduite, ni ses procédés.

Madame de Longueville.

Air : *De la Fronde.*

Si madame de Longueville (1)
Fit l'amour, comme chacun dit,
Peut on condamner une fille
Qui fait ce que sa mère fit ?
L'une est superbe et fort hautaine,
L'autre fort douce, accorte, humaine;
Semblable à sa mère, en ce point,
Qu'un galant ne lui déplaît point.

(1) Anne-Geneviève de Bourbon, née au château de Vincennes, en 1618, de Henri II, prince de Condé et de Marguerite de Montmorency, étoit par conséquent sœur du grand Condé et du prince de Conti. Elle avoit épousé, en 1641, Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'une

famille qui devoit son origine au brave comte de Dunois, bâtard d'Orléans.

La duchesse de Longueville étoit fort galante, comme l'indique ce couplet, et comme on aura occasion de le voir par la suite.

Le duc de BEAUFORT, *détenu à Vincennes* (1).

AIR : *Des Zestes.*

BEAUFORT est dans le donjon
Du bois de Vincennes;
Pour supporter sa prison,
Avec moins de peine,
Il aura la Montbazon,
Zeste,
Trois fois la semaine.

(1) François de Vendôme, duc de Beaufort, né en 1616, du duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avoit toute la valeur, mais point du tout l'esprit de son grand-père. Devenu l'idole du peuple de Paris, il se plaisoit à braver la régente et son ministre. Il sembloit vouloir envahir toutes les charges de la cour pour ses créatures, et n'observoit

n'observoit aucune bienséance. Son humeur s'accrut à la nouvelle de l'exil de madame *de Montbazon* : il affectoit de tourner le dos, quand la reine l'appeloit. Si elle lui parloit, il ne lui répondoit pas, ou il le faisoit en termes ironiques et mordans. Enfin, résolu de tout tenter, il forma l'association qu'on appela *la cabale des importans*, composée de cinq ou six gentilshommes, qui avoient, comme lui, très-peu de tête, et beaucoup de prétentions. On feignit de redouter un complot : Beaufort, sortant du cabinet de la reine, fut arrêté au Louvre par Guitaut, capitaine des gardes. Dès l'instant, tout le parti des *importans* fut anéanti ; leur chef fut conduit à Vincennes : on exila les autres.

Pour la promesse qu'on lui fait dans le couplet ci-dessus, de lui envoyer madame de Montbazon trois fois par semaine, c'étoit apparemment dans la vue de satisfaire son amour-propre, puisque cette duchesse assura hautement qu'*il ne lui avoit jamais rien demandé*; procédé singulier à l'égard d'une femme telle que madame de Montbazon, pour qui un pareil respect devoit paroître bien impertinent, dit l'his-

torien qui rapporte cet étrange propos.
« Ce qu'il y a de vrai, ou presque vrai, dit le cardinal de Retz dans ses mémoires, c'est qu'il ne lui avoit jamais demandé le bout du doigt, et qu'il n'étoit amoureux que de son ame. *En effet, il paroissoit au désespoir, quand elle mangeoit de la viande le vendredi; ce qui lui arrivoit souvent.* Elle le nommoit ordinairement l'*innocent.* Il avoit de grands cheveux blonds qui lui tomboient sur les épaules ».

MADAME DE MONTBAZON.

BELLE de Montbazon (1),
Vous avez bien raison
D'en vouloir à nos princes (2) :
La Lorraine et Bourbon
Vous ont mise en renom
Dans toutes nos provinces.

BLOT.

(1) Marie d'Avaugour de Bretagne, seconde femme d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, la même dont il est question dans la note précédente. Belle-mère de madame de Chevreuse, elle l'égaloit au moins, si elle ne la surpassoit, par l'éclat de ses charmes, et son penchant à la galanterie.

La tracasserie qu'elle eut avec elle, en 1643, occasionna l'exil de la belle-mère.

Madame de Montbazon, comme on le voit par ce couplet, avoit enchaîné les princes à son char. Elle avoit à la fois pour amans le prince de Condé, le comte d'Harcourt, le maréchal d'Hocquincourt, le duc de Beaufort, &c. Diverses anecdotes prouvent l'ascendant qu'elle avoit sur eux. On connoît ce billet que lui adressoit d'Hocquincourt : *Péronne est à la belle des belles*. Cette *belle des belles* n'avoit point d'esprit. Fière de tant d'hommages, mais sans scrupules et sans remords, elle ne sut jamais ce que c'étoit que fidélité ni en affaires ni en amours. Elle ne connoissoit que deux sentimens, le plaisir et l'intérêt. *Je n'ai*, dit le cardinal de Retz, *jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu.*

(2) « Louis de Bourbon, comte de Soissons, le duc de Beaufort, le duc de Chevreuse, qui avoit acheté ses bonnes graces cent mille livres, et lui avoit fait une donation ». (*Note tirée d'un manuscrit du tems de la régence d'*ANNE *d'*AUTRICHE.)

Épitaphe de madame de MONTBAZON (1).

Ci gît Olympe, à ce qu'on dit;
S'il n'est pas vrai, comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite:
On ne sait qui meurt ni qui vit.

(1) Le bruit ayant couru que madame de Montbazon s'étoit noyée, une madame de Crécy lui fit cette épitaphe.

1644.

SUR LES PREMIERES ANNÉES DE LA RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE,

A mademoiselle DE LENCLOS.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

J'AI vu le tems de la bonne régence (1),
Tems où la ville, aussi bien que la cour,
Ne respiroient que les jeux et l'amour.
Une politique indulgente,
De notre nature innocente,
Favorisoit tous les désirs;
Tout goût paroissoit légitime;
La douce erreur ne s'appeloit point crime,
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Meubles, habits, repas, danses, musiques;
Un air facile avec la propreté,
Rien de contraint, pas trop de liberté,
Peu de gens vains, presque tous magnifiques;
N'avoir chez soi que la commodité,
Faisoit alors les chagrins domestiques,
Qu'en d'autres tems fait la nécessité.

Dans le commerce, on étoit sociable;
Dans l'entretien, naturel, agréable,
On haïssoit un chagrin médisant;
On méprisoit un fade complaisant;
La vérité délicate et sincère
Avoit trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flatter, en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ce tems seuls étoient choses connues;
Mais on pourroit aujourd'hui, sûrement,
Les mettre au rang des sciences perdues.

Aucun amant qui ne servît son roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa dame:
On ménageoit l'honneur de son emploi,
On ménageoit la douceur de sa flâme;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas;
Libres tantôt, ils cherchoient les combats.

Un jeune duc (2), qui tenoit la victoire
Comme un esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
Fit oublier Alexandre et César.

Que ne mouroit alors son Éminence (3),
Pour son bonheur et pour notre repos !
Elle eût fini ses beaux jours à propos,
Laissant un nom toujours cher à la France !

SAINT-EVREMONT.

(1) Ces vers de Saint - Evremont, qui étoit de la cour d'Anne d'Autriche, rappellent combien les premières années de la régence de cette princesse et du ministère de Mazarin parurent heureuses. La régence avoit commencé le 8 mai 1643. Les causes des troubles de la Fronde ne commencèrent à se développer qu'à la fin de 1645. Mazarin, dans ces premiers tems, affectoit la plus grande simplicité dans son train, et beaucoup d'affabilité dans ses manières. Mais les dépenses de la guerre et les profusions de la cour l'obligèrent bientôt à recourir à des impôts, auxquels le peuple n'étoit pas disposé.

(2) Le duc d'Enguien, depuis le grand Condé.

(3) Le cardinal Mazarin.

GASTON ET LA RIVIERE.

AIR : *Petite Fronde*, et depuis : *De tous les Capucins du monde.*

ADIEU la France, adieu l'Espagne !
Gaston (1) se va mettre en campagne,
Accompagné de son pédant (2) ;
Flandre ! ta ruine est certaine,
Par les conseils du confident,
Et la valeur du capitaine.

BLOT, valet-de-chambre de Gaston.

(1) Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et fils de Henri IV, né à Fontainebleau le 25 avril 1606, étoit d'un caractère très-foible, et l'avoit prouvé sous le règne précédent, en entrant dans beaucoup de cabales contre Richelieu, et en abandonnant presque toujours ses amis à l'échafaud, pour faire sa paix. Chavigny, secrétaire d'état, écrivoit, au sujet de ce prince, que *la peur étoit un excellent orateur, pour lui persuader tout ce qu'on vouloit.* Jaloux de son rang et de l'étiquette, il fit un jour changer de place toutes les personnes de la cour, à une fête qu'il donnoit ; et prenant le duc de Montbazon par la main pour le faire des-

cendre d'un gradin, celui-ci lui dit : *Je suis le premier de vos amis que vous ayez aidé à descendre de l'échafaud.*

Au commencement de la régence d'Anne d'Autriche, il commandoit en Flandres ; La Meilleraye, Gassion et Rantzau servoient sous lui, c'est-à-dire, qu'ils dirigeoient les opérations. La première de ces deux campagnes est de 1644. Il prit, le 28 juillet, Gravelines, défendue vaillamment par les espagnols pendant deux mois. L'année suivante, il prit le fort de Mardik, Béthune, Cassel, &c. Malgré ces succès, on n'avoit pas grande idée de ses talens militaires. Blot, son valet-de-chambre, célèbre chansonnier de ce siècle, n'épargnoit pas son maître, qui ordinairement prenoit ses gaîtés en assez bonne part. Il n'en fut pas de même du couplet ci-dessus : le prince, trouvant la raillerie trop forte, lui signifia qu'il le chassoit ; ce qui ne corrigea pas le joyeux valet-de-chambre, puisque la colère du duc lui inspira le couplet suivant, qui est encore plus piquant que le premier. Gaston, voyant qu'il ne gagnoit rien à se fâcher, et qui avoit du foible pour Blot, lui rendit ses bonnes graces.

Cet étrange seigneur, comme l'appeloit Anne d'Autriche, ne manquoit ni d'esprit ni d'élocution : mais il passoit pour avoir des goûts suspects, et pour aimer la mauvaise compagnie. Un de ses nobles amusemens étoit d'aller voler pendant la nuit des manteaux sur le Pont-Neuf. On a conservé de lui un excellent mot. La reine faisoit des neuvaines pour avoir un fils, quoique *Louis XIII*, son mari, eût la réputation d'être impuissant. *Madame*, lui dit GASTON, *vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je consens que vous gagniez le procès, si le roi a assez de crédit pour cela.* Mort relégué à Blois en 1660.

(2) *La Rivière*, abbé intrigant et fripon, qui avoit su prendre le plus grand empire sur l'esprit du duc d'Orléans. Voyez plus bas son portrait.

AUTRE COUPLET *du même, congédié par* GASTON.

AIR : *De la petite Fronde.*

SON altesse me congédie ;
C'est le prix de l'avoir servie :

Depuis dix ans j'ai cet honneur ;
Nous devons tous deux nous connoître ;
S'il perd un f . . . . serviteur,
Ma foi ! je perds un f . . . . maître.

Le même.

1645.

Faveur de Mazarin.

Quand vous seriez comme le prince,
Devant qui tout l'Empire a fui (1),
Et que vous eussiez, comme lui,
Conquis des villes, des provinces,
Si vous n'êtes italien,
Adieu l'espoir de la fortune !
Si vous n'êtes italien,
Vous n'attraperez jamais rien.

Eussiez-vous forcé cent murailles,
Et, comme lui, par vos exploits,
Accru l'empire des françois,
Et gagné trois grandes batailles ;
Si vous n'êtes, &c.

Bien qu'à l'assaut de trente villes,
On auroit connu votre nom,
Et qu'on sauroit que le canon
Vous auroit fait jambes de quilles ;
Si vous n'êtes, &c.

Fussiez-vous noble de cent races,
Fils de comte ou de maréchal,
Jamais, au palais cardinal,
On ne vous offrira de places ;
Si vous n'êtes, &c.

Sans doute c'est une injustice
De mépriser les gens de cœur ;
Si l'on connoît votre valeur,
L'on se rit de votre service ;
Si vous n'êtes, &c.

Vous dites : je suis gentilhomme ;
Je suis percé de mille coups.
Mon bon ami, retirez-vous :
Car vous ne venez pas de Rome ;
Si vous n'êtes italien,
Adieu l'espoir de la fortune !
Si vous n'êtes italien,
Vous n'attraperez jamais rien.

(1) Condé, alors le duc d'Enguien.

1647.

Air : *Petite Fronde.*

Que Gaston prétende à l'histoire ;
Et le père Gofe (1) à la gloire,
La Rivière au cardinalat ;
Que Condé n'aime que l'inceste (2) :
Pour moi je n'aime que le plat,
Et me moque de tout le reste.

L'histoire avec la renommée
N'est rien que vent et que fumée;
Pour la gloire, je n'y crois pas;
La pourpre n'est que bagatelle,
Et l'inceste ne me plaît pas :
Car ma sœur n'est pas assez belle.

BLOT.

(1) Personnage si peu important, que ce seroit peine perdue que de rechercher ce qui le concerne dans la chronique du tems.

(2) Allusion à la réputation qu'avoit le prince de Condé d'avoir plus que de l'amitié pour la duchesse de Longueville, sa sœur.

Levée du siège de Lérida, par le prince de Condé (1).

17 *juin.*

AIR : *Lère la, lère lanlère.*

ILS s'en reviennent nos guerriers, *bis*
Mais fort peu chargés de lauriers;
Car la couronne en est trop chère.
Lère la, lère lanlère,
Lère la, lère lanla.

Les ennemis sont plus mutins; *bis*
Ils sont plus noirs que des lutins,
Et leur ont taillé des croupières. Lère la,

Lors la victoire a demandé : *bis*
Est-ce-là le jeune Condé (2) ?
Je l'avois pris pour feu son père.
Lère la, lère lanlère,
Lère la, lère lanla.

(1) Saint-Amand, fils d'un chef d'escadre, est le même que Boileau peint si désavantageusement dans sa première satire. Il mourut en 1660 du chagrin de ce que Louis XIV n'avoit pu supporter la lecture de son poème de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de savoir bien nager.

(2) Le duc d'Enguien avoit assiégé et pris Dunkerque à la vue d'une armée espagnole, en octobre 1646. « Tant de succès et de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisoient craindre du ministère, autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes et de sa gloire, et on l'envoya en Catalogne, avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea Lérida, et fut obligé de lever le siège. On l'accuse, dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savoit pas que c'étoit l'usage en Espagne ».

1648. (*juin.*)

Sortie du duc de Beaufort *du donjon de Vincennes* (1).

STANCES.

Demeure affreuse et formidable,
Séjour où préside l'horreur,
Château dont le nom seul fait peur
A l'innocent, comme au coupable;
Superbe, mais triste prison,
Qu'on eût jadis peu de raison
De t'armer de tours effroyables,
Puisque tant de portes d'airain,
Et tant d'Argus impitoyables
N'empêchent pas qu'un duc n'échappe de ton sein.

Ce donjon, qui morgue la terre,
Et dont le faîte impérieux,
S'élevant jusques dans les cieux,
Méprise les coups du tonnerre;
Ce lieu, qui te sert d'ornement,
N'a-t-il pas vu, dans un moment,
Renverser à bas son audace?
L'artifice l'a surmonté,
Et ces murs ont cédé la place
Aux surprenans efforts de la subtilité.

Oui, grand et généreux courage,
Je suis dans l'admiration

De voir par quelle invention
Tu t'es garanti du naufrage.
Ton esprit a sauvé ton corps;
Il t'a tiré du rang des morts
Par un moyen épouvantable.
Aussi, te voyant hors des fers,
J'ose tenir pour véritable
Que nous pouvons forcer les cachots des enfers.

Certes, quand je te considère
Descendre, à l'aide de tes bras,
Et fondre comme un aigle en-bas,
Mon cœur parle, et ne peut se taire.
De cet effroyable danger,
Un cordeau t'a su dégager,
Et t'ôter des mains de l'envie.
Ah! bon Dieu! quel étrange sort!
Ce qui ravit souvent la vie,
Te sauve heureusement du glaive de la mort.

Adieu, fâcheuse solitude,
Disois-tu, regardant ces tours!
Adieu, portes qui tous les jours
Augmentiez mon inquiétude!
Adieu, trop vigilans soldats,
Vous qui calculiez tous mes pas!
Adieu, désolé La Ramée!
Pleurez ma perte sans excès;
Calmez votre rage animée;
Vous avez mon chapeau, faites-lui son procès.

(1) Le duc de Beaufort, prisonnier, depuis cinq ans, à Vincennes, trouva le

moyen d'en sortir le jour même de la Pentecôte de cette année. Il se rapprocha de Paris après les barricades, et se retira à Anet, où il eut de grandes conférences avec ses amis, pour tâcher de tirer parti de l'embarras des affaires.

LA BATAILLE DE LENS (1).

ODE.

QUITTE promptement l'armée
De l'invincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'a toujours secondé;
Passe d'une aîle légère
De l'un à l'autre hémisphère;
Et sur la terre, et sur les flots,
Dis de ce prince indomptable
Que l'histoire ni la fable
N'ont point de plus grands héros.

Dis qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux espagnols insolens.
Mais quoi ! de cette victoire,
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers;
Et pour ces grandes nouvelles,
Tes paroles, ni tes aîles
N'ont point attendu mes vers.

Des

Des flots paresseux de l'Ourse ;
Jusques au brûlant climat,
Où le Nil cache sa source ;
L'on le vante ce grand combat ;
L'on le vante où le Caucase
Aux cieux présente pour base
Mille effroyables rochers,
Et sa gloire est parvenue
Jusqu'à la terre inconnue
Aux plus hasardeux nochers.

Au récit de la vaillance
D'un prince si redouté ;
Dans le sérail de Bizance
Le turc est épouvanté ;
L'ame de frayeur saisie ;
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer ;
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux janissaires
Ne le sauroient rassurer.

Le redoutable Sarmate,
Averti de son effroi,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon prince son roi ;
Il prépare à cette guerre
Son arc et son cimeterre,
Prévoyant que le destin,
Lassé d'un tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme,
Qui nous invite à chanter;
Par-tout la nature calme
S'apprête à nous écouter;
Tous les vents ont fait silence:
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ni le murmure des eaux.

Dejà par toute la plaine
L'on dépouilloit les guérets;
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérès:
Quand de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des françois et des flamans,
Se joignirent, s'attaquèrent,
Avec fureur se choquèrent
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcain ait inventé,
L'orgueilleux prince d'Autriche
Marche au combat souhaité;
Contre lui Condé s'avance,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre,
Et de vertu que César.

Ce prince marche à la tête
Des corps les plus avancés,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucés;
Le laurier qui l'environne
D'une immortelle couronne,
Brave la foudre et le fer:
Et quand ce héros s'expose,
Il ne craint point autre chose
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée,
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée,
Lui sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte ville,
Dunkerque, Ypres, Thionville,
Wormes, Spire et Philisbourg.

Il monte un cheval superbe,
Qui furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche,
Prêt au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Avec ce grand capitaine,
Nos plus braves combattans
Couvrent le dos de la plaine,
Sous mille drapeaux flottans;
Ils sont suivis des Polaques,
Invincibles aux attaques,
Des Écossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,
N'a vu tant d'obéissance,
Ni d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suivant des partis divers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour décider du grand homme
Qui conduiroit l'univers.

Déjà l'une et l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussière et la fumée
Forment la nuit et l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se traversent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières,
Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cette foudre,
Qui, pour affermir son roi,
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi;
Avec lui vont la victoire,
L'honneur, la valeur, la gloire;
La fière Bellone et Mars
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son égide
Le couvre dans les hasards.

Dans l'effroyable fûrie
Son cheval a succombé;
Un cheval de Barbarie
Est encor sous lui tombé.
Cependant rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse;
Il rompt mille bataillons,
Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
Comme les blés des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre,
Qui renverse les clochers,
Le bruit et la violence
D'un noir torrent qui s'élance,
Et traîne, étant débordé,
Les troupeaux et les villages,
Ne sont que foibles images
De la force de Condé.

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche dans sa colère
De quoi signaler son bras;
L'archiduc est la victime
Qui d'un laurier légitime
Le peut orner dignement;
Il l'appelle, il le menace :
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'étonnement.

Comme dans le gras herbage,
Où la Dive étend son cours,
Deux taureaux, pleins de courage,
Combattent pour leurs amours;
Le moindre, prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui, dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
Le chasse, et glace son cœur.

Ainsi Lupold, plein de honte,
Et soupirant son malheur,
De mon prince qui le dompte,
Fuit la fatale valeur :
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste état,
Déteste sa destinée;
Bec, dont l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre,
Géant plus audacieux
Que ses frères, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combattans,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que notre Hercule
Savoit vaincre les Titans.

Enivré de l'espérance
De vaines prospérités,
Il domptoit déjà la France,
Et désoloit nos cités;
Au bruit de cette tempête,
L'Espagne levant la tête,
Attendoit ses conquérans,
Et les troupes basannées
Alloient des hauts Pyrénées
Tomber comme des torrens.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassés;
Il entend les tristes plaintes
Des mourans et des blessés;
Par tout ses soldats, sans armes,
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux:
Partout ils sont en déroute:
Le cruel frémit et doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme un lion irrité;
Mais que lui sert tant de rage?
Il est lui-même dompté :
Et tel qu'un autre Typhée,
Dont l'audace est étouffée
Par les monts Siciliens,
Seul, au milieu de la plaine,
Privé de force et d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce guerrier, hautain et brave,
Ne peut fléchir son grand cœur
A suivre comme un esclave
Le triomphe du vainqueur;
Son sang qui teint son armure
D'une profonde blessure,
A grands flots sort de son flanc;
Sa face devient affreuse,
Et son ame furieuse
S'enfuit avecque son sang.

De son armure étoffée
D'or et de pierres de prix,
Mon prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris :
A l'entour sont entassées
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les étendards,
Les tambours, les banderoles;
Et l'on y lit ces paroles :
Condé les consacre à Mars.

C'est assez ! Vester s'avance,
Il faut quitter nos chansons ;
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons ;
Le soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couvrir le monde,
Et sur la terre et les flots,
Le sommeil ouvrant ses aîles,
Espand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

SARRAZIN.

(1) La bataille de Lens fut gagnée le 20 août par le prince de Condé sur l'archiduc Léopold, qui perdit huit mille hommes dont cinq mille prisonniers, 38 pièces de canon, et plus de cent drapeaux ou étendards. Les ennemis, supérieurs en nombre, avoient encore l'avantage du lieu ; et ils mirent d'abord la cavalerie françoise en un si grand désordre, que le prince fut obligé d'assembler les officiers généraux, pour délibérer si l'on continueroit le combat, ou si l'on se borneroit à faire une retraite honorable. On n'eut cependant que deux mille hommes tués, pris ou blessés. Le duc de Châtillon, qui avoit commandé le corps de bataille, ayant porté en cour la nouvelle de cet avantage, le

cardinal Mazarin résolut de s'en prévaloir, pour s'assurer de ceux du parlement, qui s'opposoient à l'établissement de nouveaux impôts. Le roi, qui n'avoit alors que dix ans, s'écria, au récit de cette victoire : *Le parlement sera bien fâché!*

Quatrain pour le portrait de Louis XIV, alors âgé de dix ans.

Louis, qui nous promet le calme après l'orage,
Joint déjà des lauriers à ses lys triomphans,
Et par ses actions, plus grandes que son âge,
Nous apprend que les rois ne sont jamais enfans (1).

(1) Genre de flatterie dont personne ne pouvoit être la dupe, mais qui chatouilloit toujours la vanité de ceux qui en étoient l'objet, en les entretenant dans l'idée qu'ils étoient des êtres d'une autre espèce que les autres humains. Il faut convenir que Louis XIV étoit destiné à être grossièrement adulé de bien bonne heure. Quoi qu'il en soit, ce prince ne tarda pas à donner des preuves du caractère qu'il développa dans tout le reste de son règne. Deux ans après l'époque de la publication de ce quatrain, c'est-à-dire, à l'âge de

douze ans (3 mai 1650), il partit de Paris pour s'avancer vers la Guienne, et porter un prompt remède à la sédition arrivée à Bordeaux. Suivant un manuscrit cité par l'éditeur des Mémoires de S. Simon, « un de ses courtisans, pour qui il avoit beaucoup de bonté, et qui étoit à peu près de son âge, remarqua qu'il pleuroit en voyant des troupes qui passoient en revue devant lui. Il lui en demanda le sujet : *Je ne serai pas toujours enfant*, répondit le roi, et *ces coquins de Bordelois ne me feront pas toujours la loi*. Le manuscrit ajoute que ce jeune prince avoit le courage de son grand-père, et la prudence de son père, et qu'il parloit fort peu, mais que ce n'étoit pas au cardinal Mazarin que l'on pouvoit savoir gré des espérances que donnoit Louis XIV ; qu'au contraire, il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le rendre un prince très-commun ».

Le soin même de sa personne étoit négligé de la manière la plus indécente. Le duc de Saint-Simon raconte, dans un autre endroit de ses Mémoires, qu'un jour, dans son enfance, on le trouva tombé dans un bassin du Palais-Royal. (1er *vol. pag.* 29.)

AIR : *Des Triolets.*

LE bien est chez les partisans,
Et chez le peuple l'indigence ;
Tous françois en sont déplaisans ;
Le bien est chez les partisans.
Est-ce donc là cet heureux tems
Qu'on espéroit sous la régence ?
Le bien est chez les partisans,
Et chez le peuple l'indigence (1).

(1) La misère du peuple et l'opulence des financiers présentoient le contraste le plus scandaleux. Ce couplet est, sous la régence d'Anne d'Autriche, la première expression de l'exécration universelle contre les partisans, dont les vices n'étoient pas couverts alors par le vernis d'une brillante éducation.

MAZARIN, LA RIVIERE et d'HÉMERY.

TROIS hommes de basse naissance,
Le cardinal (1) et d'Hémery (2),
Et cet insolent favori (3),
Qui peut tout sur Gaston de France,
Sans honneur et sans jugement,
L'esprit plein de dérèglement

N'ont pour but que de nous détruire :
François, prévenez ces malheurs,
Et pour conserver cet empire,
Faites pendre ces trois voleurs.

(1) Mazarin, fils d'un banquier de Mazarre, est peint dans une des notes qui précède.

(2) Le surintendant d'Hémery, fils d'un paysan de Sienne, se nommoit Jean-Particelli; d'Hémery, n'étoit qu'un surnom. Depuis qu'il étoit entré en fonctions, ses opérations avoient été de rayer les pensions, de retrancher les rentes, taxer les aisés, mettre les tailles en parti, rendre les contribuables solidaires, tourmenter les laboureurs, faire enlever meubles et bestiaux, &c. Laborieux, ferme, intelligent, mais fier, dur, inexorable, sans frein, sans équité, la bonne foi, selon lui, étoit une vertu tout au plus bonne pour les marchands; et on lui avoit entendu dire que *les maîtres des requêtes qui vouloient en mettre dans les affaires du roi, méritoient d'être punis comme des prévaricateurs.* « Né pauvre, il avoit amassé des sommes immenses dans le maniement des affaires, sans compter les lar-

gesses qu'il répandoit à la cour, pour s'y soutenir. Il faisoit acheter publiquement, pour lui et pour ses amis, des rentes au denier deux et trois, qu'il se faisoit rembourser par le roi au denier quatorze. Intéressé dans tous les traités, entre autres aliénations, il accorda, pendant dix ans, pour un million, la jouissance des impôts en Bretagne, qui valoient chaque année cinq cent mille livres ». Ces reproches sont fondés : car c'est le sage Forbonnais qui les lui fait dans ses *Recherches sur les finances de France*. (in-4°. 1er. vol. pag. 235.) Un autre fait consigné dans une requête présentée aux trois états en 1648, achève de caractériser d'Hémery. On y trouve que, sous son administration, *il y avoit vingt-trois mille hommes prisonniers pour la taille*. Du reste, il étoit résigné à l'exécration publique, qu'il regardoit comme son lot, et celui de ses pareils. Un poëte affamé vint un jour lui promettre des éloges. *Faites seulement qu'on m'oublie*, répondit-il brusquement : *les surintendans ne sont faits que pour être maudits*.

(3) Louis Barbier, connu sous le nom d'abbé de la Rivière, né à Montfort-La-

maury, près Paris. De professeur au collège du Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, et ensuite à l'evêché de Langres, qui en fit un pair de France. Il avoit le plus grand pouvoir sur l'esprit de son maître, et il se faisoit payer par ses ennemis : voilà par quelles voies il prétendoit arriver au cardinalat. « Le duc d'Orléans, dans la persuasion où il étoit de la vérité de son attachement, ne méditoit rien, n'entreprenoit rien, ne répondoit rien que d'après ses idées » .... Peu d'intrigans ont été peints avec des couleurs plus noires. Ce n'est pas qu'on l'ait accusé d'actions cruelles et atroces ; mais on lui a reproché tous les défauts méprisables, l'adulation, le mensonge, la sordide avarice, l'abus de confiance, la trahison, la bassesse de vendre les intérêts de son maître, et de trafiquer de son honneur. Il disoit un jour à Mademoiselle, que Gaston, son père, *étoit un prince très-sage, très-pieux, et qu'il valoit beaucoup. Vous devez le savoir*, lui répondit-elle; *car vous l'avez vendu assez de fois* ».

La Rivière, par son testament, laiss

cent écus à celui qui feroit son épitaphe; on en fit plus d'une vingtaine, et la tradition ne nous dit pas laquelle remporta le prix. Elles étoient toutes satiriques. En voici deux échantillons.

Monsieur de Langre est mort testateur olographe;
Et vous me promettez, si j'en fais l'épitaphe,
Les cent écus par lui légués à cet effet:
Parbleu! l'argent est bon dans le siècle où nous sommes;
Comptez toujours: « ci-gît le plus méchant des hommes ».
Payez, le voilà fait.

Çi gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage! . . .
Je n'en dirai pas davantage:
C'est trop mentir pour cent écus.

On a remarqué que la Rivière fut le premier ecclésiastique qui osa porter perruque. Mort en 1670.

Prétentions de l'abbé de la RIVIERE *au cardinalat.*

RONDEAU.

A la Rivière avint cas fort nouveau,
Et très-fâcheux, quand on lui dit: Tout beau!
Vous n'êtes pas encore du consistoire (1):
Car pour sa tête un capelan doit croire
Qu'un chapeau rouge est un trop lourd fardeau,

Un

Un prince veut en affubler sa peau : (1)
D'y résister vous passeriez pour veau,
Et comme un âne on vous meneroit boire
A la rivière.

Quoi ! vous, rangé dans le sacré troupeau !
Vous, dont le père et le gris de bureau,
Près de Montfort, gauloit et pomme et poire !
Rentrez chez vous, pédant à robe noire,
Où l'on renvoie et l'homme et le chapeau
A la rivière.

(1) Mazarin, pour gagner l'abbé de la Rivière et le duc d'Orléans, qui ne se conduisoit que par ses avis, leurra longtems le confident de l'espérance d'être cardinal : mais, dans la vérité, il se moquoit de lui, et traversoit ses prétentions dans ses dépêches à la cour de Rome. Ces honnêtes-gens luttoient d'une manière digne de tous deux. « Le coadjuteur dit que Mazarin lui fit *un détail des infidélités de la Rivière, qui faisoit horreur. Cet homme croit*, dit-il, *que je suis la plus grosse bête du monde, et qu'il sera demain cardinal. J'ai eu le plaisir de lui faire aujourd'hui essayer des étoffes rouges qu'on m'a apportées d'Italie ; je les ai approchées de son visage, pour voir ce*

qui y revenoit de mieux, ou de la couleur de feu, ou de l'incarnat.

(2) Dans la crise des affaires, le ministre ne manquoit jamais de promettre ce bienheureux chapeau, dont l'espoir a fait commettre tant d'infidélités à l'état : mais le danger passé, il ne songeoit qu'à éluder sa promesse ; et en 1648, il imagina de faire demander le cardinalat par le prince de Conti. Condé, voyant de l'avantage à faire entrer son frère dans l'état ecclésiastique, appuya cette idée. Alors la Rivière, incapable de soutenir la concurrence, n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer.

ÉPIGRAMME.

On dit que le feu cardinal
Voulut montrer à cet empire
Que s'il avoit bien fait du mal,
Un autre pourroit faire pire,
Et qu'il choisit à cette fin
Pour successeur le Mazarin.

Service rendu par Jules MAZARIN à la France.

Peuples que le seul nom d'un cardinal afflige,
Lorsque, pour le louer, nous faisons quelque effort,

Que t'a fait Mazarin, qui te fâche et t'oblige
A détester ta vie et souhaiter sa mort ?
Il a quelque raison; lorsque sa haîne éclate,
De l'estimer injuste, et la nommer ingrate,
Puisque de ses beaux faits chacun voit la splendeur.
De tes ressentimens modère la saillie,
Et confesse avec moi qu'il aime ta grandeur,
Si par lui tes Louis (1) règnent en Italie.

(1) On accusoit le cardinal d'avoir fait passer des sommes immenses dans son pays.

L'Oignon ou l'Union,

Qui fait mat à Mazarin.

Sonnet.

Qu'est-ce que cet arrêt d'*Oignon*,
Qui nous cause tant de grabuge,
Dit tout triste à son compagnon
Le Pantalon au bonnet rouge?

Lors une femme qui l'entend,
Et pense que par moquerie,
L'union des cours il prétend
Ainsi tourner en raillerie :

Cet Oignon te fera pleurer,
Et ne pourras le digérer,
Dit-elle alors toute en colère.

Une autre dit : tu te deçois ;
Cet italien, ma commère,
Ne fait qu'écorcher le françois.

MARIGNY.

(1) *Arrêts d'union* du parlement et autres compagnies du royaume, des 13 mai et 15 juin. Mazarin, qui n'avoit jamais bien pu prononcer le françois, ayant dit que cet arrêt d'*ognon* étoit attentatoire, et l'ayant fait casser par le conseil, ce seul mot d'*ognon* le rendit ridicule. Son projet étoit de diviser la magistrature. Il retrancha quatre années de gages à toutes les cours supérieures, en leur remettant *la paulette*, c'est-à-dire, en les exemptant de la taxe qui leur assuroit la propriété des offices ; mais il conservoit les quatre années au parlement, pensant le désarmer par cette faveur. Le stratagême manqua son effet, et n'empêcha pas le parlement de s'unir avec les autres cours de justice. L'arrêt portoit, qu'*on choisiroit dans chaque chambre du parlement deux conseillers, qui seroient chargés de conférer avec les députés des autres compagnies, et qui feroient leur rapport aux chambres assemblées, lesquelles ensuite ordonneroient ce*

qui conviendroit. De là les fameuses *assemblées de la chambre de Saint-Louis*, auxquelles la régente s'opposa d'abord, mais qu'elle fut ensuite obligée de permettre. On fit des réprimandes, on flatta le corps, on gracieusa ceux des membres qu'on craignoit le plus, ou dont on espéroit quelque complaisance. Mazarin, qui entra en conférence avec eux, continua de se rendre ridicule par sa mauvaise prononciation, et s'avilit par des flagorneries italiennes : il appeloit les conseillers *restaurateurs de la France, pères de la patrie.* Les expédiens qu'il proposa n'en furent pas moins rejetés. « On est étonné de la multiplicité des objets que la chambre de Saint-Louis fit passer sous ses yeux, en dix jours, depuis le 30 juin jusqu'au 9 juillet. Justice, finance, police, commerce, solde des troupes, graces, domaines du roi, état de sa maison, en un mot, tout ce qui concerne le gouvernement, fut porté à la connoissance de ce comité, et devint, par une suite nécessaire, du ressort du parlement ».

Requête aux quatre compagnies souveraines unies ensemble.

ARBITRES de nos destinées,
Astres qui, sur notre horizon,
Ramenez la belle saison,
Après tant de tristes journées !
Que vos soins, les fruits de nos vœux,
Fassent, pour nous et nos neveux,
Tout ce que le ciel vous inspire
Pour un peuple persécuté,
En rendant à ce grand empire
Sa première félicité.

Des commencemens si prospères
Nous flattent d'un siècle plus doux,
Et l'état vous regarde tous
Comme ses véritables pères ;
Ce titre vous est glorieux,
Et toute la France a les yeux
Dessus votre auguste puissance ;
Puisqu'étant juges souverains,
Vous tenez dans votre balance
Le bien et le mal des humains.

Le ciel, aidant votre courage,
A votre glorieux devoir
A remis enfin le pouvoir.
Pour achever ce grand ouvrage,
Poussés d'un si beau mouvement,
Servez-vous glorieusement

De l'autorité qu'il vous donne,
Et que votre sainte union
Ne souffre pas qu'on la soupçonne
D'une lâche corruption.

Pauvre France ! que l'on t'accable,
Pour t'avoir trop tiré de sang !
Tant de vautours rongent ton flanc,
Que tu n'es plus reconnoissable.
Mais tes maux ont assez duré,
Et bientôt un siècle doré
Rendra tes plaintes assoupies :
Tu mangeras ton pain sans pleurs,
Et l'on chassera les harpies,
Qui s'engraissent de tes malheurs.

C'est une venimeuse insecte,
Qui cause la mortalité,
Et qui, flattant l'autorité,
La rend odieuse et suspecte;
Ces grands voleurs, dignes des fers,
Ne doivent point être soufferts
Avec un commerce si lâche ;
Tous leurs suppôts soient abolis,
Et ne souffrez plus une tache
Qui ternit l'éclat de nos lis.

Vainement les hommes d'affaires
Tâchent de divertir leur sort :
La fortune ne fait effort
Que sur des ames mercenaires;
Et votre zèle, non suspect,
Ne diffère point au respect,

Ni d'intérêt, ni d'alliance :
Et le salut de deux ou trois
Vous est de moindre conséquence
Que celui de tous les françois.

Regardez, sages politiques,
Dans nos villes et dans nos champs,
Et vous verrez que ces méchans
Sont comme des pestes publiques.
Tout le pays est désolé ;
Ils ont tout pris et tout pillé,
Sans respect de sexe ni d'âge :
Ce ne sont que pleurs et que cris,
Et par-tout se trouve l'image
Du reste d'un fâcheux débris.

Assez a troublé notre joie
Leur insolente cruauté ;
Assez à leur avidité
Nous avons tous servi de proie.
Ces gens, de tous haïs et craints,
Perdent même les souverains ;
La disette de leurs provinces
Ote la force à leurs projets,
Et l'incommodité des princes
Vient de celle de leurs sujets.

Il reste donc que notre barque,
Si long-tems exposée aux flots,
Par de si sages matelots,
Soit conservée à son monarque ;
Que de ce péril alarmant
Nous passions au contentement

D'un sort qui n'ait plus d'amertume;
Que commençant à respirer,
Nous changions enfin la coutume
De ne jamais rien espérer.

Quand nos malheurs seront finis,
Parmi des voluptés si pures,
Tous nos esprits seront unis.
Ces reproches et ces murmures,
Ces désordres évanouis,
N'empêcheront plus que Louis
N'aille, comme un foudre de guerre,
Par-tout se faire couronner:
Lui qu'à Rocroy toute la terre
Vit vaincre aussi-tôt que régner.

D'un potentat la gloire est grande,
Qui des natîons est vainqueur;
Mais Thémis lui gagne le cœur
De tous les peuples qu'il commande:
La douceur du gouvernement
Nous fait porter bien plus gaîment
Le joug d'une grandeur suprême,
Et l'insolent mépris des lois
Est la chute des diadêmes,
Qui ceignent le front de nos rois.

Vaincre les cœurs est une gloire,
Qui n'est point sujette aux hasards.
Auguste, l'honneur des Césars,
De Rome eut ainsi la victoire:
Les règnes violens sont courts,
Et le fer ne peut pas toujours

Ces feux domestiques éteindre,
Que la haîne peut allumer ;
Et c'est peu que se faire craindre,
Si l'on ne sait se faire aimer.

Le retour de ces jours plus calmes
Signalera votre vertu ;
Relever l'état abattu,
C'est cueillir d'éternelles palmes ;
Rendez de mon roi, quoiqu'enfant,
Le règne heureux et triomphant,
Et montrez à toute la France,
Par de propices changemens,
Que vos loïs et votre puissance
En sont les plus sûrs fondemens.

Le Pape des Maltôtiers (1).

Tout est soumis à sa puissance ;
Et si sa majesté vouloit,
Pas un seul officier de France
Ne porteroit glands au collet (2).

Grand fourbe ! est-il bien croyable
Que vous veuilliez, ambitieux,
Passer pour un saint dans ces lieux,
Où chacun vous tient pour un diable ?

L'enlevement de nos deniers,
L'oppression des officiers,
Le peuple mis à l'indigence,

Et tant de maux dont on se plaint,
Que seul vous causez à la France,
Sont-ce les ouvrages d'un saint ?

MARIGNY.

(1) Nom donné au cardinal Mazarin par les frondeurs.

(2) Mazarin, voulant persuader à Bonqueval, doyen du grand conseil, que les assemblées n'étoient point permises, lui dit en propres termes : « Venez çà, monsieur de Bonqueval ! vous portez des glands : si le roi vous défendoit d'en porter, vous seroit-il permis d'en porter après sa défense ? Répondez, disoit-il ? cela vous presse. Or je dis de même : Puisque le roi vous défend de vous assembler, pourquoi » ? &c. Cette comparaison burlesque servit, le lendemain, de matière à tous les rieurs.

Au cardinal MAZARIN.

MONSEIGNEUR, si votre Éminence
Savoit les discours que l'on tient !
L'un vous maudit, l'autre soutient
Que vous ruinez toute la France.
On ne rencontre plus d'argent ;
Le peuple se trouve indigent,

Et dit qu'il est trop ridicule
De se voir les yeux éblouis,
En souffrant qu'un si méchant *Jule* (1)
Nous ait couté tant de Louis.

(1) Nom de baptême du cardinal : on appeloit aussi *Jule* une petite pièce de monnoie.

RONDEAU.

Un Jules, plutôt un malin,
Gouverne aujourd'hui dans la France,
Un roi qui nous donne espérance
De voir le Danube et le Rhin
Rangés sous son obéissance.
Mais guidé par ce Tabarin,
Il n'aura jamais la puissance
Qu'acquit jadis par sa vaillance
Un Jules.

Bien que d'un bonnet purpurin,
Nous lui voyons couvrir son crin;
S'il est grand, c'est en apparence :
De science il n'a pas un brin,
Et ne vaut pas, en conscience,
Un Jules.

AIR : *De la petite Fronde.*

MON DIEU ! la grande différence
Que l'on voit en son Éminence
D'avec le défunt cardinal !
La raison en est toute prête :
L'un (1) conduisoit son animal,
Et l'autre (2) monte sur sa bête.

BLOT.

(1) Richelieu.
(2) Mazarin.

« Anne d'Autriche, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ne pouvoit paroître en public sans être outragée ; on ne l'appeloit que *Dame Anne* : et si l'on y ajoutoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le peuple lui reprochoit avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin ; et ce qu'il y avoit de plus insupportable, elle entendoit de tous côtés ces chansons et ces vaudevilles, monumens de plaisanterie et de malignité, qui sembloient devoir éterniser le doute où l'on affectoit d'être de sa vertu ».

(26 *août.*)

Commencement de la Fronde (1).

AIR : *Vive Henri Quatre.*

Un vent de fronde
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de fronde
S'est levé ce matin.

BARILLON.

(1) *La fronde*, guerre civile occasionnée par la résistance du parlement à l'enregistrement de nouveaux édits bursaux, et par l'enlevement de trois de ses membres Blancmesnil, Charton et Broussel. Cet évènement eut lieu le 26 août, jour que l'on chantoit le *Te Deum*, pour le gain de la bataille de Lens. Le peuple les redemanda. Bientôt les chaînes furent tendues dans Paris : c'est ce qu'on appela la journée des barricades.

Cette dénomination de *fronde* dut son origine à des jeux d'enfans, qui, partagés en plusieurs bandes dans les fossés de Pa-

ris, se lançoient des pierres avec la fronde. Comme il résultoit quelquefois des accidens de ces amusemens, la police les défendit, et envoya des archers pour séparer les frondeurs. A leur vue, les enfans se dispersoient; mais après le départ de cette patrouille, ils revenoient sur le champ de bataille. Quelquefois, lorsqu'ils se sentoient plus forts, ils faisoient face à la garde, et la poursuivoient à coups de fronde. Le flux et reflux de cette troupe d'enfans, qui tantôt cédoient à l'autorité, et tantôt y résistoient, parut à un plaisant du parlement dépeindre assez naturellement les alternatives de sa compagnie. Il compara les adversaires de la cour à ces *frondeurs*. Le mot prit; et de ce moment, habits, repas, équipages, ajustemens, bijoux, tout fut à la *fronde*. Si-tôt qu'elle devint une affaire de mode, les femmes s'en mêlèrent de droit; et pour être bien reçu dans les cercles, il fallut tenir à la fronde au moins par quelques marques extérieures.

(*26 août et 27.*)

BARRICADES

A l'occasion de l'enlevement des trois magistrats (1).

AIR : *Alleluia!*

CE fut une étrange rumeur,
Lorsque tout Paris en fureur
S'émut et se barricada.
Alleluia !

Vers deux heures après-dîné,
Dedans la rue S. Honoré,
Toutes les vitres on cassa.
Alleluia !

Le maréchal de l'Hôpital
Fut sur le Pont-Neuf à cheval,
Afin d'y mettre le hola.
Alleluia !

Un tas de faquins en émoi,
Lui fit crier : *Vive le roi !*
Tant de fois qu'il s'en enrhuma.
Alleluia !

Aussi-tôt le grand-maître (2) vint,
Suivi de braves plus de vingt,
Montés chacun sur un dada.
Alleluia !

Mais

Mais pour faire trop l'arrogant,
Et n'être pas trop complaisant,
Bien lui prit qu'il s'en retourna.
Alléluia !

Le coadjuteur de Paris
Disoit humblement : *Mes amis*,
La reine a dit qu'elle viendra.
Alléluia !

Le chancelier (3) eut si grand peur,
Que, pour échapper au malheur,
Plus d'une chandelle il voua.
Alléluia !

On vit passer le parlement,
Qui s'en alloit tout bellement
Au Louvre dire : *O benigna* (4) !
Alléluia !

Mais le peuple qui l'attendoit (5)
Auprès de la Croix-du-Trahoit,
Le pressa tant, qu'il retourna.
Alléluia !

Ils dirent à sa majesté
Que Paris s'étoit révolté :
Lors la reine s'humilia.
Alléluia !

On vit monsieur le cardinal,
De rage que tout alloit mal,
Ronger les glands de son rabat.
Alléluia !

On entendit toute la nuit
Par la ville un étrange bruit,
De courtauds, criant : *Qui va là ?*
Alléluia !

Châtillon se trouva surpris,
Lorsqu'en arrivant à Paris,
Un corps-de-garde l'arrêta.
Alléluia !

Il leur dit, chapeau bas, ainsi :
Vive le roi! Brousselle aussi,
Et tel autre qu'il vous plaira !
Alléluia !

Chacun veut avoir son portrait;
Pour mettre dans son cabinet,
Parmi les arrêtés qu'il a.
Alléluia !

Si les bourgeois eussent voulu,
Le cardinal étoit pendu ;
Mais son bonnet on respecta.
Alléluia !

Le moindre petit artisan,
Parlant de ce soulevement,
Dit qu'il fît *mirabilia.*
Alléluia !

Or prions tous Notre-Seigneur
Pour cet illustre sénateur,
Dont à jamais on parlera,
Alléluia !

(1) La cour crut imposer au peuple, en les faisant arrêter en plein jour, à la suite du *Te Deum*, chanté pour la victoire de Lens. Ces trois magistrats étoient Novion, Blancmesnil, président à mortier, le président Charton et Broussel, conseiller.

A peine le roi étoit-il sorti de Notre-Dame, qu'il se répandit un bruit que les gardes qui restoient avoient ordre d'arrêter plusieurs conseillers. Ceux-ci troublés se précipitent de leurs places, sortent en foule de l'église, se dispersent dans les rues voisines, et se cachent par-tout où ils peuvent. Déjà les menaces du peuple se faisoient entendre; on crioit aux armes de tous côtés; et Paris, si calme avant le *Te Deum*, offroit, une heure après, le spectacle d'une ville prête à être bouleversée ...». Charton fit prendre adroitement le change aux gardes, et se sauva. Blancmesnil fut saisi sans peine, et conduit à Vincennes. Il n'en fut pas de même de Broussel : il demeuroit dans la cité, près du port Saint-Landry, quartier habité par des mariniers et autres gens du peuple, dont il étoit l'idole, à cause de ses cheveux blancs, et de sa haîne contre les ministres. Une

vieille servante, seule, en voyant jeter son maître dans un carrosse par Comminges, lieutenant des gardes-du-corps, ameute le peuple; on entoure le carrosse; on le brise: un second lui est substitué, on le brise encore. Enfin Comminges se jette, avec son prisonnier, dans un troisième, et le mène au château de Madrid.

(2) Charles de la Porte, duc de la Meilleraie, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, s'étoit élevé aux premiers honneurs militaires, par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Il passoit pour l'homme de son tems qui entendoit le mieux les sièges. Mort le 8 février 1664, âgé de 62 ans. Son fils épousa Hortence Mancini, et succéda au nom de Mazarin.

Au commencement de l'émeute, le peuple, débouchant de toutes les rues sur les gardes françoises et suisses, qui se replioient sur le Palais - Royal, où étoit la cour, le maréchal de la Meilleraie fit sortir les gardes à cheval, entreprit de dégager les fantassins, et y réussit avec peine. Dans ce moment, il est joint par le coadjuteur, qui traînoit avec lui une foule de femmes et d'enfans, et toutes les harangères du

Marché-Neuf, criant : *Broussel et liberté!* Cette troupe s'étoit attachée sur ses pas, malgré lui, lorsqu'apprenant ce qui venoit d'arriver, il alloit se ranger auprès de la reine. Le grand-maître et le prélat réunis marchèrent au Palais-Royal, et entrèrent ensemble chez la régente. Ceux qui composoient sa cour faisoient les uns les assurés, et les autres les plaisans, jusqu'à l'apparition du chancelier et du lieutenant-civil, qui, par leurs récits, rendirent l'alarme générale. On chargea le coadjuteur d'annoncer au peuple qu'on alloit donner la liberté aux prisonniers. La Meilleraie l'accompagna : il mit l'épée à la main : on le voyoit mieux qu'on ne l'entendoit. Lui et le coadjuteur coururent les plus grands dangers. Ce dernier, ayant tourné vers les halles, y entraîna avec lui une multitude qui lui étoit dévouée ; il les engage à le suivre au Palais-Royal, et à demander la liberté de Broussel. On avoit desservi le prélat dans l'esprit de la régente, qui le reçoit froidement, et lui dit d'un ton ironique : *Allez vous reposer, monsieur; vous avez bien travaillé.* Le coadjuteur eut la prudence de cacher son

ressentiment, alla exhorter la multitude à se retirer, et retourna à l'archevêché, outré de dépit. (*Voyez le portrait du coadjuteur, dans l'une des notes des pièces suivantes.*)

(3) La frayeur du chancelier Séguier fut si naïve, dit l'auteur de l'*Intrigue du Cabinet*, qu'elle pénétra tous les cœurs, et celui du cardinal sur-tout.

Pierre Séguier, né à Paris le 29 mai 1588, étoit garde des sceaux, et chancelier depuis 1625. Les sceaux lui furent enlevés en 1650, et rendus en 1656. Il les conserva jusqu'à sa mort, le 28 janvier 1672. Homme habile, ami des savans et des lettres, employé avec succès sous Richelieu, *mais si souple*, dit Talon, *si déférant, si abaissé dans sa conduite à l'égard de la reine et des ministres, qu'il en étoit ridicule et sans estime dans le cabinet.* D'ailleurs, il lui étoit échappé de dire en pleins états, qu'*il y avoit deux sortes de consciences; l'une d'état, qu'il falloit accommoder à la nécessité des affaires; l'autre, à nos actions particulières.* Cette proposition scandalisa beaucoup ceux qui n'étoient pas si subtils.

Dans sa jeunesse, il avoit été chartreux. Tourmenté de tentations, il consulta le supérieur, qui lui conseilla d'aller tinter la cloche toutes les fois que le mal lui tiendroit, afin d'avertir de prier pour lui. Il recourut si souvent à cet expédient, que c'étoit un tintamare épouvantable, et qu'on fut obligé de le lui interdire. La vieillesse même ne put jamais le bien guérir : car jusqu'à ses derniers momens, sa maison étoit fort fréquentée de toutes les filles de Paris, qui le nommoient *Pierrot*. *Pierrot* fut *le protecteur de l'académie françoise*, après la mort de *Richelieu*, et eut, en cette qualité, *Louis XIV* pour successeur.

(4) Pendant la nuit qui suivit l'émeute, la régente fit venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées au milieu de Paris, pour soutenir la maison du roi. Le chancelier se transportoit déjà au parlement, pour casser tous les arrêts, et même, dit-on, pour interdire ce corps ; mais le peuple arrête son carrosse, le renverse, et l'oblige à se réfugier, avec sa fille, à l'hôtel de Luynes.

Le coadjuteur s'étoit vengé des mépris

de la reine, en ameutant le peuple de Paris. On vit se précipiter du haut du faubourg Saint-Jacques une troupe formée par la femme de Martineau, conseiller des requêtes, et colonel de ce quartier, fort attaché à Gondi. « Ce fut elle qui fit donner le premier coup de tambour. A ce bruit, l'alarme se répandit, avec la rapidité d'un incendie, dans le pays latin, les faubourgs Saint-Marceau, Saint-Victor, et la place Maubert. Ces quartiers vomirent, en un instant, des flots d'ouvriers d'imprimerie, de suppôts de collège, des tanneurs, des bouchers, des bateliers, qui passèrent le Petit-Pont et le pont Saint-Michel, et se répandirent dans la cité et autour du palais, où tout étoit déjà en armes, par les soins du coadjuteur. Ils se firent un drapeau d'un mouchoir blanc au bout d'une perche, et se mirent à courir les rues, en criant *Liberté! Broussel! Vive le roi! Vive le parlement!* Ils voulurent pénétrer par les ponts au Change et Notre-Dame, dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin. Mais les marchands et la bonne bourgeoisie arrêtèrent cette populace effrenée. Ils tendirent les chaînes

qu'ils soutenoient avec des barrières pleines de terre, derrière lesquelles ils se tenoient en sentinelles, armés de piques, de mousquetons et de toutes les armes qui leur tomboient sous la main. Ainsi se formèrent les *barricades*. A dix heures du matin, on en comptoit, dit *Talon*, *douze cent soixante* dans la ville, dont quelques-unes furent plantées presqu'à la porte du Palais-Royal ».

(5) Le corps entier du parlement se mit en marche, au nombre de 160 personnes, pour aller demander la liberté des prisonniers. Toutes les barrières tombèrent devant lui. La reine les reçut assez mal, et ne leur accorda rien.

(6) Il fallut repasser par les barricades. Quand on vit qu'il n'y avoit rien de certain sur les prisonniers, il s'éleva un cri de sédition universelle. On étoit arrêté à la barricade de la Croix-du-Trahoir : un marchand de fer, nommé *Raquenet*, capitaine de ce quartier, saisit le premier président, et appuyant un pistolet sur son visage, lui dit : *Tourne, traître, si tu ne veux être massacré toi et les tiens*. Le parlement retourna au Palais-Royal, et

la régente fut forcée de signer les ordres pour le retour de Broussel et de Blancmesnil, qui eut lieu presque sur le champ. La populace crioit : *Vive Broussel! Vive notre libérateur! Vive notre père!* Un arrêt enjoignit à tous les bourgeois de mettre bas les armes, et d'ôter les barricades : *à midi, toutes les rues de Paris étoient nettoyées et libres.*

Dans ce dernier soulèvement,
Chose bien digne de notre âge!
Saint-Augustin a vu Pélage
Dans un étrange abaissement.
La pauvre Grace suffisante,
Toute pâle et toute tremblante,
Chez l'efficace eut son recours (1).
Elle y fit amende honorable,
Pour expier l'erreur dont elle étoit coupable
D'avoir cru qu'on se peut sauver sans son secours.

(1) Le chancelier Séguier, grand moliniste, et l'objet de la haîne publique, allant au palais, son carrosse fut suivi par force gens mutinés, qui vouloient, disoient-ils, l'immoler à tant de malheureux ruinés par les édits qu'il avoit scellés. Ce chef de la justice, ainsi poursuivi par une po-

pulace furieuse, fut obligé de se sauver chez le duc de Luynes, sans songer que ce duc étoit son ennemi, quant au spirituel, puisqu'il étoit grand janséniste. Cette aventure réjouit fort les jansénistes, qui publièrent les vers ci-dessus. (*Mém. de la Châtre.*)

UN BUVEUR,

Sur les Barricades.

AMIS, pendant les barricades,
Où l'on entend les mousquetades,
Buvons ici tous à la fois,
Et regardons avec le verre
Qui remportera la victoire
Des gens-d'armes ou des bourgeois.

L'on n'entend que cliquetis d'armes.
Par-tout on crie : Aux armes ! aux armes !
Mais moquons-nous de leurs débats ;
Reste à qui voudra la victoire :
Ne songeons qu'à prendre le verre,
Tandis que nous vuidons les plats.

Retour de BROUSSEL.

CE sénateur rempli de gloire,
Sur qui la peur ni les présens,
Parmi les lâchetés du tems,
N'ont pu remporter la victoire;
Qui, demeurant ferme en la foi
De sa patrie et de son roi,
Montre une vertu sans seconde;
Mérite bien un tel appui,
Que tout le monde arme pour lui,
Puisqu'il arme pour tout le monde.

(1) Ce Broussel, pour lequel on faisoit tant de vacarme, étoit un vieux conseiller, d'un esprit assez borné. Il ne s'ouvroit jamais au parlement un avis mortifiant pour la cour, qu'il n'en fût l'auteur ou l'appui; et quelque biais qu'on proposât, il étoit impossible de lui faire agréer aucun tempérament, sur-tout en matière d'impôts. C'est ce qui lui avoit gagné la faveur du peuple, qui le bénissoit à haute voix. Quelques jours après son retour, on fit graver son portrait en taille-douce, et on le vendit dans les rues, avec cette inscription : *Pierre Broussel, père du peuple* : c'étoit le nom que lui donnoient les parisiens.

Exil de d'Hémery.

Pour guérir d'Hémery de ce vomissement,
Qui fait tant discourir messieurs du parlement,
Il croit qu'il suffira vîte changer de gîte ;
Tout grand esprit qu'il est, il pèche lourdement :
Un arrêt de la cour chemine encor plus vîte.

Le bon Sicilien lui dit à son départ :
« Pour vous guérir, cousin, je crains qu'il soit trop tard;
Vous êtes oppressé de quantité de graisse :
Songez que ceux qui sont ainsi chargés de lard,
Sont fort incommodés au milieu de la presse.

Votre mal, comme on sait, vient de réplétion ;
Moi, je m'en sens un peu : mais cette oppression
Ne m'empêchera point d'achever ma campagne ;
J'ai d'un orviétan dont la confection
Me peut rendre aussi sain en France qu'en Espagne.

Je me sais bien purger, quand je me sens trop plein,
Et sais le vrai secret, pour être toujours sain,
De n'engendrer jamais bile ou mélancolie ;
Mes superfluités, du jour au lendemain,
Lorsque je suis pressé, passent en Italie.

Mais, vous dont les humeurs sont encore au-dedans,
Craignez ces maux soudains qui font grincer les dents ;
La chambre de justice est désormais complète ;
On va vous tordre nez, et tous les intendans
Désirent de vous voir bientôt sur la sellette ».

À ces mots, on le vit enrager de dépit;
N'eût été qu'il craignoit de gâter son habit,
Il fût crevé cent fois aux pieds de l'éminence.
J'en sortirai pourtant (1), dit-il, sans contredit;
Je tiens en mon pouvoir tous les *Justes* de France.

(1) Mazarin entra en négociation, et enhardit ses ennemis par sa foiblesse. Il fut obligé de sacrifier son ami d'Hémery, qui fut relégué à sa terre de Tanlay. Le maréchal de la Meilleraie lui succéda dans la surintendance, qu'il l'abandonna l'année suivante. D'Hémery eut l'intrépidité de reprendre cette place, et la garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1653.

On fit imprimer, en 1649, un arrêt du parlement, prononcé et exécuté le 9 avril 1620, qui confirme une sentence de la conservation de Lyon, par laquelle *Jean Particelli* (c'étoit le vrai nom de d'Hémery), *étoit condamné à faire amende honorable, pieds et tête nus, en chemise, avec un écriteau portant ces mots : banqueroutier frauduleux;* et on lit à la fin les noms de ceux *qui, du consentement de la cour, ont entré dans la chambre de la tournelle, pour voir l'amende honorable faite en leur présence.*

Après la disgrace de d'Hémery, exilé à Tanlay, on fit un bien mauvais rébus dans des vers qui coururent toute la ville.

D'Hémery, ne t'en va pas ;
Jules te suit pas à pas :
Attends-le.

Attends-le, *et à Tanlay*, se prononçant à peu près de même par les parisiens, cette équivoque forme la pointe de ce sublime calembourg.

A la France.

France, réjouis-toi, ne crains point ces vacarmes ;
Tu te verras bientôt au bout de tes malheurs.
Car nous ne poserons les armes
Que dessus le tombeau de tes monopoleurs (1).

(1) Cette pièce, et les trois suivantes, marquent l'excès où la haîne publique étoit portée contre les partisans.

« Le cardinal exécuta avec joie deux conseils que lui donnèrent les magistrats, et qui ne pouvoient être pires en pareille occurrence : ce fut de taxer les financiers et de révoquer les assignatious données à ceux qui avoient avancé de l'ar-

gent au roi, *attendu*, disoit-on, *que c'étoit presque tous des gens de rien; ou trop riches*. Quelle jurisprudence a jamais objecté ces deux défauts à un créancier, s'il est légitime d'ailleurs ! . . . Les financiers firent, la plupart, banqueroute, en conséquence de celle qu'ils essuyoient de la part du roi. Les riches particuliers, dont ils avoient emprunté, payèrent ainsi, sans profit pour l'état, la plus forte taxe qui eût été imposée sur eux ». (*Recherches sur les finances; par M. de Forbonnais*, in-4°. 1er vol. p. 256.)

Epitaphes des Monopoleurs.

Les partisans (1) sont morts, passant, il ne t'importe
Qu'ils soient morts de soif ou de faim;
Mais enfin si tu veux savoir de quelle sorte,
Ils sont morts de regret que Paris eût du pain.

AUTRE.

Passant, voici le cimetière
De ces voleurs de partisans;
Ils enragent dedans la bière
Du bruit que nous faisons encore avec les dents.

AUTRE.

AUTRE.

PASSANT, contente-toi de savoir leur trépas;
Sans demander où sont leurs ames;
Car je crois que de ces infames (1)
Le diable même ne veut pas.

(1) On publia le catalogue de leurs noms avec leurs généalogies. Il y a des noms très-connus, réhabilités depuis par plusieurs de ceux qui les ont portés, et qui ont réussi à se concilier l'estime publique par de véritables services rendus à l'état.

Tombeau de la Maltôte et des Partisans.

CI gissent, dépendus partisans et maltôte,
Le plus rude fléau qu'un peuple ait pu sentir:
Le gibet mérité prévint leur repentir,
Et fit cesser leurs vols, pour châtier leur faute.
Que repos éternel leur puisse être ordonné,
Autant qu'en leur vivant, ils nous en ont donné!

LE SALUT DES PARTISANS.

AIR : *O Filii ! O Filiæ !*

CHANTONS tout haut gaudeamus !
Le parlement a le dessus,
Et nous remet en nos états.
Alléluia ! alléluia ! alléluia !

Nous jouissons par sa bonté
De cette ancienne liberté ;
Plus d'impôt l'on ne souffrira.
Alléluia !

Tous les maltôtiers sont camus ;
Ces malheureux n'en peuvent plus,
Et retournent en leurs états.
Alléluia !

Charles Picard, tout le premier,
Reprend l'état de cordonnier
Que jadis son père exerça.
Alléluia !

Tabouret veut aussi rentrer
Dedans l'honorable métier
De fripier, tant il s'y forma.
Alléluia !

Doublet, malgré tous ses suppôts,
Reprend aujourd'hui les sabots
Que dans Paris il apporta.
Alléluia !

Pour Le Fèvre, chacun soutient
Que puisqu'il est venu de rien,
En l'air ses jours il finira.
Alléluia !

Même l'on voit que Guénégaud,
Qui vivoit jadis à gogo,
A grand'peine s'en sauvera.
Alléluia !

Quoiqu'on ait vu monsieur Larcher
Avec grand train toujours marcher,
Au village on le trouvera.
Alléluia !

Sans rechercher l'extraction
De Catelan, ni sa maison,
D'abord on croit qu'on le pendra.
Alléluia !

Et pour le regard d'Hémery,
Dedans Paris il n'est qu'un cri,
Que le diable l'emportera.
Alléluia !

Or sus ! il nous faut réjouir,
Et ne plus jamais se servir
De ces diables incarnés là.
Alléluia !

Et ce sorcier de Mazarin,
Qui, pour troubler tout, fit ce train,
Nous chanterons son libéra.
Alléluia ! alléluia ! alléluia !

La Satire du tems, ou *la Guerre déclarée aux Partisans*.

Je ne viens point chanter, comme Ovide a chanté,
Des horribles géans le combat si vanté;
Ni comme Jupiter laissa cheoir son tonnerre
Sur les chefs menaçans de ces fils de la terre.
Je me sens animé d'un grotesque dessein;
Et sens un nouveau feu qui s'allume en mon sein.
D'orateur que je fus, enfin je suis poëte.
Je suis prêt d'emboucher la bruyante trompette,
Par qui nous avons vu tout Paris en rumeur,
Et tous les partisans être en mauvaise humeur;
N'étant plus en état de bien faire leur orge,
Puisque le parlement leur fera rendre gorge.
Mais pour venir à bout de l'ouvrage entrepris,
Pour peindre avec de l'encre un combat et des cris!
Toutefois ce combat s'acheva sans carnage;
On dit qu'un financier y perdit son bagage.
Et quand il eut perdu tout ce qu'il a de bien,
On cria haut et clair: Il ne perd rien du sien.
Ce pillage à plusieurs causa beaucoup de joie (1).
On dit qu'un bon bourgeois s'en refit bien le foie,
Qui, chargé de deux sacs remplis d'or et d'argent,
Fit voir que ce fardeau le rendoit diligent.
Il couroit régaler sa petite famille,
Lui montrant qu'il avoit pour marier sa fille,
Qui voyoit tous les jours mille petits muguets,
Mille petits amans, mille petits coquets,
Lui faire les doux yeux, voler près de sa porte.

Mais de tant d'amoureux que Cupidon transporte,
Elle n'en voit pas un qui morde à l'hameçon.
Elle a beaucoup d'appas, elle a bonne façon;
Elle parle Phébus, elle écrit bien en prose;
Elle récite vers, comme fait Belle-Rose;
Sur sujets de romans on ne peut l'épuiser:
Au diable le premier qui veuille l'épouser!
Mais je m'en plains en vain, puisque ce n'est la mode.
Une grande beauté sans bien est incommode.
Que l'on aille à la halle avec beaucoup d'appas,
Qu'on demande du pain, on ne le baille pas,
Si l'argent ne paroît à celui qui débite,
Qui préfère un teston au plus rare mérite.
Mais beauté toutefois fait montre à la maison,
Si le mari le veut, de cent biens à foison;
Mais j'entends de beauté qui veut, passant les bornes,
Donner à son époux un bouquet de deux cornes.
C'est par-là que se fait un grand nombre d'amis:
Le ménage va bien aux dépens d'un commis,
Qui donne abondamment ce qu'à cent il dérobe.
C'est ainsi que madame a toujours belle robe;
C'est ainsi que monsieur est toujours fort bien mis.
Mais l'on sait au quartier que le jeune commis
Ne souffre pas que rien défaille en ce ménage;
Car chacun, en ce tems, est fait au badinage.
Bien souvent la servante en lâche quelque mot;
On juge, à la façon, que le maître est un sot.
Mais, à ce que je vois, je ne suis guère sage;
C'est hors de mon sujet que ma verve m'engage.
C'est quelque égarement qui brouille mes esprits,
Qui me veut détourner du sujet entrepris;
Car c'est des financiers que j'écris la déroute:

Le titre me l'apprend, et personne n'en doute.
Venons donc au sujet, traitons des partisans,
Qui sont, selon mon goût, de fort mauvaises gens,
Dont à peine on connoît la perfide origine;
Et rien n'est bon chez eux, si ce n'est la cuisine:
Car toujours on y voit à ripaille, à grand feu,
Grand nombre de valets, argent dessus le jeu,
Argent de tous côtés, ravi par violence,
Et qu'on pourroit nommer le pur sang de la France,
France que nous voyons, par leurs maudits exploits,
Presque nuë en chemise, et réduite aux abois.
Mais, grace au bon destin, qui, sensible à nos larmes,
Fait que, contre maltôte, on empoigne les armes,
On verra le printems faire fleurir nos lis;
Impôts pris sans raison seront tous abolis;
Mazarin n'aura plus de voix dans le chapitre;
Ce doit être un zéro, sans crédit et sans titre,
Ce monsieur l'éminent, qui fit piafe jadis.
Mais plût à Dieu qu'il fût dedans le paradis,
Ou tout au moins qu'il fût dans le palais Farnèse!
Il en seroit content, et la France fort aise.
De former ce souhait pourrois-je être blâmé,
Moi qui l'aime, Dieu sait, et qui l'ai bien aimé?
Sans doute je voudrois que l'on vît toute Rome,
Dans son martyrologe, écrire ce grand homme.
Si quelqu'un, toutefois, prétendoit que je mens,
J'en ferai, si l'on veut, authentiques sermens.
Toutefois, sans jurer, tout le monde m'en croie,
Et je sais qu'à Paris on feroit feux de joie,
Si ce brave monsieur, par un heureux destin,
Vouloit rétrograder dans le pays latin,
Ou dans quelque autre lieu, il ne m'importe en somme:

Car chacun voudroit voir les talons du bon-homme.
Mais bon-homme, l'on sait comme quoi je l'entends;
C'est pour m'accommoder à la façon du temps.
C'est par-là qu'on verra la maltôte finie,
Qu'on ne se plaindra plus de souffrir tyrannie;
Car afin de parler en bons termes françois,
Depuis quinze ans et plus, si dire je l'osois,
Sous sa protection les voleurs nous font niche,
Une race de gens de nos biens se fait riche.
Le marbre est employé pour bâtir des palais,
A tels que l'on a vus au nombre des valets;
Et si je ne craignois que quelqu'un me vînt battre,
Entre gros financiers, j'en connois plus de quatre,
Je veux dire entre grands et superbes voleurs,
J'en ai vu qui portoient casaques de couleurs.
Mais dessus ce sujet je ne veux plus écrire,
L'Evangile aussi bien me défend de médire,
Et même dans ce tems où la France est en deuil,
Où l'on fait chez les grands un si mauvais accueil
A ceux de qui l'esprit se montre par la plume;
Mais c'est, comme l'on sait, une vieille coutume:
Poëtes, orateurs rencontrent peu d'appui,
Et ce malheur n'est pas un malheur aujourd'hui.
Mais ces maux finiront, tout le monde l'espère,
Pourvu que Mazarin quitte son ministère.
On verra financiers tomber en même tems,
Et tous les bons françois seront alors contens.

(1) Ces vers témoignent qu'il y eut véritablement un pillage chez plusieurs financiers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

fut question au parlement de créer contre eux une chambre de justice.

Cette pièce a beaucoup de la tournure et du caractère naïf des satires de Regnier. Elle ne peut être de lui, puisque ce poëte étoit mort dès 1613.

1649.

Prédiction de l'année 1649, sur l'emprisonnement du Prince du Sang, surnommé LA CUIRASSE (1).

PRINCE, que l'on nomme du sang,
N'épuise pas celui de FRANCE,
Sous un prétexte de vengeance,
Ou bien crains d'y perdre ton rang.

Toi, sur-tout, prince de Condé,
Qui n'en as pas en abondance,
Et qu'une goutte à ta naissance
SOISSONS n'eut jamais accordé.

Ne viens point forcer les françois,
A s'écrier avec outrage,
Voyant ta fureur et ta rage,
Que tu n'es point du sang des rois.

Déjà t'avoient-ils adopté ;
Et tu passois pour un des princes ;
Mais si tu ruines leurs provinces,
Je crains pour ta prospérité.

Tu sais ce qu'il en a coûté
A ce Charles, vrai fils de France,
Quoique certain de sa naissance,
Pour avoir bien moins attenté.

Ne crois pas que jamais pour toi,
Ce peuple-ci, toujours fidèle,
Ait plus d'amour et plus de zèle
Qu'il en eut alors pour son roi.

Il adore qui le chérit,
Et déteste qui l'abandonne,
Et les enfans de la couronne
Ne sont reconnus qu'à ce prix.

S'il voit en toi son ennemi,
Comme en ce prince de Lorraine,
Qui de tous s'attire la haîne,
Tu seras traité comme lui.

L'on étouffera ta maison,
Que l'on noircira d'infamie ;
Et si l'on te laisse la vie,
Tu la traîneras en prison.

Même ta femme et tes enfans
Encourront pareille fortune,
Et pour assouvir ta rancune,
Y périront, quoiqu'innocens.

Chacun maudira ta fureur;
Tu seras par-tout exécrable,
Et deviendras si misérable,
Que tu t'auras même en horreur,

Si de cet illustre Capet
Tu tires ta noble origine,
Comme tu veux qu'on l'imagine,
Que ne suis-tu ce qu'il a fait?

Ce fut lui qui nous enseigna
Comme il falloit punir ton crime,
Et qui, suivant cette maxime,
Très-prudemment se couronna.

Entre donc dans ce sentiment,
Et par un avis politique,
Rends-toi pour la cause publique,
Qu'on persécute injustement.

Fais connoître à tous les françois,
En les ôtant de tyrannie,
Que les princes, quoiqu'on en die,
Peuvent bien naistre à treize mois (2).

(1) Cette pièce, dont nous faisons usage à cause de sa singularité, se trouve à la date de 1649, dans les recueils du tems. Elle a été faite sans doute par quelque frondeur, lorsque le prince de Condé assiégeoit Paris. Nous ne connoissons que par elle le surnom de *la Cuirasse*, donné *à un prince du sang*.

(2) La chronique du tems, et beaucoup de pièces de vers qui coururent au commencement du siècle de Louis XIV, pré-

tendent que le prince de Condé étoit né à treize mois. Il y eut un procès à ce sujet : le parlement prononça en sa faveur.

(6 *janvier.*)

ENLEVEMENT DU ROI (1).

CES voleurs de Louis, ces infames harpies,
Le grand maître et le cardinal,
Après s'être saisi de toutes les copies,
Ont enlevé l'original.

(1) Le jour des Rois, vers les trois heures du matin, Anne d'Autriche enleva le roi et son frère, et sortit de Paris. Le secret avoit été soigneusement gardé, et la reine envoya coucher ses fils, à l'ordinaire. Sur les deux heures après-minuit, les princes et le ministre rentrent : les portes du Palais-Royal sont fermées, pour prévenir toute indiscrétion. La maison royale est réveillée ; la reine, avec ses fils, Villequier, Gontaud, Comminges, et la première de ses femmes, descendent secrètement par un escalier dérobé dans le jardin : de-là par la porte de la Conférence, ils vont attendre au cours les princes et le

cardinal. Tout manquoit à Saint-Germain ; il n'y avoit ni meubles, ni linge, ni feu, ni argent. Mademoiselle fut obligée de coucher sur un simple matelas, et les autres dames n'eurent, pour se reposer, que des bottes de paille. Les pages du roi furent congédiés. On mit en gage les pierreries de la couronne.

Le mois précédent, on avoit tenu des conférences à S. Germain, chez les princes, entre eux et des députés du parlement, pour une conciliation. Elles avoient fini par la déclaration du 24 octobre, et d'autres édits qui portoient une diminution des tailles, suppression d'une partie des droits de tarif, des règlemens de finance, et une assurance pour les officiers des cours souveraines de n'être pas troublés dans leurs fonctions. Mais les assemblées recommencèrent dès le 13 novembre, sur l'inexécution de quelques articles. Cependant Condé se déterminoit à entrer dans les intérêts du ministre, tandis que le coadjuteur trouva le moyen de pourvoir à la défense des habitans de Paris, et de leur donner un chef dans la famille même du prince, dans Conti, que la duchesse

de Longueville, sa sœur, décida pour le parlement, par haîne pour leur frère. Elle étoit irritée de se voir enlever une grande partie de sa confiance par madame de Vigean, pour laquelle il ressentoit la plus vive passion.

Le duc d'Orléans, le prince de Condé et toute la famille royale, excepté cette duchesse, avoient accompagné le roi et la régente à Saint-Germain. Les ministres suivirent, et ceux qu'on n'avoit pu prévenir, dans la crainte d'ébruiter le secret, furent avertis par des billets de se rendre à Saint-Germain. Les plus diligens s'échappèrent à la suite des princes. Quoique l'obscurité de la nuit et le froid retinssent encore tout le monde dans les maisons, le bruit des gens à cheval, envoyés dans tous les quartiers pour avertir ceux qu'on vouloit emmener, apprit aux bourgeois l'évasion de la cour. Ils prirent les armes, s'emparèrent des portes, y mirent des corps-de-gardes; et dès la pointe du jour, il ne fut plus possible de sortir sans passe-port.

Le parlement envoya à la régente une députation, qui fut mal reçue. Elle se croyoit sûre de réduire la ville par la fa-

mine. Le 8 janvier, on lança contre Mazarin cet arrêt mémorable, qui, *en déclarant le cardinal ennemi du roi et de l'état, et perturbateur du repos public, lui ordonnoit de se retirer le même jour de la cour, et dans huitaine, hors du royaume; passé lequel tems, on enjoignoit à tous les sujets du roi de lui courre sus, et on faisoit défenses à toutes personnes de le recevoir.*

On se prépara ensuite à une vigoureuse défense. Chaque habitant fut taxé au double de ce qu'on avoit payé en 1636, lors du siège de Corbie. Tous les corps se soumirent à de fortes contributions. Alors la cour ne garda plus de ménagement. Le parlement de Paris fut déclaré criminel *de lèse-majesté*, le 23 janvier, et Condé entreprit de bloquer cette grande ville avec neuf ou dix mille hommes, et d'en affamer cinq cents mille.

ODE AU ROI,

Sur les mouvemens arrivés à Paris au commencement de l'année 1749, après l'enlèvement fait de Sa Majesté par le Cardinal MAZARIN.

VOUS, à qui seul toute la France
Adresse ses vœux aujourd'hui ;
Grand roi, dont la juste puissance
Est dans l'injuste main d'autrui,
Si celui qui de vous dispose ;
Vous a fait l'innocente cause
Des maux qu'on nous a fait souffrir,
Quelque force qui nous opprime,
Connoissez-nous exempts du crime
Dont il tâche de nous couvrir.

Si Paris sut les armes prendre
Après le vol fait de son roi,
Ce ne fut point pour se défendre,
Il songea plus à lui qu'à soi.
Quelque violence qu'ensuite
D'une prompte et fâcheuse fuite,
L'on craignît pour la liberté,
Peut-être eût-elle été soufferte,
S'il n'eût connu jointe à sa perte
Celle de votre majesté.

Mais sachant que son adversaire
Avoit pour but de ses projets,
Détruisant Paris, de vous faire
Un roi sans peuple et sans sujets;
Chacun ses biens et son sang donne;
Pour soutenir votre couronne,
Chacun veut devenir soldat.
On repousse force par force,
Et toute la ville s'efforce
De détruire ce scélérat.

Les françois, lassés de la guerre,
Quand Dieu vous mit le sceptre en main,
Avoient espéré, dans leur terre,
Voir la paix dés le lendemain,
Et que la reine votre mère,
Ayant eu part en leur misère (1),
Se plairoit à les protéger;
L'ordinaire des misérables
Etant de chérir leurs semblables,
Et d'aimer à les soulager.

Cependant dès lors que sa tête
Se voit exempte de leur sort;
Elle les croit hors la tempête,
A cause qu'elle est dans le port;
Ses bons desseins se ralentissent;
Fort peu, de beaucoup qui pâtissent,
Par son moyen sont allégés;
Même il semble qu'elle se plaise,
Pour un qu'elle met à son aise,
D'en voir mille autres affligés.

Le soin de l'état l'incommode;
Elle y commet un étranger,
Qui, le gouvernant à sa mode,
En trouve le faix fort léger.
Il prend toute votre finance,
Vend vos revenus par avance,
Garnit d'arrêts le partisan;
N'importe qu'un peuple périsse,
Tout va bien, pourvu qu'on fournisse
A l'avidité du tyran.

Quand un parlement, que la France
Connoît pour tuteur de ses rois,
A ce monstre fait résistance,
Et ne veut pas subir ses lois,
Il met toute chose en usage
Pour abattre leur grand courage,
Et gagner quelques-uns d'entr'eux;
Puis sa main perfide et traîtresse,
En une publique alégresse,
Enlève les plus généreux.

Si vos sujets, jugeant leur perte
Par celle de leurs protecteurs,
Se veulent rendre à force ouverte,
Malgré lui, leurs libérateurs,
Il souffre cette violence;
Mais alors que moins on y pense,
Il vous enlève en pleine nuit:
Le jour même on bloque la ville;
Tout autour on viole, on pille,
Et le plat pays se détruit.

Toutefois la bonté divine
Ne nous laisse point au besoin;
Elle détourne la famine,
Et de ce grand peuple prend soin (2).
L'on voit, contre toute espérance,
Venir des biens en abondance,
Par les ordres des magistrats,
Et vos sujets, cessant de craindre,
Se trouvent en chemin d'éteindre
Les désordres de vos états.

Louez la généreuse flamme
Qui les obligea de s'armer;
Ils n'ont d'autre dessein dans l'ame
Que de faire bientôt régner
La paix dedans chaque province,
D'avoir leur légitime prince,
Et le remettre dans son rang;
Puis, contens de cette victoire,
De sacrifier à sa gloire
Leurs biens, leurs plaisirs et leur sang.

(1) Anne d'Autriche avoit été violemment persécutée par le cardinal de Richelieu.

(2) Dans les premiers temps, après la fuite de la régente, on n'entendoit à Paris ni plaintes ni murmures, parce qu'il y avoit abondance de toute espèce de denrées; et cette abondance venoit de celle de l'argent, qui attire tout à lui, malgré les plus forts obstacles.

SONNET

Au Prince DE CONDÉ.

PRINCE, dont le mérite épuiseroit mes vers,
Si Paris outragé ne m'imposoit silence (1);
Je crois connoître assez, dans ce fâcheux revers,
La cause de son mal et de ta violence.

Quelqu'eût été l'éclat de mille exploits divers,
Quand de nos ennemis tu domptois l'insolence,
Condé ne seroit pas craint de tout l'univers,
Si sa foi mieux gardée en exceptoit la France.

Si c'est pour ce motif que ton bras est armé
Contre le seul repos de son peuple alarmé,
Souviens-toi que ton ame en veut à ta patrie;

Et que si cet orage a pour toi des appas,
On pourra voir ta gloire également flétrie
Par le malheur de vaincre, ou de ne vaincre pas.

(1) Condé, jeune et bouillant, avoit quelque temps assisté aux assemblées du parlement, mais n'avoit jamais pu se contraindre, et s'étoit même permis des gestes menaçans contre un conseiller nommé *Quatresols*, sur le nom duquel il aimoit à s'égayer. La cour sut profiter de cette

mésintelligence, et Mazarin disposa le prince à entrer dans ses intérêts.

Condé se mit en campagne avec six ou sept mille hommes, dont il plaça les principaux corps à Lagny, Corbeil, Saint-Cloud, Saint-Denis, d'où l'on faisoit des détachemens pour battre l'estrade sur les routes voisines, et pour intercepter la communication de la capitale avec les provinces. Les soldats et les officiers royaux, obligés à des fonctions pénibles sur les grandes routes et sur le bord des rivières, la nuit, sans feu, sans maisons, sans abri, envioient le sort des parlementaires, qui, étant plus nombreux, étoient moins chargés de gardes, et les faisoient à leur aise, bien couverts, bien payés et bien nourris. Cette différence décourageoit les soldats de Condé ; et le peu d'intérêt qu'ils prenoient à une guerre entreprise pour soutenir Mazarin, les rendoit faciles à laisser passer les vivres, dont ils tiroient leur part et de l'argent.

AIR. *La petite Fronde.*

CONDÉ, quelle sera ta gloire,
Quand tu gagneras la victoire
Sur le bourgeois et le marchand ?
Veux-tu faire dire à ta mère:
Ah! que mon grand fils est méchant!
Il a battu son petit frère. (1)

BLOT.

(1) Le prince de Conti.

SUR LE MÊME.

AIR: *Des Triolets.*

LE vaillant prince de Condé
Nous refuse miséricorde.
Vertubleu! qu'il sera frondé,
Le vaillant prince de Condé!
Car on dit qu'il est secondé
Par des gens de sac et de corde.
Le vaillant prince de Condé
Nous refuse miséricorde.

MARIGNY.

AIR : *De la petite Fronde.*

CONDÉ, vous n'êtes pas trop sage
D'exposer votre grand courage
A cet auguste parlement ;
Gardez d'irriter sa colère,
Et considérez seulement
Qu'il vous fit et vous peut défaire (1).

BLOT.

(1) La naissance de M. le prince avoit été disputée, comme nous l'avons déjà dit : le parlement de Paris rendit un jugement favorable.

LES GÉNÉRAUX DE LA FRONDE.

AIR : *Des Triolets.*

QU'IL fait beau voir nos Généraux,
Dans l'enceinte de nos murailles,
Monter dessus leurs grands chevaux !
Qu'il fait beau voir nos Généraux !
Dieu les préserve de tous maux,
Et de combats et de batailles !
Qu'il fait beau voir nos Généraux
Dans l'enceinte de nos murailles !

Messieurs nos quatre Généraux (1);
Avecque leur troupe bourgeoise,
Nous ont fait de fort beaux cadeaux,
Messieurs nos quatre Généraux,
Et même un grand pont de bateaux,
Pour mettre Villejuif dans Pontoise,
Messieurs nos quatre Genéraux,
Avecque leur troupe bourgeoise.

MARIGNY.

(1) Le prince d'Elbœuf et ses trois enfans.

GONDY,

Coadjuteur de Paris.

AIR : *Des Triolets.*

MONSIEUR notre Coadjuteur (1)
Vend sa crosse pour une fronde;
Il est vaillant et bon pasteur,
Monsieur notre Coadjuteur !
Sachant qu'autrefois un frondeur
Devint le plus grand roi du monde,
Monsieur notre Coadjuteur
Vend sa crosse pour une fronde.

Monsieur notre Coadjuteur
Veut avoir part au ministère !
On dit qu'il est fourbe et menteur
Monsieur notre Coadjuteur !

Le petit frère, avec la sœur,
Seront fourbés, c'est chose claire :
Monsieur notre Coadjuteur
Veut avoir part au ministère.

Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes ;
Comme un lion il a du cœur,
Monsieur notre Coadjuteur !
En sortant il est en fureur :
Mais s'il faut regagner les portes,
Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes.

Corinthien, c'est trop de chaleur !
Vous avez l'esprit trop alerte ;
Un chapeau de rouge couleur !
Corinthien, c'est trop de chaleur.
Quand vous ne seriez pas pasteur,
Il en faudroit de couleur verte.
Corinthien, c'est trop de chaleur,
Vous avez l'esprit trop alerte.

Coadjuteur, qu'il te sied mal
De nous exciter à la guerre,
En faisant le brave à cheval !
Coadjuteur, qu'il te sied mal !
Tu devrois être le canal
Des graces de Dieu sur la terre !
Coadjuteur, qu'il te sied mal
De nous exciter à la guerre !

MARIGNY.

(1) Jean-Paul-François de Gondy de Retz, né en 1613, coadjuteur de Paris en 1643, cardinal en 1651, vécut en Catilina dans sa jeunesse, dit Voltaire, et en Atticus dans sa vieillesse. L'un des premiers moteurs de la fronde, il se battoit en duel, prêchoit devant la cour, se livroit à des galanteries scandaleuses, et à des réformes simulées, faisoit des dettes immenses, et plongeoit le peuple de Paris dans la guerre civile. Il leva un régiment, qu'on nommoit le régiment de *Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. Tous les mémoires du tems s'accordent à dire qu'on le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche; on en appercevoit la poignée, et un plaisant s'écria : *Voilà le bréviaire de notre archevêque*. Il se réunit secrètement avec la cour, en 1651, pour avoir le chapeau de cardinal; puis recommença ses turbulentes tracasseries, fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré long-tems en Italie, en Hollande, en Flandres et en Angleterre, il revint en France en 1661, fit sa paix avec la cour, en se démettant de son ar-

chevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. Enfin, ayant pris le parti de la retraite, pour payer ses dettes, et ne se réservant que vingt mille livres de rente, il remboursa à ses créanciers plus de trois millions, et se vit, à la fin de ses jours, en état de faire des pensions à ses amis. Cet audacieux brouillon devint deux et paisible, et l'amour de tous les honnêtes-gens; *comme si*, dit un écrivain, *toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge!* Mort en août 1679. Il a laissé des mémoires, où l'on trouve des portraits de tous ceux qui jouèrent un rôle dans l'intrigue de la fronde.

Au commencement de 1649, il étoit l'ame du parti, et avoit trouvé le moyen d'enlever le prince de Conti à la cour, par le moyen de la duchesse de Longueville. En qualité de coadjuteur, il faisoit les fonctions archiépiscopales à Paris, son oncle n'y étant jamais. Il y avoit eu deux cardinaux de Retz; il vouloit être le troisième, et remplacer Mazarin dans la conduite du royaume. C'étoit là le but secret de toutes ses intrigues.

Le Prince D'ELBŒUF *et ses Enfans.*

AIR : *Des Triolets.*

MONSEIGNEUR le prince d'Elbœuf (1),
Qui n'avoit aucune ressource,
Et qui ne mangeoit que du bœuf,
Monseigneur le prince d'Elbœuf
A maintenant un habit neuf,
Et quelques justes dans sa bourse,
Monseigneur le prince d'Elbœuf,
Qui n'avoit aucune ressource.

Monsieur d'Elbœuf et ses enfans (2)
Ont fait tous quatre des merveilles;
Ils sont pompeux et triomphans,
Monsieur d'Elbœuf et ses enfans!
L'on dira jusqu'à deux mille ans,
Comme une chose sans pareilles:
Monsieur d'Elbœuf et ses enfans
Ont fait tous quatre des merveilles.

Ils se promènent, ces Césars,
Tout chamarrés d'or par les rues;
Oui, comme de petits dieux Mars,
Ils se promènent, ces Césars;
Alors qu'au milieu des hasards,
Nos braves ont leurs dagues nues,
Ils se promènent, ces Césars,
Tout chamarrés d'or par les rues.

Vous et vos enfans, duc d'Elbœuf,
Qui, logez près de la Bastille,
Valez tous quatre autant que neuf,
Vous et vos enfans, duc d'Elbœuf.
Le rimeur qui vous mit au bœuf,
Méritoit quelque coup d'étrille,
Vous et vos enfans, duc d'Elbœuf,
Qui logez près de la Bastille.

Rentrez, bourgeois, ne donnez pas:
On a trop soin de votre vie;
Monsieur d'Elbœuf ne le veut pas;
Rentrez, bourgeois, ne donnez pas.
Puisque vous remplissez ses plats,
Et rendez sa table garnie,
Rentrez, bourgeois, ne donnez pas,
On a trop soin de votre vie.

MARIGNY.

(1) Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf, suivi de ses trois fils, du duc de Brissac et du marquis de la Boulaie, furent les premiers à offrir leurs services au parlement. *Il n'a pas trouvé à dîner à Saint-Germain*, disoit le duc de Brissac, *et il vient voir s'il trouvera à souper à Paris.* Il arriva le 9 janvier. Sa présence fut désagréable au coadjuteur, qui attendoit, d'un moment à l'autre, le prince de Conti. Les parisiens, qui l'ignoroient, le reçu-

rent comme leur sauveur, et le désignèrent leur général. Le lendemain, Conti fut nommé généralissime. Ce qui contribua le plus à ce changement, fut un billet, vrai ou supposé, du duc d'Elbœuf à l'abbé de la Rivière. Le coadjuteur, qui en eut connoissance, en fit un mystère à quatre ou cinq cents personnes. Voici ce que portoit ce billet, écrit, disoit-on, de la propre main du duc, une heure après l'arrivée des princes. « Dites à la reine et à M. le » duc d'Orléans que ce diable de coadju- » teur perd tout ici ; que, dans deux jours, » je n'y aurai aucun pouvoir ; mais que » *s'ils veulent me faire un bon parti*, » je leur témoignerai que je ne suis pas » venu à Paris avec une si mauvaise inten- » tion qu'ils se le persuadent ».

(2) Ces enfans étoient Charles III[e] du nom, duc d'Elbœuf, François, tige des comtes d'Harcourt, François-Marie, comte de Lillebonne.

Le Prince de Conti.

Air : *Des Triolets.*

Le petit prince de Conti (1)
S'est déclaré pour notre ville ;
Il n'eût jamais pris ce parti
Le petit prince de Conti,
S'il n'avoit été perverti
Par les conseils de Longueville.
Le petit prince de Conti
S'est déclaré pour notre ville.

Le bossu prince de Conti
Sert de rempart à notre ville ;
Il est chef d'un puissant parti,
Le bossu prince de Conti !
Si son frère, mal averti,
Vient ici troubler notre asile,
Le bossu prince de Conti (2)
Sert de rempart à notre ville.

Le jeune prince de Conti
Fait des merveilles à son âge :
Il est chef d'un fort grand parti,
Le jeune prince de Conti !
Combien de fois est-il sorti,
Pour donner aux vivres passage !
Le jeune prince de Conti
Fait des merveilles à son âge.

Marigny.

(1) Armand de Conti, frère du prince de Condé, et chef de la branche de Conti, né en 1629, étoit alors dans sa vingtième année. Gardé à vue à Saint-Germain, il n'avoit échappé qu'avec peine à la vigilance de son frère, la nuit du 9 au 10. Il vint, accompagné du duc de Longueville, du duc de Bouillon, du maréchal de la Mothe, &c. Cette troupe donna l'alarme à la bourgeoisie, qui gardoit la porte : elle refusa d'ouvrir. Il fallut aller chercher le coadjuteur, qui accourut avec une nombreuse escorte, et des flambeaux donnèrent à l'entrée du prince un air de triomphe. Le duc d'Elbœuf n'en fut pas moins nommé général; mais, le lendemain, il fut décidé au parlement, que le prince de Conti seroit nommé généralissime, à condition qu'il ne sortiroit pas de Paris; que le duc de Longueville aideroit de ses conseils; que les ducs d'Elbœuf, de Bouillon et le maréchal de la Mothe seroient ses trois lieutenans-généraux, chacun leur jour; que M. d'Elbœuf commenceroit; qu'il auroit la première place au conseil de guerre, et que ses enfans auroient les premiers emplois. Condé, piqué d'avoir été trompé

par son frère, se permit, à son sujet, les railleries les plus indécentes. La duchesse de Nemours rapporte qu'il présenta à la reine un petit nain bossu, armé de pied en cap. *Voilà*, dit-il, *le généralissime de l'armée parisienne !*

SUR LE MÊME.

Conti fronde pour la famille
De Marsillac, son bon ami;
La duchesse de Longueville
Ne s'en excuse qu'à demi;
Il veut un brevet de chimère:
Ce prince n'est-il pas bon frère,
Puisqu'il s'est engagé d'honneur
D'aimer tous ceux qu'aime sa sœur? (1)

(1) Entre autres le coadjuteur et Marsillac, depuis duc de la Rochefoucault, qui passoient pour être fort avant dans les bonnes graces de la duchesse de Longueville. On savoit aussi que cette duchesse s'étoit déclarée pour Paris, afin de se venger du prince de Condé, son frère, qui l'avoit quittée pour madame de Vigean, sœur de la duchesse de Richelieu.

Ce

Ce couplet, et d'autres du même genre, piquèrent tellement la duchesse de Longueville, que son cœur en resta toujours ulcéré, et qu'elle commença dès-lors à nourrir un secret ressentiment contre un parti où elle étoit si peu ménagée.

Le duc de BEAUFORT.

LE brave monsieur de Beaufort (1)
Est pour le moins roi de la halle;
Il est courtois, il est accort,
Le brave monsieur de Beaufort!
Mais si Louis est le plus fort,
Et que la France se cabale,
Le brave monsieur de Beaufort
Est pour le moins roi de la halle.

Beaufort, qui n'est point endormi,
Alors qu'il s'agit de combattre:
Devoit craindre son ennemi,
Beaufort, qui n'est point endormi!
A vaillant, vaillant et demi;
Je crains qu'il ne se fasse battre,
Beaufort, qui n'est point endormi,
Alors qu'il s'agit de combattre.

Considérant cet amiral (2),
Diroit-on pas voir Barberousse?
Le sort lui seroit-il fatal,
Considérant cet amiral?

Non, non, il n'aura point de mal;
Il n'est amiral que d'eau-douce :
Considérant cet amiral,
Diroit-on pas voir Barberousse ?

MARIGNY.

(1) Le duc de Beaufort, dont il a déjà été question, étoit le héros et le jouet des frondeurs, qui se servoient de lui pour soulever la populace, dont il parloit le langage. Il n'étoit pas possible de mériter mieux le titre qu'on lui avoit donné de *roi des halles*. Les harengères lui offrirent un jour de se cotiser pour payer ses dettes. Une balle lui ayant fait une contusion au bras : *Ce n'est rien*, s'écria-t-il; *ce n'est qu'une confusion*. De grands cheveux très-blonds, qui lui descendoient sur les épaules, lui donnoient l'air d'un anglois. Nommé, en 1669, généralissime des troupes envoyées à la défense de Candie contre les turcs, il y périt, dans une sortie, le 25 juin.

(2) Il étoit survivancier de la charge d'amiral de France qu'avoit son père.

AU DUC DE BEAUFORT (1).

ÉPIGRAMME.

ILLUSTRE appui, dont la valeur
Peut rendre aux françois tout facile,
Et d'où va naître le malheur
De ce monstre de la Sicile ;
Vaillant de Beaufort, en ce jeu ;
Epargnant le fer et le feu ;
N'arme tes mains que d'eau bénite ;
Et nous croirons ; touchant ce point ;
Que s'il ne prend bientôt la fuite,
Les diables ne la craignent point.

(1) Cette épigramme est imprimée dans les volumineux mémoires de ce tems-là, avec ce titre pompeux : *A monseigneur le duc de Beaufort, protecteur du peuple outragé.*

AIR : *De la petite Fronde.*

SI le brave Beaufort assemble
Ses braves cavaliers ensemble,
On verra, par ce grand effort,
L'ennemi, montrant le derrière.
Navré d'un pistolet à mort,
Faire bossu le cimetière.

LE DUC DE BOUILLON (1).

AIR : *des Triolets.*

ADMIREZ monsieur de Bouillon !
C'est un Mars, quoiqu'il ait la goutte ;
Son conseil est toujours fort bon ;
Admirez monsieur de Bouillon !
Il est sage comme un Caton,
Quoiqu'il boive bien, et qu'il....
Admirez monsieur de Bouillon !
C'est un Mars, quoiqu'il ait la goutte.

Le brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte ;
Il est hardi comme un lion,
Le brave monsieur de Bouillon !
Mais s'il faut rompre un bataillon,
Ou mettre une armée en déroute,
Le brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte.

MARIGNY.

(1) Frédéric-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, frère aîné du vicomte de Turenne. Ses talens militaires lui acquirent de la réputation. Il fut du nombre des mécontens que le caractère impérieux du cardinal de Richelieu avoit soulevés, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée,

Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie : mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Saint-Mars contre le cardinal, il fut arrêté à Cazal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant la souveraineté de Sédan; en échange de laquelle on lui donna la propriété des duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, &c.

Bouillon prit le parti de la ville de Paris; parce qu'il espéroit y jouer le principal personnage, en considération de son frère le vicomte de Turenne, qui commandoit l'armée d'Allemagne, et qu'il espéroit alors se faire rendre la principauté de Sédan; mais se voyant trompé dans ses prétentions, il feignoit d'avoir la goutte toutes les fois qu'on avoit besoin de lui.

Mort en 1652, dans sa 48e année : on lui fit cette épitaphe.

Ci gît monseigneur de Bouillon,
Qui brouilloit comme un fin brouillon
Ses affaires parmi les nôtres :
Mais cette brouillonne Atropos,
Sans s'embrouiller de ses propos,
L'a cy brouillé parmi les autres.

Le maréchal DE LAMOTTE-HOUDANCOURT.

LA MOTTE (1), souvenez-vous-en
De la prison de Pierre-en-Cise ;
Il n'y a pas un si long-tems :
La Motte, souvenez-vous-en.
On pourroit vous en faire autant,
Si votre personne étoit prise.
La Motte, souvenez-vous-en
De la prison de Pierre-en-Cise.

MARIGNY.

(1) Philippe de la Motte-Houdancourt, duc de Cardonne, avoit remporté plusieurs victoires sur les espagnols, depuis 1641 jusqu'en 1644. Le bâton de maréchal de France, et la dignité de vice-roi de Catalogne, furent la récompense de ses succès. Mais la gloire de ses armes baissoit à cette époque. N'ayant pas eu le courage de profiter de l'occasion que la fortune lui offrit en Catalogne de prendre le roi d'Espagne à la chasse, et de l'envoyer prisonnier en France, il frustra sa patrie du service le plus signalé. La crainte d'offenser la nouvelle régente, sœur du roi d'Espagne, lui fit manquer un si beau coup. Cette faute

fut suivie de la perte d'une bataille devant Lérida, et de la levée du siège de Tarragone. Ses ennemis profitèrent de ses malheurs pour le perdre auprès du roi. Il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Cise, et n'en sortit qu'en 1648. On le nomma une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala, l'année d'après, dans Barcelone, qu'il défendit, pendant cinq mois, contre les meilleures troupes des ennemis.

Mort en 1653, dans sa 50e année. Il étoit très-utile dans un parti, dit le cardinal de Retz, parce qu'il y étoit très-commode.

LE COMTE DE MAURE (1).

AIR : *des Triolets.*

BUFFLE, à manches de velours noir,
Porte ce grand comte de Maure ;
Sur ce guerrier il fait beau voir
Buffle à manches de velours noir !
Condé, rentre dans ton devoir,
Si tu ne veux qu'il te dévore :
Buffle à manches de velours noir
Porte ce grand comte de Maure.

Vertubleu ! je veux batailler,
Disoit le grand comte de Maure;
Il n'est plus besoin de railler :
Vertubleu ! je veux batailler.
Je veux en pièces les tailler,
Et les traiter de turc à maure.
Vertubleu ! je veux batailler,
Disoit le grand comte de Maure.

C'est un tigre affamé de sang
Que ce brave comte de Maure !
Quand il combat au premier rang,
C'est un tigre affamé de sang !
Mais il n'y combat pas souvent;
C'est pourquoi Condé vit encore :
C'est un tigre affamé de sang,
Que ce brave comte de Maure !

(1) Louis de Rochechouart, comte de Maure, frère du duc de Mortemart. Il fut conseiller d'état de la fronde, et député du prince de Conti. En exerçant ces deux emplois, il fit une harangue, vêtu en conseiller d'état, avec des manches de velours noir; ce qui fournit l'occasion de le tourner amplement en ridicule.

AUTRES TRIOLETS.

SAINT-GERMAIN (1), depuis quelque tems,
Passe pour la seconde Rome;
C'est la retraite des méchans,
Saint-Germain, depuis quelque tems.
Impie, ou bourgeois, ou traitans,
Tout y passe pour galant homme.
Saint-Germain, depuis quelque tems,
Passe pour la seconde Rome.

Ils ne seront donc point pendus
Ces b . . . de parlementaires (2)!
Ces gens qui font les entendus,
Ils ne seront donc point pendus!
Tous les princes seront tondus
Dans la suite de cette guerre.
Ils ne seront donc point pendus
Ces b . . . de parlementaires.

Venez nous demander pardon,
Misérables parlementaires;
Car voici Louis de Bourbon:
(Venez nous demander pardon,)
Qui vient vous faire tout de bon
Sentir l'effet de sa colère.
Venez nous demander pardon,
Misérables parlementaires.

Parlement, prenez garde à vous;
J'appréhende pour vous la corde;

Notre reine est très-en courroux :
Parlement, prenez garde à vous.
Et si bientôt à deux genoux
Ne demandez miséricorde,
Parlement, prenez garde à vous ;
J'appréhende pour vous la corde.

Aux armes ! ils sont aux fauxbourgs ;
Laquais, mon pot et ma cuirasse !
Qu'on fasse battre les tambours :
Aux armes ! ils sont aux fauxbourgs.
Allons, avec un prompt secours,
Contre cette méchante race.
Aux armes ! ils sont aux fauxbourgs ;
Laquais, mon pot et ma cuirasse.

Adieu la foire Saint-Germain !
Consolez-vous, filles et femmes :
Point de bijoux, il faut du pain.
Adieu la foire Saint-Germain !
Vraiment ! ce tems est inhumain ;
On ne donne plus rien aux dames.
Adieu la foire Saint-Germain !
Consolez-vous, filles et femmes.

On ne veut plus d'enfarinés,
Tandis qu'il faut mettre le casque ;
Mignons, vous serez condamnés !
On ne veut plus d'enfarinés.
Mais n'en soyez point étonnés ;
Laissez passer cette bourasque.
On ne veut plus d'enfarinés,
Tandis qu'il faut mettre le casque.

L'Orviétan, retirez-vous;
Jetez ce théâtre par terre;
Vous n'attirerez plus de fous:
L'Orviétan, retirez-vous.
On ne sauroit donner vingt sols
D'un pot d'onguent en tems de guerre,
L'Orviétan, retirez-vous;
Jetez ce théâtre par terre.

Ne vous émancipez pas tant,
Cavaliers à porte cochère (3);
Votre cheval est bien pesant:
Ne vous émancipez pas tant.
Gardez-vous de tout accident,
Qui pourroit gâter votre affaire.
Ne vous émancipez pas tant,
Cavaliers à porte cochère.

Allons! puisque j'ai pris mon pot,
Allons! qu'on s'arme et que l'on tue;
Allons en bon ordre au grand trot.
Allons! puisque j'ai pris mon pot,
Allons frapper, sans dire mot,
Allons, la visière abattue.
Allons! puisque j'ai pris mon pot,
Allons! qu'on s'arme et que l'on tue.

Hélas! que de malheureux corps,
Dont la rage a fait un parterre!
Que de blessés et que de morts!
Hélas! que de malheureux corps!
Le foible a souffert des plus forts;

Voilà les beaux fruits de la guerre !
Hélas ! que de malheureux corps,
Dont la rage a fait un parterre !

François, qui combattez dehors,
Pourquoi causer tant de misères ?
Songez, en faisant tant d'efforts,
François, qui combattez dehors,
Que vous avez dans ce grand corps
Femmes, filles, frères et mères.
Frères, qui combattez dehors,
Pourquoi causer tant de misères ?

Plaideurs, mettez vos sacs au croc,
Et songez à prendre les armes;
Il est tems de faire ce troc:
Plaideurs, mettez vos sacs au croc.
Point d'arrêts, cela vous est hoc,
Sinon pour calmer vos vacarmes.
Plaideurs, mettez vos sacs au croc,
Et songez à prendre les armes.

Huissiers, procureurs, avocats,
Laissez un peu moisir vos causes;
Vous ne sauriez gagner grands cas.
Huissiers, procureurs, avocats.
La guerre ne le permet pas,
Le désordre est en toutes choses.
Huissiers, procureurs, avocats,
Laissez un peu moisir vos causes.

Quoi donc ! Paris est investi !
O ciel ! qui l'eût jamais pu croire ?

Et le roi même en est sorti.
Quoi donc, Paris est investi!
Il me faut donc prendre parti,
Pour sauver mon bien et ma gloire.
Quoi donc! Paris est investi!
O ciel! qui l'eût jamais pu croire!

Parisiens, ne rêvez pas tant,
La défense est toujours permise;
En ce malheureux accident,
Parisiens, ne rêvez pas tant.
Ça, ça, il nous faut de l'argent,
Donnons tout, jusqu'à la chemise.
Parisiens, ne rêvez pas tant,
La défense est toujours permise.

Il faut être ici libéraux,
Pour sauver la ville alarmée;
Choisissons de bons généraux:
Il faut être ici libéraux.
Pour nous garantir de tous maux,
Levons une puissante armée.
Il faut être ici libéraux,
Pour sauver la ville alarmée.

En cette juste occasion,
Employons nos corps et nos ames;
Travaillons avec passion,
En cette juste occasion.
Il faut tout mettre en faction,
Enfans, vieillards, hommes et femmes.
En cette juste occasion,
Employons nos corps et nos ames.

Suivons notre illustre pasteur (4) ;
On ne peut après lui mal faire ;
C'est un maître prédicateur :
Suivons notre illustre prédicateur ;
C'est un Saint-Paul, un grand docteur ;
Et que toute l'Eglise révère.
Suivons notre illustre pasteur ;
On ne peut après lui mal faire.

François, venez tous prendre emploi ;
Montrez ici votre vaillance ;
Au moins vous aurez bien de quoi :
François, venez tous prendre emploi.
C'est pour le service du roi,
Et pour le salut de la France.
François, venez tous prendre emploi ;
Montrez ici votre vaillance.

Je veux moi-même aller aux coups ;
Moi qui suis un homme d'étude ;
Pour donner bon exemple à tous,
Je veux moi - même aller aux coups.
S'il faut mourir, je m'y résous,
Encor que la mort soit bien rude.
Je veux moi-même aller aux coups ;
Moi qui suis un homme d'étude.

Dieu sera de notre côté,
Puisque nous avons la justice ;
Qu'on ne soit point épouvanté :
Dieu sera de notre côté.

Le parlement nous est resté,
Pour travailler à la police.
Dieu sera de notre côté,
Puisque nous avons la justice.

Si vous avez vos mêmes cœurs,
En cette funeste aventure,
François, cruels persécuteurs,
Si vous avez vos mêmes cœurs,
Gardez-y, parmi vos rigueurs,
Un sentiment pour la nature,
Si vous avez vos mêmes cœurs,
En cette funeste aventure.

Des françois contre des françois!
O dieux! l'impitoyable rage!
L'Espagnol rit bien cette fois:
Des françois contre des françois!
Voilà de barbares exploits,
Qui menacent d'un grand orage.
Des françois contre des françois!
O dieux! l'impitoyable rage!

Comédiens, c'est un mauvais tems;
Prenez les armes sans vergogne;
Gardez-vous d'être fainéans:
Comédiens, c'est un mauvais tems.
La tragédie est par les champs,
Bien mieux qu'à l'hôtel de Bourgogne.
Comédiens, c'est un mauvais tems;
Prenez les armes sans vergogne.

Violons, il n'est plus de bal,
Pour cultiver les amourettes;
Encor qu'on soit au Carnaval,
Violons, il n'est plus de bal.
On aime mieux un bon cheval,
Des pistolets et des trompettes;
Violons, il n'est plus de bal,
Pour cultiver les amourettes.

Tous vos galans sont empêchés;
Attendez un accord, coquettes;
Pleurez cependant vos péchés :
Tous vos galans sont empêchés.
C'est en vain que vous les cherchez,
Pour entendre conter fleurettes :
Tous vos galans sont empêchés;
Attendez un accord, coquettes.

Qu'ils prient bien, nos ennemis,
S'ils ont de la pitié dans l'ame !
Ce saint devoir leur est permis:
Qu'ils prient bien, nos ennemis,
Saint-Germain, Saint-Cloud, Saint-Denis :
Nous avons pour nous Notre-Dame (5).
Qu'ils prient bien, nos ennemis,
S'ils ont de la pitié dans l'ame.

Ces cruels nous serrent en vain
Tout à l'entour de nos murailles;
Nous ne saurions mourir de faim;
Ces cruels nous serrent en vain :
Un chacun trouvera du pain,

Pour

Pour rassasier ses entrailles.
Ces cruels nous serrent en vain
Tout à l'entour de nos murailles.

Nos greniers sont remplis de blé (6),
Qu'on en fasse de la farine ;
Le peuple a tort d'être troublé :
Nos greniers sont remplis de blé ;
On ne sauroit être accablé
D'un an entier de la famine :
Nos greniers sont remplis de blé,
Qu'on en fasse de la farine.

L'un est pourvu pour six bons mois !
En a-t-il besoin davantage ?
L'un pour quatre, l'autre pour trois ;
L'un est pourvu pour six bons mois.
L'un a des fèves et des pois ;
L'autre du beurre et du fromage.
L'un est pourvu pour six bons mois !
En a-t-il besoin davantage ?

On a de tous les bons morceaux,
Lièvres, lapins, perdrix, bécasses ;
On a quantité de pourceaux.
On a de tous les bons morceaux.
On a moutons, vaches et veaux ;
On en vend dans toutes les places.
On a de tous les bons morceaux,
Lièvres, lapins, perdrix, bécasses.

Corbeil (7) sera bientôt repris,
Et tout viendra par la rivière;

Qu'on ne craigne point à Paris :
Corbeil sera bientôt repris.
On aura de tout à grand prix,
Et l'on fera très-bonne chère.
Corbeil sera bientôt repris,
Et tout viendra par la rivière.

Fourbisseurs, ne vous lassez pas;
Armuriers, travaillez sans cesse;
C'est pour armer tous nos soldats :
Fourbisseurs, ne vous lassez pas.
Il faut couper jambes et bras
A ceux qui nous tiennent Gonesse.
Fourbisseurs, ne vous lassez pas;
Armuriers, travaillez sans cesse.

Mon Dieu! l'admirable bonheur,
En ces dissentions nouvelles!
L'eusses-tu pu penser, mon cœur?
Mon Dieu! l'admirable bonheur!
La Bastille a pour gouverneur (8)
Le fameux monsieur de Brousselles.
Mon Dieu! l'admirable bonheur,
En ces dissentions nouvelles!

Parisiens, nous serons des fous,
Si nos cœurs ne se font connoître,
Et si nous n'agissons bien tous,
Parisiens, nous serons des fous.
Puisque l'arsenal est à nous,
L'on n'a que faire de grand-maître.

Parisiens, nous serons des fous,
Si nos cœurs ne se font connoître.

Puisque c'est à nous les canons,
Avec les boulets et la poudre;
Bourgeois, si mes conseils sont bons,
Puisque c'est à nous les canons;
Pour immortaliser nos noms,
Allons par-tout lancer la foudre.
Puisque c'est à nous les canons,
Avec les boulets et la poudre.

Il faut chasser ce Mazarin,
Qui vole tout l'or de la France;
Fût-il plus fort, fût-il plus fin,
Il faut chasser ce Mazarin:
Qu'il retourne de-là Turin,
Pour être plus en assurance.
Il faut chasser ce Mazarin,
Qui vole tout l'or de la France.

(1) *Saint-Germain.* La régente y avoit emmené le roi et toute la cour.

(2) *Il ne seront donc point pendus!* Ou les trois couplets suivans, qui sont dans le sens des partisans de Mazarin, ont été intercalés, ou ce sont des discours que l'auteur met dans leur bouche.

(3) On leva douze mille hommes, par arrêt du parlement. Chaque porte cochère

fournit un homme et un cheval : de là la dénomination de *cavalerie des portes cochères*.

(4) *Notre illustre Pasteur*. Le coadjuteur de Paris.

(5) *Notre-Dame*, ou la Vierge, patronne de la cathédrale.

(6) *Nos greniers sont remplis de blé*. On a déjà vu que l'abondance étoit dans la ville, et la détresse à Saint-Germain.

(7) *Corbeil sera bientôt repris*. Corbeil étoit un des postes dont s'étoit emparé Condé, pour intercepter la communication de Paris avec les provinces.

(8) *La bastille a pour gouverneur ce fameux M. de Broussel*. La régente avoit si mal pris ses mesures, qu'en quittant Paris, elle ne songea seulement pas à s'assurer de la Bastille, qui auroit pu tenir la ville en bride : elle la laissa sans pain, sans munitions, avec vingt-deux soldats, sous le commandement du sieur du Tremblay, frère du fameux P. Joseph ; garnison plus propre à garder des prisonniers, qu'à défendre une place. Elle fut sommée le 11 janvier, et on tira deux coups de canon, *qui firent brèche*, dit le journal du parlement. Le

gouverneur promit de se rendre, s'il n'étoit pas secouru dans les vingt-quatre heures; et il sortit en effet le 13 à midi, à la vue d'une foule de femmes, qui avoient fait porter leurs chaises dans le jardin de l'Arsenal, pour être témoins de ce burlesque siège. Le parlement fit entendre qu'il souhaitoit qu'un de ses membres fût pourvu du gouvernement; et les généraux, par complaisance, y nommèrent le *bon-homme Broussel*, qui eut la liberté de se faire suppléer par *La Louvière*, son fils.

LE PALLADIUM, *ou* LE DÉPÔT TUTÉLAIRE DE PARIS (1),

A madame la duchesse de LONGUEVILLE.

STANCES.

Sous une maligne influence,
Qui sembloit menacer la France
D'un sort assez capricieux,
Les peuples, se trouvant sans aide,
Ne regardoient plus que les cieux,
Pour en attendre du remède.

L'astre qui préside à la paix,
Voulant couronner leurs souhaits,

Leur fait une offre salutaire ;
Et, dans leur première cité,
Renferme un DÉPÔT TUTÉLAIRE,
D'où dépend la félicité
Qui doit étouffer leur misère.

Ce gage, si cher et si beau,
Qui les rappelle du tombeau,
A l'espoir d'une douce vie,
Leur promet une liberté
Pour celle qu'on leur a ravie,
Dont leurs pères n'ont point goûté.

Cette grande et juste princesse
Ne pouvoit souffrir de tristesse
Au cœur de ce puissant état,
Des lys l'immortelle victoire
Se dispose au gré du sénat ;
Et comme elle a part à leur gloire,
Elle en veut conserver l'éclat.

Sur ces bords fameux de la Seine,
De qui jadis l'aigle romaine
N'osoit approcher qu'en tremblant,
Paroît un superbe édifice,
Où les tribuns vont s'assemblant
Pour le maintien de la police.

C'est là que notre heureux destin,
Pour un témoignage certain
Du bien qu'il veut à cet empire,
A permis qu'Anne de Bourbon,
Que sa piété seule inspire,

Se rendît pour protection
De tout un peuple qui soupire.

Oui, nos peuples ont aujourd'hui
Une princesse pour appui,
Qui nous met à couvert du foudre ;
Elle ne craint point d'ennemis ;
Et quoiqu'ils puissent tous résoudre,
Quels succès se sont-ils promis
Que son œil ne réduise en poudre ?

Ce bel œil, ce puissant vainqueur,
Qui porte tous ses coups au cœur,
Et blesse bien moins qu'il ne tue,
Pourroit, par un de ses regards,
De l'ennemi qui s'évertue,
Faire un prompt sacrifice à Mars.

En vain l'effort d'un Insulaire (2),
Qui n'agit que par la colère,
Et qui tient d'un rude climat,
Fait des apprêts pour sa vengeance.
Une princesse et le sénat
Entreprennent notre défense,
Avecque celle de l'état.

Qu'il corrompe nos jeunes princes,
Et qu'il soulève nos provinces,
Pour plaire à son ambition,
Tous ses desseins sont inutiles,
Ayant cette protection
Dans la première de nos villes.

Que Junon, Diane et Cérès (3)
S'attachent à leurs intérêts,
Et que Vulcain (4), à la male-heure,
Ait ravi notre jeune Mars (5),
(Il s'en mord les doigts, ou je meure),
Peuples, moquons-nous des hasards,
Puisqu'enfin Pallas nous demeure.

(1) Le peuple de Paris ne pouvoit vaincre ses soupçons contre le frère de Condé. Pour les dissiper, le coadjuteur engagea le prince de Conti, le duc de Longueville, le duc de Bouillon et le maréchal de la Motte à se rendre sur le champ au parlement, et à offrir leurs services à la compagnie, tandis que la duchesse de Longueville et la duchesse de Bouillon se transporteroient, avec leurs enfans, à l'hôtel-de-ville, où elles iroient loger, pour y servir comme de *dépôt tutélaire*, ou d'otage, et répondre de la fidélité des princes. Ce procédé, qui ne laissoit plus lieu à aucun soupçon, changea tout Paris en un instant. Tout le monde accourut en foule à la Grève, et il n'y avoit personne qui ne répandît des larmes de joie, en voyant ces deux dames, qui, dans un extérieur négligé, et tenant chacune entre leurs bras un de leurs enfans,

aussi beau que leur mère, se montrèrent sur le perron de l'hôtel-de-ville. Gondy, qui les avoit amenées lui-même, augmenta l'alégresse publique, en faisant jeter cinq cents louis par les fenêtres : après quoi, il se rendit au palais, où, malgré les oppositions du duc d'Elbœuf, qui s'obstinoit à vouloir ne céder le commandement à personne, les offres du prince de Conti furent acceptées. On le nomma généralissime, et le duc de Longueville ne se réserva d'autre emploi que celui d'assister son beau-frère de ses conseils. Il alla ensuite soulever contre la cour la Normandie, dont il étoit gouverneur. Pour la duchesse son épouse, elle étoit enceinte. Restée à l'hôtel-de-ville, elle y fit ses couches, et le corps municipal fut parrein de l'enfant.

Lorsque les princes furent arrêtés, elle évita la prison par la fuite. Après la guerre civile, elle revint jouer un nouveau rôle, se jeta dans le bel-esprit, et protégea les lettres. Ayant fini par être dévote, et grande janséniste, elle mourut aux Carmélites du faubourg S. Jacques ;

le 15 avril 1679, et y fut enterrée. Son cœur fut porté à Port-Royal.

« Elle avoit, dit le cardinal de Retz, une langueur dans les manières, qui touchoit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient plus belles. Elle en avoit même dans l'esprit, qui avoit les charmes, parce qu'elle avoit, si on peut le dire, des réveils lumineux et surprenans. Elle eût eu peu d'enfans, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea de ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti, elle en devint l'aventurière ».

(2) *D'un insulaire.* Mazarin, né en Sicile.

(3) *Junon, Diane et Cérès.* Noms allégoriques, pour désigner Anne d'Autriche, mademoiselle de Montpensier, &c.

(4) *Vulcain.* Mazarin.

(5) *Notre jeune Mars.* Le jeune roi.

A la duchesse DE LONGUEVILLE.

OBJET, en tous lieux adoré,
Et la reine et son fils ont tous deux déclaré
Que vous étiez une rebelle.
Vénus et Cupidon en ont bien dit autant (1);
Avec Anne et Louis vuidez votre querelle :
Mais au moins contentez Vénus et son enfant.

SARRAZIN.

(1) Mensonge poëtique très-impudent de Sarrazin, secrétaire du prince de Conti. Madame de Longueville seroit demeurée fidèle au roi et à la reine-mère, s'ils n'avoient pas eu plus à se plaindre d'elle que Vénus et son fils.

Le 23 janvier, le parlement de Paris, et sans doute les autres chefs de la fronde, furent déclarés par la cour, criminels de lèze-majesté.

ASSEMBLÉE

Des Frondeurs, à l'hôtel-de-ville.

AIR : *De la petite Fronde.*

CETTE cabale est mal habile
D'avoir choisi l'hôtel-de-ville
Pour conférer de ses exploits :
Leur esprit, qui par trop s'élève,
Ne devoit pas avoir fait choix
D'un lieu si voisin de la Grève.

BLOT.

RÉPONSE.

MÊME AIR.

SI Conti, Beaufort, Longueville
Ont fait choix de l'hôtel-de-ville,
Ils ont agi fort prudemment ;
C'est afin de ne point descendre,
Et de voir plus commodément
Le Mazarin qu'on y va pendre.

(8 *février.*)

LE MOUCHOIR,

Pour essuyer les yeux de M. le prince DE CONDÉ (1).

SÉCHONS, Condé, séchons nos pleurs;
Il nous reste assez de malheurs,
Pour épuiser toutes nos larmes;
Il est mort ce grand Châtillon.
Mais quoi! faut-il rendre les armes,
Pour voir mourir son compagnon?

A la prise de Charenton,
Est mort ce brave champion.
Ce qu'il a fait, nous le faut faire:
Car il n'a rien fait que pour lui;
Et peut-être, dès aujourd'hui,
Ce sera notre heure dernière.

Faut-il que devant un village,
Soit mort le plus grand personnage?
Nous y avons beaucoup perdu;
Mais il y falloit satisfaire,
Las! puisqu'ainsi Dieu l'a voulu,
Pour augmenter notre misère.

Ce qu'il a fait, nous le ferons,
Comme lui, vous et moi mourrons.

Il n'est point de personne au monde
Exempte des lois du trépas ;
Tout doit périr : Styx est une onde
Qu'on ne sauroit ne passer pas.

Tout fléchissoit dessous ses lois ;
Les peuples, les princes, les rois,
Tous les potentats de la terre,
Ducs, marquis, comtes et barons,
Trembloient de peur de lui déplaire ;
Mais il est mort, et nous mourrons.

J'estime beaucoup mieux le sort
D'un chien vivant, que d'un roi mort,
Pour ce qui regarde la terre.
Châtillon doit bientôt pourrir,
Ses os se réduire en poussière ;
Et, comme lui, tout doit périr.

Il n'est pas moins mort que Cinq-Mars,
Que Marillac et des Essarts,
Que le cardinal de Bérulle,
Que Saint-Preuil et Montmorency,
Que Thou, que l'évêque de Tulle :
Ils sont morts, il est mort aussi.

A quoi se faire ainsi garder ?
A quoi bon de ne regarder
Les gens qu'à travers une vitre ?
On a beau se vouloir cacher ;
Car la mort s'attache à la mitre,
Comme à la coeffe d'un vacher.

Elle règne dans les palais ;
Les sceptres, comme les balais,
Sont tous sujets à son empire ;
Les bêtes, les hommes, les rois,
Et rien de tout ce qui respire
N'est exempt de ses dures lois.

Elle fouille de toutes parts ;
Elle saute sur les remparts ;
Elle moissonne à la campagne ;
Elle prend le jeune et le vieux,
L'un chez soi, l'autre en Allemagne ;
Enfin elle règne en tous lieux.

Pour exécuter ses desseins,
Elle se sert de toutes mains ;
Dans les combats sont ses ministres,
La guerre, la peste et la faim,
Et tous leurs accidens sinistres,
Qui font périr le genre humain.

Ce n'est la peste, ni la faim,
Mais un trop fatal coup de main,
Qui nous enlève ce grand homme,
Dont le bras tenoit le parti
De Jules Mazarin de Rome,
Contre le prince de Conti.

L'un meurt en prenant son repas,
L'autre rencontre le trépas
Au milieu des pompes d'un Louvre :
Et tel croit être dans un lit,
Qui se réveillant se découvre,
Damné pour quelque grand délit.

Enfin, ce qui vit doit mourir ;
Tout doit passer, tout doit périr :
Dieu seul doit être perdurable.
Cher de Condé, prends garde à toi ;
Evite le sort misérable
Qu'on te prépare, ainsi qu'à moi.

(1) Le prince de Condé fut long-tems inconsolable de la mort du duc de Châtillon, son ami, tué au siège de Charenton le 8 février. Il avoit cherché à donner du lustre à ses armes, par cette entreprise. Neuf régimens, commandés par le marquis de Clanleu, défendirent avec beaucoup de courage la place attaquée par six mille hommes, aux ordres de Châtillon. Condé, placé sur les hauteurs de Saint-Mandé, couvroit les assaillans contre la diversion qu'il craignoit du côté de Paris. Les royalistes forcèrent les barricades, et Clanleu s'ensevelit sous la dernière. Le combat étoit fini, lorsque le duc de Châtillon reçut un coup de mousquet dans les reins. On le transporta vers le temple qu'avoient les protestans à Charenton, et il expira, à l'âge de vingt-sept ans, le lendemain, entre les bras de son ami. Condé, furieux de cette perte, livra ce

malheureux

malheureux poste à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La garnison fut presque entièrement passée au fil de l'épée. Châtillon, qui étoit de l'illustre maison de Coligny, donnoit les plus brillantes espérances. Il fut pleuré des deux partis. On lui fit, à Saint-Denis, de magnifiques funérailles.

(*9 février.*)

Mort de Charles Ier, Roi d'Angleterre, *que Cromwel fit décapiter.*

Après une fin si tragique,
Il faut avouer que les ours,
Et les plus fiers monstres d'Afrique,
Sont plus humains que les Milours (1) :
Ayant déjà banni la crosse et la tiare,
Pour violer toutes les lois,
Il ne manquoit plus rien à ce peuple barbare,
Que de fouler aux pieds le sceptre de leurs rois (2).

(1) Licence poëtique, pour *Milords.*

(2) Cet étrange évènement de la mort du roi d'Angleterre détermina les ménagemens qu'eut par la suite Anne d'Autriche pour les frondeurs.

LA FRANCE AU DUC D'ORLÉANS ENDORMI (1).

GASTON! GASTON! réveille toi!
Entends mes cris! assiste-moi,
Contre ces trois tyrans dont je suis déchirée!
Ces trois monstres cruels ont ma perte jurée;
Fais, pour m'en garantir, de semblables efforts.
— Je dors.

Fils d'un père si glorieux (2),
Qui, par des conseils généreux,
Me gouverna vingt ans sans compagnon, ni maître,
Dois-je pas espérer que tu feras paroître
Des sentimens pareils à ceux qu'il eut pour lors?
— Je dors.

Sois touché des cris douloureux
De tant de peuples malheureux;
Le pillage, le fer, le feu, la faim, la rage,
Changent tout en déserts: souffres-tu cet outrage?
Veux-tu point arrêter ces barbares efforts?
— Je dors.

Las! mon intérêt est le tien;
Nous nous prêtons égal soutien;
Ta grandeur se perdra, si l'on me peut détruire;
Dessille un peu tes yeux, soulage mon martyre,
Ou je vais succomber sous de si grands efforts.
— Je dors.

Un prince indigne de ce rang,
Veut, par le fer et par le sang,
S'élever au sommet où son orgueil aspire;
Tout obstacle est fâcheux à qui veut un empire;
Il n'y sauroit monter, sans te mettre dehors.
— Je dors.

Ces raisons ne te touchent pas!
Quoi! s'il me réduit au trépas,
Que deviendra ton nom, ta grandeur, ta puissance?
Il ne t'en restera qu'une vaine apparence.
Tu seras son jouet: que deviendras-tu lors?
— Je dors.

Va, France, loin de moi gémir,
Lui dit Gaston, je veux dormir;
Je naquis en dormant, j'y veux passer ma vie.
Jamais de m'éveiller il ne me prit envie:
Toi, ma femme et ma fille, y perdez vos efforts (3).
Je dors.

(1) Cette pièce est un monument de l'idée qu'on s'étoit faite de ce prince indolent. Bien loin d'écouter le vœu des parisiens, il s'étoit rendu aux instantes prières d'Anne d'Autriche et de son ministre, et il avoit consenti à souffrir que Paris fût investi. Il autorisa même de son nom une entreprise dont Condé devoit avoir tout l'honneur.

(2) Henri IV, père de Louis XIII et de Gaston.

(3) La femme et la fille de Gaston faisoient tout ce qui étoit en leur pouvoir pour le déterminer à se montrer d'une manière digne du premier prince du sang.

Du Président Charton.

Air : *Des Triolets.*

Le brave président Charton (1),
Provéditeur de cette guerre,
Eût seul secouru Charenton,
Le brave président Charton,
Si son barbe, sentant l'éperon,
N'eût jeté proprement par terre,
Le brave président Charton,
Provéditeur de cette guerre.

(1) Charton, président d'une chambre des enquêtes, homme très-borné, connu par le sobriquet de président *Je dis çà*, parce qu'il ouvroit et concluoit toujours son avis par ces mots, étoit l'un des trois membres du parlement que la régente avoit voulu faire enlever. Il étoit aussi du nombre de ceux qui avoient voulu aller au secours de Clanleu à Charenton. Environ quinze mille hommes avoient commencé, la veille, dès onze heures, à défiler hors de Paris, mais avec tant de len-

teur, que, le lendemain, Charenton étoit pris, qu'on voyoit encore leur arrière-garde au milieu de la Place-Royale.

Le siège de ce poste fut l'expédition la plus considérable de cette guerre. Le reste ne consistoit guère qu'en des convois qu'on faisoit entrer dans la ville, ou dont les royalistes s'emparoient. Les bourgeois, peu accoutumés à combattre, étoient presque toujours reçus à leur retour avec des huées et des couplets satiriques.

TRIOLET.

Ah! mon Dieu! le cruel ennui
Que nous souffrons en tems de guerre!
A chaque pas on voit Milly;
Ah! mon Dieu! le cruel ennui!
A chaque halte, on voit Silly (1),
A chaque table, Montatère.
Ah! mon Dieu! le cruel ennui
Que nous souffrons en tems de guerre!

MARIGNY.

(1) Milly et Silly, deux gourmands ennuyeux très-probablement.

PALINODIE.

AIR : *Poulets et Dindons.*

QUE tu nous donnes de tourment,
Fâcheux parlement (1) !
Que tes arrêts (2)
Sont ennemis de tous nos intérêts !
Le Carnaval a perdu tous ses charmes ;
Tout est en armes,
Et les Amours
Sont effrayés par le bruit des tambours.

La guerre va chasser l'Amour ;
Ainsi qu'à la cour,
Et de Paris,
La peur bannit et les Jeux et les Ris.
Adieu le bal ! adieu les promenades,
Les sérénades !
Car les Amours
Sont effrayés par le bruit des tambours.

Mars est un fort mauvais galant ;
Il est insolent,
Et la beauté
Perd tous ses droits auprès de sa fierté.
On ne sauroit accorder les fleurettes
Et les trompettes :
Car les Amours
Sont effrayés par le bruit des tambours.

Mars ôte tous les revenus
A dame Vénus ;

Nos chères sœurs
N'ont à présent ni cadeaux, ni douceurs;
On séduiroit pour un sac de farine
La plus divine :
Car les Amours,
Qui sont enfans, veulent manger toujours.

BLÔT.

(1) La détresse commençoit à se faire sentir à Paris. Après la prise de Charenton, Condé avoit détaché le comte de Grancey, qui se saisit, le 25 février, de Brie-Comte-Robert, de Lézigny et de Villementon, les seuls passages qui rassurassent encore les frondeurs contre la famine; et il paroît que l'on murmuroit beaucoup contre le parlement.

(2) Arrêt du 8 janvier, qui prononce, qu'*attendu que le cardinal Mazarin est notoirement auteur des désordres de l'état, la cour le déclare perturbateur du repos public, ennemi du roi et de son état, lui enjoint de se retirer de la cour dans ledit jour, et du royaume dans huitaine; et ledit terme expiré, enjoint à tous les sujets du roi de lui courre sus, et défend à toutes personnes de le recevoir.*

Autre, du 13 janvier, qui confisque tous ses biens, pour être vendus à l'en-

ean, et être employés à la cause commune.

Autre arrêt du 19, qui ordonnoit de saisir tous les deniers royaux dans toutes les recettes, soit générales, soit particulières du ressort, pour être employés à la défense commune.

Aux Frondeurs.

Air : *Des Triolets.*

Il faut désormais filer doux ;
Il faut crier miséricorde.
Frondeurs, vous n'êtes que des fous ;
Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais présage pour vous,
Qu'une fronde n'est qu'une corde.
Il faut désormais filer doux ;
Il faut crier miséricorde.

Scarron.

Au Conseiller Coulon,

Sur le titre de Tuteurs des Rois, *que s'attribuoient les Membres du Parlement de Paris* (1).

Tuteur des rois de France,
Coulon, quoique l'on ait dit,
Jusqu'ici vous avez eu répit
Jusqu'à la potence

Mais à l'avenir, ma foi ! je trouve pourtant
Un peu de gibet à votre ascendant.
Votre charge est assez belle ;
J'appréhende seulement,
Si vous ne rendez compte exactement
De votre tutelle,
Que votre pupille, étant devenu majeur,
Ne fasse brancher son tuteur.

BLOT.

(1) Prétention qui s'étoit renouvelée au commencement de la guerre de la fronde. Le Coulon, dont il s'agit étoit un conseiller au parlement, fort débauché, et de beaucoup d'esprit, l'un des chefs de la fronde.

AU MÊME.

JE te le dis sans raillerie,
Coulon, il faut baiser les mains
A messieurs de la fronderie :
Car avant qu'il soit la Toussaints,
Tu seras sec, et tout le monde
Dira, sur le chant de la fronde :
Ci gît, de son long étendu,
Coulon, frondeur, qui fut pendu

BLOT.

AU MÊME.

AIR : *De la petite Fronde.*

COULON est un fort galant homme,
Et malgré le maître de Rome,
Il nous donne un fort bon repas;
Beaucoup de vin, peu de contrainte :
Ah! que j'aime le Mardi-Gras,
Quand il vient la Semaine-Sainte!

BLOT.

DISETTE.

Sur le même Air.

MA foi! nous en avons dans l'aîle,
Les frondeurs nous la baillent belle :
Malepeste de l'union (1)!
Le blé ne vient plus qu'en charrette;
Confession, communion!
Nous allons mourir de disette.

Qu'en dites-vous, troupe frondeuse,
Moitié chauve et moitié morveuse?
Où sont donc tous vos gens de main?
Avec six ou sept cent mille hommes,
A peine trouvons-nous du pain!
Pauvres affamés que nous sommes!

Dès les premières barricades,
Sans recommencer les frondades ;
Il falloit bien prendre son tems,
Et non pas, comme des jocrisses,
En soudrilles et capitans,
Dépenser toutes vos épices.

Tandis que le prince nous bloque,
Et prend bicoque sur bicoque,
Et nos rivières haut et bas,
Nous ne nous amusons qu'à faire,
Au lieu de sièges et combats,
Des chansons sur laire lan lère.

Nos chefs et nos braves cohortes
N'ont pas si-tôt passé les portes,
Qu'ils les repassent vîtement ;
Nous mettons nos gens en bataille :
Le polonois et l'allemand
Cependant croquent la volaille.

Usons bien de la conférence (2) ;
Remettons la paix dans la France,
Où tout est, vous m'entendez bien.
Finissons la guerre civile,
Et que le pain quotidien
Revienne à Paris la grand'ville.

Dans toute la France, on s'étonne
Que votre intention, si bonne,
Vous succède si pauvrement ;
On y trouve beaucoup à mordre ;
Six semaines de règlement
Font pis qu'un siècle de désordre (3).

SCARRON.

(1) Le parlement de Paris avoit écrit au parlement de Rouen et autres parlemens, pour les engager à se joindre à celui de la capitale. Quelques-uns avoient répondu favorablement.

Ce passage peut aussi avoir rapport à l'acte d'*union* que le coadjuteur fit signer aux généraux et aux officiers de la fronde, le 18 janvier.

(2) L'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre, dont on apprit la nouvelle, fit une grande impression sur l'esprit d'Anne d'Autriche, et la disposa à entrer dans des moyens de conciliation. Elle envoya au parlement un hérault, qui ne fut pas reçu: mais des conférences s'ouvrirent, le 3 mars, à Ruel, entre la cour et le parlement et autres compagnies souveraines. Les députés étoient au nombre de vingt-deux. Le parlement consentit à la sortie des troupes hors de Paris. On les posta dans un camp, où elles ne pouvoient être forcées, entre la Marne et la Seine.

(3) Deux ou trois fois la semaine, l'assemblée de la chambre de S. Louis pourvoyoit à la distribution du pain, et à tout ce qui concerne la nourriture; tandis que des

conseillers députés se rendoient dans les marchés, pour y faire observer l'ordre et la justice. Ils se faisoient accompagner par des troupes bourgeoises armées.

LE FRONDEUR CONVERTI.

AIR : *Des Triolets.*

LE frondeur, si haut à la main,
N'est pas si méchant que l'on pense;
A Paris, il fait le mutin,
Le frondeur, si haut à la main;
Mais lorsqu'il est à Saint-Germain,
Et qu'il paroît en conférence,
Le frondeur, si haut à la main,
N'est pas si méchant que l'on pense.

Conférence des Princes à Chaillot.

AUJOURD'HUI finit à Chaillot
Toute la discorde publique;
Tout ce qui fit courir Saintôt,
Aujourd'hui finit à Chaillot.
Nos princes se sont dit le mot:
Serviteur à la république!
Aujourd'hui finit à Chaillot
Toute la discorde publique.

Seigneur, mon Dieu ! qu'on a menti
Depuis cette belle équipée !
Soit pour Condé, soit pour Conti,
Seigneur, mon Dieu ! qu'on a menti !
Chacun maintenoit son parti,
Plus par fourbe que par l'épée ;
Seigneur, mon Dieu ! qu'on a menti
Depuis cette belle équipée !

D. Joseph de Illescas,

Prétendu Envoyé de l'Archiduc (1) *Léopold.*

STANCES.

Espagnols, nos bons amis,
(Au moins si l'on vous veut croire)
Ce que vous avez promis,
Est-il fable ? est-il histoire ?
Vous nous aimez, dites-vous !
Donc les brebis et les loups
Sont en paix dans la campagne !
Mais l'on sait de toutes parts
Que les fiers lions d'Espagne
Ne sont plus que des renards.

En vain, pensant nous tromper,
L'on nous fait ce beau message ;
Car, pour se laisser duper,
Toute la France est trop sage ;

Vous pouvez, en un moment,
Reprendre facilement
Tant de villes occupées;
Cependant vous aimez mieux
Offrir même vos épées,
Et vous soumettre en ces lieux.

O fourbes! l'on voit au jour
Le motif de vos grimaces.
Quoi! les huissiers de la cour
Ont-ils les clefs de nos places?
Rare exemple d'amitié!
Un mineur vous fait pitié;
Le peuple oppressé vous touche:
Hypocrites, scélérats,
Dont le cœur dément la bouche,
Paris ne vous croira pas.

Dom Joseph, sauf le respect
Que l'on doit à l'ambassade!
Ma foi! vous m'êtes suspect
De donner une cassade.
Vous le dirai-je, en un mot?
L'Espagnol n'est pas si sot,
Que de passer la frontière;
Et s'il cherche le cercueil,
La France est un cimetiére
Bien digne de son orgueil.

Mais pour vous ouvrir mon cœur,
(Sans pourtant qu'il vous déplaise)
Je vous crois fils d'un ligueur,
A grand busc et grande fraise;

Vous êtes mal déguisé,
François espagnolisé ;
Et, malgré votre impudence,
Cette belle invention
De la lettre de créance
N'a fait nulle impression.

Or, espagnol ou françois,
Ou tous deux, vaille que vaille,
Vous êtes tout d'une voix
Sifflé jusqu'à la canaille ;
L'écharpe d'incarnadin
Ne pare en vous qu'un badin,
Qu'un homme à timbre malade ;
Et de loin, comme de près,
Le peuple fait pétarade,
Dès qu'il voit monsieur l'Exprès.

En vain monsieur l'Envoyé,
Pour éterniser nos noises,
Vous avez tant employé
Les marguerites françoises ;
En vain, peu rusé matois,
En assez mauvais patois,
Vous faites le préambule,
Où vous parlez d'un secours
Aussi foible et ridicule
Que l'est votre beau discours.

Vantez moins superbement
La puissance de Castille ;
D'Espagne on veut seulement
Des gants et de la pastille (2).

La

La France la connoît bien ;
On sait qu'elle ne peut rien,
Que sa foiblesse est extrême :
Sans la mort de Richelieu,
Votre monarque lui-même
N'auroit plus ni feu ni lieu.

Ce généreux inhumain,
Qui défend que le pain n'entre,
De son invincible main
Vous a frotté dos et ventre.
Quatre fois, ce fier héros,
Qui vient si mal à propos
Camper trop près de Gonesse,
A vu s'enfuir devant lui
Les troupes de cette Altesse
Que l'on nous offre aujourd'hui.

Vous nous porteriez malheur ;
A son nom l'Espagne tremble ;
Et, malgré notre valeur,
Nous serions battus ensemble.
Oui, vous êtes des moqueurs ;
Les vaincus et les vainqueurs
Ne vont point sous même enseigne ;
Et je vous trouve plaisans
De prétendre que l'on craigne
Ceux qui nous ont craints douze ans.

Vingt mille contre ses coups
Ne feroient pas plus que quatre ;
Nous nous battrons bien sans vous,
Si nous avons à nous battre.

Enfin, seigneur dom Joseph,
Pour vous le faire plus bref,
Remontez sur votre mule;
Ou, d'un peuple mutiné,
Pour ce discours ridicule,
Illescas sera berné.

Allez manger vos oignons,
Parmi vos plaines stériles,
Ou les mains sur les rognons,
Vous panader dans vos villes.
Mais ne parlez plus si haut,
Pour amuser le badaut;
Que votre archiduc ne bouge;
Car, pour ne déguiser rien,
Une écharpe blanche et rouge
Fait horreur aux gens de bien.

Ce dessein est criminel,
Et les françois sont fidèles;
Bruxelles n'est pas Broussel,
Et Broussel n'est pas Bruxelles.
Lorsque nous faisons les fous,
Cela se passe entre nous;
Ce n'est que vapeur de bile:
Mais si vous vous faites voir,
Adieu la guerre civile!
Tout ira vous recevoir.

Vous verrez confusément
Avancer vers la frontière
Vieux corps, nouveau régiment,
Cavalier, porte-cochère,

Piqués d'un juste courroux ;
Tout marchera contre vous,
Messieurs à la mine have,
Et d'un beau zèle saisi,
Le courtaut, qui fait le brave,
Ira jusqu'à Juvisi.

Enfin, Espagnol douteux,
Ne contez plus ces sornettes ;
Qui les croit, entre nous deux,
A tête à porter sonnettes.
Ridicules capitans,
Nains, qui faites les Titans,
Pleins de foiblesse et d'audace,
Bientôt jusques à Madrid
Nous irons vous rendre grace
Du secours qu'on nous offrit.

(1) Le coadjuteur entretenoit, par le moyen de madame de Chevreuse, une négociation avec les espagnols, qui ne demandoient pas mieux que de se mêler des affaires de la France. Vers le milieu de février, on écrivit à l'archiduc qu'on étoit disposé à accepter son secours. Aussitôt le comte de Fuensaldagne, son ministre, dépêcha un homme qui étoit chargé d'examiner le fond des affaires, et propre à tous les rôles qu'on voudroit lui faire jouer. C'étoit un moine Bernardin, nommé *Arnolfini*. *Gondi* lui fit quitter le froc, le

N 2

revêtit d'un habit de cavalier, et lui donna le nom pompeux de *dom Joseph de Illescas.* On lui fabriqua des instructions, des harangues, des lettres pleines de projets et de promesses, appropriées à l'état des choses et au caractère des personnes. Bien endoctriné, il arrive, avec grand fracas, au milieu de la nuit, chez le duc d'Elbœuf, qu'on vouloit tromper le premier, afin qu'il aidât à tromper les autres. Ce duc le fit dîner avec les généraux et les frondeurs les plus zélés du parlement. Enfin cette compagnie, qui avoit refusé d'entendre un hérault envoyé par le roi, reçut Arnolfini en qualité de député du roi d'Espagne : mais on se contenta de décider qu'il seroit fait registre de son discours, pour en être référé à la régente. L'intention de Gondi, dans cette manœuvre, étoit de se mettre à couvert par un grand exemple, dans le cas où il voudroit lui-même recourir au secours des espagnols.

Il est clair, par la pièce que nous recueillons, qu'on ne fut pas la dupe, dans le temps, de cette espèce de farce.

(2) *Des gants et de la pastille.* Marchandises que la France tiroit d'Espagne à cette époque.

Le Tombeau de la Galanterie (1).

Triolets.

Belles infantes de Paris,
Que triste est la galanterie !
En repos dorment vos maris,
Belles infantes de Paris.
Le petit mignon de Cypris
En pleure incessamment, et crie :
Belles infantes de Paris,
Que triste est la galanterie !

Mars ayant exilé l'Amour
De l'enceinte de cette ville,
Ennuyeux en est le séjour,
Mars ayant exilé l'Amour ;
Votre beauté n'a plus la cour :
Votre agrément est inutile,
Mars ayant exilé l'Amour
De l'enceinte de cette ville.

Tous ses traits les plus amoureux,
Qui blessoient les plus insensibles,
Ils ne sont plus si dangereux
Tous ses traits les plus amoureux ;
Ils ne font plus de langoureux ;
Leurs pointes ne sont plus nuisibles,
Tous ses traits les plus amoureux
Qui blessoient les plus insensibles.

La fleurette est hors de saison ;
L'on ne parle plus que d'affaire ;
Parler d'amour, c'est être oison :
La fleurette est hors de saison.
L'un dit que la reine a raison,
Et l'autre parie au contraire ;
La fleurette est hors de saison,
L'on ne parle plus que d'affaire.

Hélas ! que vivre est ennuyeux,
En souffrant si fâcheuses peines !
La mort me plairoit beaucoup mieux,
Hélas ! que vivre est ennuyeux !
Dites, belles : pleurez mes yeux ;
Et changez-vous en deux fontaines :
Hélas ! que vivre est ennuyeux,
En souffrant si fâcheuses peines !

Dans le caquet le plus galant,
Le meilleur mot est de farine,
Et l'on parle de pain châlant
Dans le caquet le plus galant ;
Chaçun n'occupe son talent
Que pour combattre la famine,
Dans le caquet le plus galant,
Le meilleur mot est de farine.

Vous avez fait ce Carnaval,
Plus qu'en Carême pénitence ;
Sans festin, sans foire, et sans bal,
Vous avez fait ce Carnaval :
C'est par ce maudit cardinal,

Qui n'a point ici d'éminence.
Vous avez fait ce Carnaval,
Plus qu'en Carême pénitence.

Il faut noyer cet homme aux glands,
Qui vouloit perdre notre ville;
Pour lui vous perdez vos chalans:
Il faut noyer cet homme aux glands.
Par lui le métier de galans
Est un métier bien inutile:
Il faut noyer cet homme aux glands,
Qui vouloit perdre notre ville.

Si la reine ne fait la paix,
Ne faut plus parler de vos charmes;
Il faudra coudre désormais,
Si la reine ne fait la paix.
Priez donc l'Amour que jamais
Paris ne reprenne les armes:
Si la reine ne fait la paix,
Ne faut plus parler de vos charmes.

Les plaisirs seront superflus:
Adieu toute réjouissance!
En commerce ils ne seront plus;
Les plaisirs seront superflus;
Faudra vivre comme réclus
Dans la retraite et l'abstinence.
Les plaisirs seront superflus:
Adieu toute réjouissance!

Sans bals seront tous les hivers,
Sans festin et sans mascarades;

N 4

Les printems seront sans pois verts,
Sans bals seront tous les hivers;
Les étés seront sans couverts,
Sans plaisirs et sans promenades;
Sans bals seront tous les hivers,
Sans festin et sans mascarades.

La belle et la douce saison,
Où Bacchus épouse Pomone,
Et qui se nomme, avec raison,
La belle et la douce saison,
Désormais sur notre horison,
Sans vendange sera l'automne,
La belle et la douce saison,
Où Bacchus épouse Pomone.

Que deviendront vos affiquets,
Si morte est toute l'amourette?
Si l'on ne voit plus de coquets,
Que deviendront vos affiquets?
Que deviendront vos airs coquets,
Si l'on ne chante plus fleurette?
Que deviendront vos affiquets,
Si morte est toute l'amourette?

Votre beauté s'ajuste en vain;
A ses traits l'on est insensible;
Alors que l'on ressent la faim,
Votre beauté s'ajuste en vain;
Avecque le défaut de pain,
Tout amour est incompatible.
Votre beauté s'ajuste en vain,
A ses traits l'on est insensible.

Dans le Cours, ce temple d'Amour,
On ne fait plus de sacrifices;
Vous ne tenez plus votre cour
Dans le Cours, ce temple d'Amour:
Même tous les lieux d'alentour
Sont dépouillés de leurs délices;
Dans le Cours, ce temple d'Amour,
On ne fait plus de sacrifices.

Ce grand et ce pompeux séjour
De toutes vertus et tous vices,
Paris ne verra plus la cour,
Ce grand et ce pompeux séjour;
Tant qu'on y battra le tambour,
Autant perdra-t-il ses délices,
Ce grand et ce pompeux séjour
De toutes vertus et tous vices.

Par la seule nécessité,
De la bourse l'argent se tire,
Par la seule nécessité,
Quoique Paris n'ait pas traité,
Et l'on fait avec liberté
Ce qu'en autre tems eût fait rire:
Par la seule nécessité,
De la bourse l'argent se tire.

Reine, qui pensiez nous punir
Par cette malheureuse guerre,
La France vous en doit bénir,
Reine qui pensiez nous punir:
Nous allons voir à l'avenir
Une réforme en cette terre,

Reine qui pensiez nous punir
Par cette malheureuse guerre.

Nous verrons régner le bon tems,
Et le ménage de nos pères ;
Que les françois seront contens !
Nous verrons régner le bon tems.
Pour moi, je l'espère et l'attends,
Comme le fruit de nos misères ;
Nous verrons régner le bon tems,
Et le ménage de nos pères.

De soi-même le parlement
A commencé cette réforme ;
Il se corrige promptement
De soi-même le parlement.
Il faut que tout pareillement
La France sur lui se conforme ;
De soi-même le parlement
A commencé cette réforme.

Ces justes et chastes censeurs,
Que toute la terre contemple,
De Caton sont des successeurs,
Ces justes et sages censeurs ;
Ils doivent, pour former nos mœurs,
Nous donner le premier exemple,
Ces justes et sages censeurs
Que toute la terre contemple.

Ils ont exilé de chez eux
Toute financière opulence ;

Et ce qui fait des envieux,
Ils l'ont exilé de chez eux :
Un pauvre, s'il est vertueux,
Vaut mieux qu'un sot dans l'abondance ;
Ils ont exilé de chez eux
Toute financière opulence.

Nosseigneurs iront au palais,
Comme au tems passé, sur des mules ;
Avec un clerc et sans laquais.
Nosseigneurs iront au palais :
Et s'ils ne souffriront jamais,
Jamais des Armands ni des Jules ;
Nosseigneurs iront au palais,
Comme au tems passé, sur des mules.

Chez eux on aura de l'accès,
Sans passer par le secrétaire ;
Pour solliciter le procès,
Chez eux on aura de l'accès :
Quoiqu'ils ignorent ces excès,
De le savoir c'est leur affaire :
Chez eux on aura de l'accés,
Sans passer par le secrétaire.

Mesdames, leurs chères moitiés,
Ne trancheront plus des princesses,
Elles auront tapis de pieds,
Mesdames leurs chères moitiés ;
Mais ce sera sans marche-pieds,
En laissant l'estrade aux duchesses.
Mesdames, leurs chères moitiés,
Ne trancheront plus des princesses.

Cette pudique honnêteté,
Qui faisoit l'honneur de nos mères,
Est en cour un nom inventé,
Cette pudique honnêteté;
L'on y dit qu'avec la beauté
C'est un songe plein de chimères,
Cette pudique honnêteté,
Qui faisoit l'honneur de nos mères.

Ce qu'on nomme un crime à Paris,
En cour, ce n'est que bagatelle;
Permis y sont les favoris,
Ce qu'on nomme un crime à Paris.
En cour, si l'on se fait maris,
Jamais on n'épouse pucelle.
Ce qu'on nomme un crime à Paris,
En cour, ce n'est que bagatelle.

Ce maréchal surintendant (z),
Dont un peu la taille est énorme,
C'est un ministre très-prudent,
Ce maréchal surintendant!
Par un merveilleux accident,
Il a commencé la réforme,
Ce maréchal surintendant,
Dont un peu la taille est énorme.

Dessus la personne des rois,
Il sait qu'un peuple prend modèle,
De réforme il étend les lois
Dessus la personne des rois;
Car s'il a fait jeûner deux fois
Le nôtre, c'est par un bon zèle:

Dessus la personne des rois,
Il sait qu'un peuple prend modèle.

Toutes nos dames de Paris
Réforment leur coquetterie,
Et n'aiment plus que leurs maris,
Toutes les dames de Paris;
Elles font gloire du mépris
De toute leur affetterie:
Toutes les dames de Paris
Réforment leur coquetterie.

Le bien est chez les partisans,
Et chez le peuple l'indigence;
Tous françois en sont déplaisans;
Le bien est chez les partisans.
Que dira-t-on, si dans les ans
Qu'on compte dans vôtre régence,
Le bien est chez les partisans,
Et chez le peuple l'indigence?

Par un équitable revers
Leur fortune sera changée,
Et nous les verrons à l'envers,
Par un équitable revers:
La France par eux mise aux fers,
De leurs larcins sera vengée;
Par un équitable revers
Leur fortune sera changée.

Tous ces beaux palais enchantés,
Bâtis de vols et de rapines,
Ils ne seront plus habités

Tous ces beaux palais enchantés;
Ils sont de toutes nos cités
Elevés dessus les ruines,
Tous ces beaux palais enchantés,
Bâtis de vols et de rapines.

Quand on les renverroit tous nus,
Ce n'est pas leur faire injustice;
Ils sont de la sorte venus;
Quand on les renverroit tous nus!
Leur ôter biens et revenus,
C'est pour eux le moindre supplice:
Quand on les renverroit tous nus,
Ce n'est pas leur faire injustice.

Grande reine, on l'attend de vous,
Cette réforme nécessaire (3);
Ce supplice est encor trop doux;
Grande reine, on l'attend de vous:
De ces tigres délivrez-nous,
Quoiqu'on vous prêche le contraire;
Grande reine, on l'attend de vous,
Cette réforme nécessaire.

Quand au monde étoit votre époux,
Votre cœur sentoit nos misères;
Vos yeux pleuroient avecque nous,
Quand au monde étoit votre époux.
Mais lorsqu'on a recours à vous,
Vous êtes sourde à nos prières:
Quand au monde étoit votre époux,
Votre cœur sentoit nos misères.

Le conseil n'est juste ni bon,
Qui fait craindre votre régence ;
Il fait grand tort à votre nom :
Le conseil n'est juste ni bon.
Vous vous servez trop, ce dit-on,
Comme votre époux, d'Éminence :
Le conseil n'est juste ni bon,
Qui fait craindre votre régence.

(1) A la fin du blocus, la disette se fit sentir avec violence à Paris. Les marchés étoient déserts, et les boulangers ne vouloient point faire du pain, parce qu'il avoit été taxé à un prix très-modique. Le peuple crioit, et on étoit obligé d'armer les bourgeois pour le contenir.

(2) *Ce maréchal surintendant* : le maréchal de la Meilleraie, surintendant pendant l'exil de d'Hémery. Il abandonna cette place quelque tems après. D'Hémery la reprit après sa démission.

(3) *Cette réforme nécessaire*, c'est-à-dire le bannissement des partisans. Anne d'Autriche fit précisément l'opposé, en remettant les finances entre les mains de d'Hémery, qui avoit plus que personne le talent de fournir aux besoins de la cour, par ses exactions.

OUVERTURE DE CONCILIATION.

AIR : *De la petite Fronde.*

VOUS qui demandez un passage (1) ;
Pour l'obtenir, et davantage,
Ne vous rendez pas importun ;
Faites consentir par les vôtres
Que le cardinal en bouche un,
Et l'on vous ouvrira les autres.

BLOT.

(1) La cour avoit promis cent muids de blé par jour, et depuis l'ouverture de la conférence, il n'en étoit pas entré cent quatre-vingt. Les députés du parlement, envoyés pour traiter de la paix, se plaignirent de l'inexécution de cette convention à Gaston et à Condé : les princes leur répondirent, « qu'ils n'étoient pas mar- » chands de blé, et que tout ce qu'ils » pouvoient faire étoit de laisser libre le » passage promis, et de délivrer tous les » passe-ports ».

Le

Le Pour et Contre de la Cour (1).

Premières Stances.

Si la reine veut qu'on conclue
La paix avec le parlement,
Chacun sait qu'elle est absolue,
Et ferme dans son sentiment.
A dire vrai, dans ce rencontre,
Je vois bien du Pour et du Contre.

Si le duc d'Orléans se fâche
Qu'on ne résout pas promptement,
Il n'est personne qui ne sache
Qu'il peut changer dans un moment;
Et l'on peut voir, dans ce rencontre,
Qu'il est tantôt Pour, tantôt Contre.

Si Madame le sollicite,
A l'instant il lui promet tout:
Mais aussi-tôt qu'elle le quitte,
La Rivière cause un dégoût;
Et l'on voit bien, dans ce rencontre,
Qu'il est tantôt Pour, tantôt Contre.

Mademoiselle a beau se plaindre,
On n'entend point son sentiment;
Mais elle qui ne veut rien craindre,
Aime le peuple uniquement;
Et l'on voit bien, dans ce rencontre,
Qu'elle préfère Pour au Contre.

Le prince de Condé s'élance,
Et jure de perdre Paris ;
Mais on sait que sa violence
Ne provient que de nos Louis :
Qui ne voudroit, en ce rencontre
Tâter du Pour et puis du Contre ?

Le duc de Mercœur, sans rien faire,
Voit son frère agir vaillamment ;
Il ne demande qu'à se taire,
Attendant tout l'évènement :
A dire vrai, dans ce rencontre,
Il quitte le Pour et le Contre.

Si le Surintendant s'ennuie
Des maux que sa goutte lui fait,
On sait qu'il n'a plus grande envie
D'autoriser aucun forfait.
Je crois, moi, que, dans ce rencontre,
S'il prend le Pour, il n'est pas Contre.

Quoique le maréchal de Guiche
Veuille signaler sa valeur,
On sait, s'il nous peut faire niche,
Que ce sera par grand malheur ;
Et l'on lui laisse, en ce rencontre,
A choisir le Pour ou le Contre

Le Chancelier, malgré l'envie,
Aime le chapeau cardinal ;
L'un le fit grand, l'autre l'appuie ;
Et lui, fait si fort l'animal,
Qu'il montre bien, dans ce rencontre,
Qu'il n'est point Pour, mais qu'il est Contre.

Mais pourtant chacun est en peine,
Savoir quand le roi reviendra.
Je dis, et la chose est certaine,
Que ce sera quand on voudra.
A dire vrai, dans ce rencontre,
Je vois bien du Pour et du Contre.

(1) Ces stances font connoître le caractère des principaux personnages de la cour, et les motifs qui les faisoit agir.

AVIS AUX FRONDEURS.

AIR : *De la petite Fronde.*

FRONDEURS, si votre remontrance
Peut faire chasser l'Éminence,
Je serai de votre côté ;
Mais si l'on n'en vouloit rien faire,
Où trouverez-vous sûreté ?
Pensez-y bien ; c'est votre affaire.

Je ne crains point qu'en cette guerre,
On jette mes châteaux par terre,
Qu'on vende mes biens à l'encan ;
Je marcherai comme un apôtre :
Et si je dîne dans un camp,
Je pourrai bien souper dant l'autre.

BLOT.

Fausse la foi qu'il a jurée,
Une guerre ouverte vaut mieux
Que non pas une paix fourrée.

Mais faisons mieux, faisons la paix
Avecque la reine et nos princes;
Ils nous seront bons désormais :
Mais faisons mieux, faisons la paix;
Ils nous promettent que jamais
On ne pillera nos provinces.
Mais faisons mieux, faisons la paix
Avecque la reine et nos princes.

Pourvu qu'on chasse Mazarin,
La France sera pacifique;
De maux nous n'aurons pas un brin,
Pourvu qu'on chasse Mazarin;
Les affaires prendront leur train,
Selon l'ordinaire pratique;
Pourvu qu'on chasse Mazarin,
La France sera pacifique.

Ce héros, qui Dunkerque prit,
Abandonne cette querelle;
Il a le cœur grand et l'esprit,
Ce héros qui Dunkerque prit!
Nous savons bien qu'on le surprit,
Sous l'apparence d'un bon zèle;
Ce héros, qui Dunkerque prit,
Abandonne cette querelle.

Son large et son grand coutelas
Nous donnoit la fièvre quartaine;

Il sait couper jambes et bras,
Son large et son grand coutelas:
Nous serons tous de bons soldats,
S'il met enfin dedans la gaîne
Son large et son grand coutelas,
Qui donnoit la fièvre quartaine.

Le bourgeois tranche du César,
Du Cyrus et de l'Alexandre;
Quand il est dessus le rempart,
Le bourgeois tranche du César;
S'il ne craignoit point le hasard,
Grand soldat on le pourroit rendre:
Le bourgeois tranche du César,
Du Cyrus et de l'Alexandre.

(1) Pendant que Mazarin retenoit les députés pour conférer, les frondeurs, profitant de l'absence des magistrats, prenoient le dessus dans l'assemblée des chambres, et étoient à la veille de faire révoquer la députation. D'un autre côté, les troupes, bien retranchées, sembloient n'attendre que les secours de l'archiduc et de l'armée de Turenne. Ces circonstances décidèrent le ministre et les députés. Ces derniers prirent sur eux l'accommodement, qui fut signé à Ruel le 11 mars. Il contient vingt-un articles, dont les principaux sont une amnistie gé-

nérale ; la nullité des arrêts du parlement depuis le 6 janvier ; le licenciement des troupes du parlement, et l'éloignement de celles du roi ; la décharge générale de tous les deniers royaux enlevés dans les recettes ; la remise de la Bastille et de l'arsenal entre les mains du roi. Les intérêts des généraux furent totalement oubliés : aussi ne négligèrent-ils rien pour faire partager au peuple leur mécontentement. L'on voit, par ces triolets et les deux pièces suivantes, à quel point ils y réussirent. Lorsque les députés entrèrent par la porte Saint-Honoré, la populace vouloit les déchirer, et on eut mille peines à la contenir ; *triste, mais ordinaire effet de la fureur populaire*, dit l'auteur de l'*Esprit de la Fronde !* Ces députés, au nombre desquels étoient l'intrépide Molé, premier président, et le président de Mesmes, essuyèrent avec courage et sang-froid ce premier choc, et ensuite les résistances et la fureur des généraux et des frondeurs du parlement. Molé brava tout, et on l'entendit prononcer l'arrêt avec la même fermeté que dans une audience ordinaire. Les parisiens ne lui pouvoient

pardonner d'avoir souffert que Mazarin restât à la tête des affaires du royaume ; et les membres du parlement, d'avoir laissé signer le traité à un ministre qu'ils avoient proscrit.

(2) *La Mazarine.* Nom injurieux donné à la reine par les frondeurs.

(3) Jamais surprise ne fut pareille à celle des généraux, lorsqu'on leur annonça que la paix étoit signée. Elle ne l'avoit été qu'à neuf heures du soir; et à onze, le coadjuteur avoit déjà le brouillon des articles qu'il leur porta chez le duc de Bouillon, où ils étoient assemblés.

Ballade.

Je ne sais pas si durera cent ans
Ce qu'a produit madame Conférence ;
Mais je sais bien qu'aucuns sont mal contens
De ce qu'on rend tant humble déférence :
Et m'a-t-on dit que le peuple s'offense
De voir rentrer le ministre forain.
Sus! recourons, dit-il, au tambourin :
Car cette paix est trop mal assortie ;
Nous n'en voulons à moins que Mazarin
Trousse bagage, et quitte la partie.

Le peuple est sot de ne voir qu'au printems,
Il doit partir, selon toute apparence ;

Dieu le sait bien que Jule a dès long-tems
Retenu place au coche de Florence ;
Et te dirai, lecteur, en assurance,
Qu'il s'est fait faire habit de pélerin :
C'est pour aller au pays Barberin.
Anne, pleurez sa dure départie ;
Las ! dans un mois, votre ami Mazarin
Trousse bagage, et quitte la partie.

Lui délogé, quant à moi je prétends
Que cessera notre longue souffrance ;
Dans peu de jours seront neiges d'antans (1)
Les cruels maux qui déchirent la France.
Lors on verra vivre toujours en transe
Les partisans qui n'iront vers Turin.
Si ne veut donc chanter comme un serin,
Dans quelque cage à l'épreuve bâtie,
Quiconque aura l'argent du souverain,
Trousse bagage, et quitte la partie.

Envoi.

Reine, qui vois, par maint et maint burin,
Ton los gravé tant de fois sur l'airain,
Souffre qu'il danse un branle de sortie ;
Qu'il gîte au diable, et sans suite ni train,
Trousse bagage, et quitte la partie.

(1) *Neiges d'antans*, neiges de l'année dernière, vieille expression proverbiale.

SOUPIRS FRANÇOIS,

Sur la Paix italienne.

O CHEF-D'ŒUVRE de lâcheté !
Est-il possible que la France
Souffre cet infame traité,
Qui si honteusement l'offense ?
Et faut-il que le bruit qui court si-tôt, si loin,
Répande qu'au siècle où nous sommes,
Cette France ait produit des hommes
Traîtres jusqu'à l'avoir délaissée au besoin (1),
Et s'être associés à des fourbes suprêmes,
Pour vendre leur patrie, en se vendant eux-mêmes ?

Ah ! poltrons, cœurs abâtardis !
Quel or, ou quel art, ou quels charmes
Si soudain vous ont étourdis,
Vous ôtant le sens et les armes ?
Faut-il lâcher le pied sans aucun coup de main,
Ou sans une paix honorable ?
Pour le moins il la faudroit stable,
Et qu'étant maltraités, le traité fut certain.
Mais traiter sans honneur, sans gain, sans assurance,
C'est trahir sans esprit, sans cœur, sans conscience.

Dites-moi, lâches députés,
Falloit-il donc faire les braves,
Avec tant de solennités,
Pour enfin faire les esclaves ?

Esclaves d'un faquin que vous avez jugé
Comme un perturbateur notoire,
Est-ce donc manque de mémoire,
Que vous changez d'avis? Est-ce qu'il a changé?
C'est toujours un perfide, et ne fut jamais autre;
Mais il cache son crime, en faisant voir le vôtre.

On dit qu'il a tant dépensé,
Qu'il n'a qu'un faux Louis de reste.
Comment? l'eût-on jamais pensé,
Vû sa lésine manifeste?
Mais il étoit perdu, s'il ne vous eût gagné.
Il a bien fait d'être prodigue,
Pour rompre une si forte brigue.
Il se venge dès-là de vous qui l'épargnez;
Il atteint doublement au but qu'il se propose:
Car il vous perd d'honneur, gagnant ainsi sa cause.

Mais ce ne sera pas le tout;
Il fait bien voir, par sa conduite,
Qu'il prétend pousser jusqu'au bout
Cette vengeance qu'il médite:
Il n'épargnera pas ceux qui l'ont épargné.
Résous toi, Paris, au pillage,
Aux feux, aux viols, au carnage:
Il se peut voir un jour dedans ton sang baigné;
Jamais il ne s'est plu dans sa pourpre romaine,
Au point que celle-là satisfera sa haîne.

Si tu doutes, ouvre les yeux;
Vois-tu ces campagnes fumantes,
Et ces massacres en tous lieux?
Entends-tu ces voix gémissantes?

C'est d'un tas d'innoçens qu'un Hérode nouveau
    Persécute dans ta province,
    Par les mains cruelles d'un prince,
D'un prince qui veut bien lui servir de bourreau.
O bourreau de Paris ! falloit-il, misérable,
Perdre tant d'innoçens, pour sauver un coupable ?

    C'eût été peu des cruautés :
    On a vu jusques dans les temples
    D'effroyables impiétés,
    Qui jamais n'avoient eu d'exemples.
On y a vu loger les hommes, les chevaux ;
    En place d'autels, leurs mangeoires ;
    En place d'actions de gloire,
On a vu les démons, dans ces hommes brutaux,
Y faire des excès, y vomir des blasphêmes,
Qu'ils n'osèrent jamais au fond des enfers mêmes.

    On a vu ces monstres nouveaux,
    Des aubes faire des chemises,
    Et des housses à leurs chevaux
    Des saints ornemens des églises.
Jusqu'au pieds des autels on a vu ces voleurs
    Forcer les filles et les femmes
    Avec des traitemens infames :
Sans respecter le lieu, ni Dieu, ni les pasteurs,
Qui voulant s'opposer à ces horribles crimes,
De prêtres qu'ils étoient, ont éte faits victimes (2).

    Mais se peut-il qu'en ces excès,
    Des françois soient de la partie ?
    Non, non, ce ne sont plus françois,
    S'ils font la guerre à leur patrie.

Ce sont tous étrangers, Condé, Harcourt, Praslin,
Grancey, Persan, Guiche, et le reste
De cette faction funeste ;
Ce sont tous les bourreaux du tyran Mazarin,
Qui Dieu merci ! n'a pas pour ses desseins augustes
Un seul homme de bien, quoiqu'il ait tous les *justes* (3).

Grande reine, n'estimez pas
Qu'on sème à faux ce bruit sinistre,
L'exagérant pour mettre à bas
Le crédit de votre ministre.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! nous serions plus heureux,
Et vous seriez moins accusable ;
Mais un tel malheur nous accable,
Que nous ne pouvons plus, tant il est désastreux !
Ni nous, qui le souffrons, dire au point qu'il excède,
Ni vous, qui le causez, y donner de remède.

Quel remède à des maux si grands,
A tant de maisons désolées,
A tant d'outrages de brigands,
A tant de femmes violées,
A tant d'hommes meurtris, à tant d'autels pollus,
A tant d'églises profanées,
Enfin à tant d'ames damnées,
Dans ces troubles sanglans que vous avez voulus !
O que d'accusateurs !... Craignez, ô pauvre reine !
Pour vos conseils d'en-haut une cour souveraine.

C'est celle où l'on ne pourra plus
Casser les chambres de justice,
Ni sauver par un peu d'élus
Tous les réprouvés du supplice ;

C'est celle où Mazarin, et tous ses partisans,
Ne trouveront pas bien leur compte;
C'est celle où la peur et la honte
Feront voir sur leur front des traits d'agonisans,
Quand Dieu viendra chercher dans leur sein par son glaive
Le sang de l'orphelin et le pain de la vefve.

Je sais bien que certains corbeaux,
Qui croassent après leur proie,
A la cour approuvent ces maux,
Pourvu qu'on les paye et les croie.
Allez, monstres d'Eglise, apôtres apostats,
Gens de dol, d'erreur, de mensonges,
Prophètes, qui prêchez des songes,
Qui dites qu'on se sauve en perdant les états,
Suppôts des maltôtiers, qui, pour des bénéfices,
Canonisez tout haut les plus grands maléfices.

O théologiens sans foi,
Que les vapeurs du monde affolent!
Quoi! ceux-là servent bien le roi,
Qui nous pillent et qui le volent!
Et nous, pour l'empêcher, nous serons factieux!
Quoi! dans cette juste défense,
C'est sa majesté qu'on offense!
Nous veut-on, après tout, ôter encor les yeux?
Nous discernons fort bien l'autorité royale,
Et d'avec Mazarin, et d'avec sa cabale.

Oui, oui, nous sommes bons françois,
Et n'aurons jamais biens ni vie,
Que nous ne donnions mille fois
Pour nos rois et notre patrie.

Mais quand des étrangers, des tyrans favoris,
Voileront de ces noms augustes
Leurs mauvais desseins comme justes,
Comme ils ont aujourd'hui fait pour ruiner Paris,
Paris, France, il te faut montrer là ton courage,
Ou bien quitte ton nom pour le nom d'esclavage.

C'est là ce qu'il faudroit prêcher,
Cordelier digne de la corde (4),
Et non mentir, pour accrocher
Cet évêché qu'on vous accorde.
Et vous tous, chiens muets, ne sachant aboyer,
Si ce n'est après les abbayes,
Qui se trouvent souvent en bayes,
Hé! que n'exhortez-vous la reine à larmoyer
Sur cet embrasement si grand, si fort à plaindre,
Que des pleurs de mille ans ne pourroient pas l'éteindre?

Pourquoi ne lui dites-vous pas
Qu'elle est devant Dieu responsable
De tous ces horribles dégâts,
Qui font son peuple misérable?
Ce peuple qu'on a vu si vivement percé
Des douleurs de cette princesse;
Faut-il qu'elle-même l'oppresse
Elle qui le pleuroit, le voyant oppressé?
Son cœur n'a-t il pitié, qu'ayant de la misère,
Et ne veut-il du bien que quand il n'en peut faire?

Mais vous, confesseurs de la cour,
Comment livrerez-vous à Pâques,
Comme fit Judas en ce jour,
Jésus à ces démoniaques,

Du

Du parti Mazarin, à ces chefs de voleurs,
Sans réparer tant de pillages,
De vols, de viols, de carnages?
C'est vous qui perdez tout, mystiques receleurs,
Savans pour accuser, ignorans pour résoudre,
Lâches pour corriger, et hardis pour absoudre!

La paix est le bien du commun;
Mais à moins que l'on restitue
Ce que l'on a pris à chacun,
Feignant de la faire, on la tue.
France, prends garde-là : si ta paix n'a ce point,
Crois-moi, ce n'est point là la tienne,
C'est une paix italienne,
Qui paix en apparence, en effet ne l'est point.
La véritable paix est l'ennemi du vice,
La mère du Bonheur, et fille de Justice.

(1) *Traîtres*, &c. C'est ainsi qu'on traitoit, entre autres, le courageux Molé, qui s'exposa à perdre la vie par les mains du peuple, pour le sauver. On ne peut refuser à ces stances une sorte de verve et de véhémence dythyrambique.

(2) Les frondeurs reprochoient à Condé et à ses troupes de s'être livrés aux plus horribles excès à la prise de Charenton, et ensuite à celle de Brie-Comte-Robert; d'avoir commis une foule de meurtres, de profanations et d'incendies; de n'avoir

respecté ni les temples, ni les asiles sacrés de la virginité.

(3) *Du tyran* Mazarin, *qui n'a un seul homme de bien, quoi qu'il ait tous les justes.* Mauvais calembourg. Les *justes* étoient une pièce de monnoie.

La Paix bien cimentée.

Nous avons donc la paix, graces aux courtisans !
Et, malgré la justice, enfin on nous la donne !
Mazarin a vaincu : silence aux médisans !
La régente a besoin de sa rare personne.

Quoi ! vous en soupirez, malheureux artisans !
Allez à l'hôpital, la reine vous l'ordonne ;
Le parlement l'approuve, approchez, Partisans :
La France, encore un coup, vous soumet sa couronne.

On vous en doit l'honneur, illustres députés.
Avec tant d'avantage arrêter des traités,
C'est un coup qui surprend l'esprit des plus crédules.

Mais l'œuvre est imparfait, il le faut couronner ;
Pour assurer la paix que vous croyez donner,
Faites, en plein sénat, un César de ce Jules.

Apologie

De Molé (1) et des autres Députés du Parlement, auteurs du Traité de Ruel.

Sonnet.

Effroyables auteurs de nos calamités,
Ennemis de la paix qu'on nous faisoit attendre,
Superbes criminels qu'on ne peut plus défendre
Des maux que nous souffrons, et que vous méritez :

Quels désordres nouveaux aviez-vous médités ?
Quels biens dans nos maisons vous restoit-il à prendre ?
Et voulez-vous enfin mettre l'état en cendre,
Après l'avoir saigné presque de tous côtés ?

Ne vous flattez plus tant, misérables impies ;
Ne vous déguisez plus, dangereuses harpies :
La fortune pour vous n'aura plus rien de beau.

La Justice après vous, jour et nuit occupée,
Pour vous mieux reconnoître, a rompu son bandeau,
Et, pour vous mieux punir, a repris son épée.

(1) Mathieu Molé, né à Paris en 1584, premier président en 1641. Ce magistrat, fait pour les circonstances où il se trouva, fut jugé peu favorablement par les deux partis. Les ministres, voyant la vigueur qu'il mettoit dans les démarches que sa compagnie

lui prescrivoit contre eux, le taxoient de partialité pour les frondeurs. Ceux-ci, fâchés d'être toujours repoussés par le premier président dans les bornes qu'ils vouloient franchir, l'accusoient d'être secrètement vendu à la cour; mais incapable de craindre ni de flatter, Molé n'avoit que la paix en vue. Doué de l'esprit d'à-propos, et d'une grande sagacité à démêler les divers intérêts, il mettoit du nerf dans ses discours, et plus de justesse et de netteté que la plupart de ses contemporains. Il se fit la réputation d'un des hommes les plus intrépides. D'un regard, il glaçoit d'effroi les séditieux, et les mettoit en fuite. Dans le tems des barricades, le peuple s'étant ameuté devant son hôtel, et le ménaçant, il en fit ouvrir les portes, en disant que la maison du premier président devoit être ouverte à tout le monde. Lorsqu'on lui représentoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondoit que *six pieds de terre feroient toujours raison au plus grand homme du monde.*

Dans les conférences de Ruel, dont il est ici question, les députés se dévouèrent à

de grands risques pour finir les intrigues et ramener la paix.

Ce grand magistrat mourut garde des sceaux, en 1656, à 72 ans.

TRIOLET.

BON DIEU! le bon tems que c'étoit,
A Paris durant la famine!
Tout le monde s'entre-baisoit.
Bon Dieu! le bon tems que c'étoit!
La plus belle se contentoit
D'un simple boisseau de farine.
Bon Dieu! le bon tems que c'étoit
A Paris durant la famine!

MARIGNY.

L'ONOPHAGE, OU LE MANGEUR D'ANE,

Histoire véritable d'un Procureur qui a mangé un âne.

Improbius nihil est . . . hâc gulâ.
(Mart. Ep. 51, lib. 5.)

IL faut avouer, cette fois,
Que Paris étoit aux abois,
Bien que chacun fît bonne mine,
Puisqu'un procureur de la cour
A mangé, pendant la famine,
L'âne du moulin de la Tour.

Cette ville étoit donc sans pain,
Et tout le monde avoit grand faim;
On y faisoit fort maigre chère;
Enfin tout s'en alloit périr,
Quand, pour vivre, on a vu le frère
Avoir fait son frère mourir.

Il étoit assez renommé
D'être un procureur affamé :
Mais durant la disette extrême,
Il falloit qu'il fût enragé ;
Et si chacun eût fait de même,
Paris se fût entre-mangé.

Que de veuves, que d'orphelins !
Que l'on auroit vu d'assassins !
Le fils auroit mangé son père,
Le cousin meurtri le parent;
Et je crois même que la mère
Auroit dévoré son enfant.

Mais le ciel, quittant son courroux,
Nous regarda d'un œil plus doux;
Car s'il n'eût appaisé son ire,
Tous les baudets étoient péris;
Et puis après, on eût pu dire :
Il n'est plus d'ânes à Paris.

Sauvez-vous, clercs et procureurs;
Gagnez au pied, solliciteurs :
Lorsqu'il n'aura plus de pratiques,
Prenez garde à vous, avocats !
Il vous prendra pour des bouriques,
En vous voyant porter des sacs.

Vous, marchands, bourgeois, artisans,
Ecoliers, docteurs et pédans,
Allez nus pieds, quittez vos chausses,
Afin d'éviter le trépas ;
Car il vous mangera sans sausses,
S'il vous rencontre avec des bâts.

Menez vos ânes, plâtriers,
Avecque ceux d'Aubervilliers,
Que ce gourmand ne les attrape ;
Courez vîte, et doublez le pas :
Car même à la mule du pape,
Il ne lui pardonneroit pas.

Pauvres meûniers, que je vous plains !
Puisqu'il faudra dessus vos reins
Porter les blés et la farine,
Comme des chevaux de relais :
Car si l'on avoit la famine,
Il mangeroit tous vos mulets.

Fuyez la rage de ses dents,
Poëtes, rimeurs impudens ;
Votre ignorance vous condamne ;
Vos burlesques n'en peuvent plus ;
Votre Pégaze n'est qu'un âne,
Et tous ceux qui montent dessus.

Ecrivains, dont les sots discours,
Que l'on imprime tous les jours,
Sont témoins de votre ânerie,
L'on vous donnera des licous ;
Et pour finir vos railleries,
Ce loup vous égorgera tous.

Ou bien implorez le secours
Des mulets d'Auvergne et de Tours ;
Tenez bon, consultez l'oracle ;
Vous n'irez pas tous seuls aux coups :
Car tous les ânes du Bazacle
Ont le même intérêt que vous.

La procureuse est en danger ;
Il la pourroit aussi manger.
Si la faim quelque jour le presse,
Excitant ses boyaux goulus,
Il croira que c'est une ânesse,
Quand il sera monté dessus.

Parisiens, avez-vous du cœur
De souffrir que ce procureur
Vous traite comme des canailles,
Qu'il ait vos citoyens meurtris ?
Car étant né dans vos murailles,
Cet âne est enfant de Paris.

Prenez les armes, vengez-vous,
Et lui donnez cent mille coups ;
Dépêchez tôt, vous l'avez belle,
Maintenant qu'on est en repos :
Si la guerre se renouvelle,
Il vous mangera jusqu'aux os.

On dit que le brave Samson,
De la mâchoire d'un ânon,
A su très-vaillamment combattre,
Et défaire les Philistins ;
Mais ce procureur en a quatre,
Dont il tuera tous ses voisins.

D'une seule, Caïn cruel
En assomma son frère Abel,
Ainsi que disent les histoires;
Pourquoi faut-il donc que ce chien
Se soit servi de deux mâchoires,
Afin de dévorer le sien?

Par-tout se trouvent des méchans,
A la ville, aussi bien qu'aux champs,
Qui sont plus malins que le diable,
Pour commetre mille délits:
Mais pour écorcher son semblable,
Ce procureur est cent fois pis.

On dit qu'il a changé son nom,
Qu'il n'est plus qu'un pauvre piéton,
Pour avoir mangé sa monture;
Et que sa femme et Fagotin,
N'ayant point d'autre nourriture,
En ont fait bien souvent festin.

Mais qui l'auroit jamais pensé
Que ce procureur insensé
Eût fait cet horrible carnage?
Plaideurs, cessez vos différends;
Fuyez ce méchant, dont la rage
N'a pas épargné ses parens.

Sa femme dit qu'il est prudent
D'avoir serré le cure-dent,
Qu'il chérit comme des merveilles,
Pour faire avec elle la paix,
Et qu'il a gardé les oreilles
Qu'il montre à tous ceux du palais.

Du sang il en fit du boudin,
Qu'il envoya par Fagotin
A tous ceux de son voisinage;
Et de la peau fit un tambour,
Afin d'animer le courage
De tous les grands clercs de la cour.

Il est un fort bon ménager
De tout ce qu'il n'a pu manger,
Même des choses les plus ordes;
Vu que des boyaux les plus longs,
Il en a fait faire des cordes,
Pour servir à des violons.

Ce bel âne étoit si parfait,
Qu'on dit que Midas l'avoit fait;
Il ne demandoit rien qu'à rire,
Et parloit si haut et si clair,
Que s'il eût appris l'art d'écrire,
Il eût été le maître-clerc.

Dis-moi donc, monstre plein de fiel,
Procureur barbare et cruel,
Infame et vilain Onophage,
Loup affamé plus que brutal,
Pourquoi donc exercer ta rage
Contre cet aimable animal?

Tes sens contre toi révoltés,
Te bourrellent de tous côtés;
Ta conscience te gourmande;
Le sang de ton frère épanché
Demande à tous que l'on te pende,
Afin de punir ton péché.

Puis j'écrirai sur un tableau :
Ci-gissent, dessous ce tombeau,
Deux gros ânes qui, par envie,
Les uns pour les autres, sont morts ;
Ils étoient deux pendant leur vie,
Et maintenant ce n'est qu'un corps.

AUX LECTEURS.

De ce fratricide exécrable,
Les vrais témoins sont Fagotin,
Et tous les mangeurs de boudin.
Ce discours n'est pas une fable ;
C'est pourquoi je crois que mes vers
Lui mettront l'esprit de travers :
Car tout le monde le condamne.
Que si cet écrit voit le jour,
Un chacun dira que cet âne
Avoit des amis à la cour.

VERS,

Faits à l'occasion de deux Lettres qui parurent alors, l'une de la Statue de Henri IV à celle de Louis XIII, et l'autre de celle de Louis XIII à celle de Henri IV.

QUELLE merveilleuse aventure
Donne à ces images la voix,
Et leur fait violer les loix
De la mort et de la nature?
France, c'est que pour tes douleurs,
L'excès de tes cruels malheurs,
Dans des princes de fer, rencontre un cœur sensible;
Quand ceux qui devroient t'arracher
D'une calamité si longue et si terrible,
En ont de bronze et de rocher.

Pour mademoiselle DE CHEVREUSE.

SI vous animiez vos beaux yeux (1),
En voulant faire la coquette,
Votre beauté séduiroit mieux,
Si vous animiez vos beaux yeux.
Où verroit-on dessous les cieux
Une personne si bien faite,
Si vous animiez vos beaux yeux,
En voulant faire la coquette?

(1) La duchesse de Chevreuse, lasse d'intriguer à Bruxelles, revint à Paris dès que la paix fut signée; et par l'entremise de Laigues, son nouvel amant, elle s'aboucha avec le coadjuteur. Elle amenoit avec elle sa fille, que Gondi trouvoit belle, à qui il le dit, et qui ne le rebuta pas. Cependant la reine envoya à la duchesse un ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. La mère et la fille étoient désespérées. Le coadjuteur voulut leur montrer qu'il n'étoit pas sans pouvoir. Alarmé pour sa tendresse, il court chez le premier président, et lui raconte combien il est dangereux d'aigrir les peuples dans les commencemens d'une paix, en renouvelant l'usage des lettres de cachet, sur l'abus desquelles le parlement avoit tant crié. Molé l'arrêtant, prévint sa demande, en lui disant : *C'est assez, mon bon seigneur! vous ne voulez pas qu'elle sorte, elle ne sortira pas*. Puis, se baissant malicieusement à ses oreilles : *Elle a les yeux très-beaux*. Quelque mortifiante que dût être la remarque pour le prélat, il n'étoit pas homme à s'en émouvoir; il lui suffisoit que la mère et la fille restas-

sent à Paris ; et elles y restèrent en effet. Mazarin crut même que madame de Chevreuse ne lui seroit pas inutile dans les circonstances. Elle revint à la cour, et le cardinal la dédommagea de la réception froide que lui fit la reine, par toutes les largesses et les caresses imaginables.

« Mademoiselle de Chevreuse avoit plus de beauté que d'agrément, dit Gondi dans ses Mémoires, et étoit sotte jusqu'au ridicule, par son naturel. La passion lui donnoit de l'esprit, et même du sérieux et de l'agréable, uniquement pour celui qu'elle aimoit ; mais elle le traitoit bientôt comme ses jupes, qu'elle mettoit dans son lit, quand elles lui plaisoient, et qu'elle brûloit, par pure aversion, deux heures après ». Lors de la sortie des princes de la citadelle du Havre, il étoit convenu entre les divers partis que le prince de Conti l'épouseroit. Ce mariage n'eut pas lieu.

(1er *juin.*)

Aventure de JARSAY (1) *et du duc* DE BEAUFORT.

AIR : *Des Triolets.*

IL deviendra grand potentat,
Par ses actions mémorables,
Ce duc dont on fait tant d'état!
Il deviendra grand potentat,
S'il sait renverser notre état,
Comme il sait renverser la table.
Il deviendra grand potentat,
Par ses actions mémorables.

BLOT.

(1) Le marquis de Jarsay, gentilhomme d'Anjou, capitaine des gardes de Monsieur, étoit ordinairement de la suite du prince de Condé, composée d'avantageux, à qui l'on donnoit le nom de *petits-maîtres*; et c'est l'origine de cette dénomination qui resta dans la langue.

Il y avoit alors, au bout du jardin des Tuileries, un nommé Renard, qui avoit d'abord été valet-de-chambre de l'évêque de Beauvais, et ensuite garde des meubles.

du roi. Comme il avoit eu quelque tems l'entrée du Louvre par la faveur de son maître, il avoit fait sa cour à la reine, qui aimoit les fleurs, en lui présentant tous les matins un bouquet. La princesse, pour le récompenser, lui accorda la jouissance d'une partie du jardin des Tuileries, au bout duquel il bâtit une maison très-jolie, devenue, dans la suite, le réduit des jeunes gens de qualité, qui, depuis la paix, alloient y faire de fréquentes parties. Jarsay et ses amis affectèrent d'y mener des violons, et d'y boire publiquement à la santé du cardinal. Un jour qu'ils étoient en grand nombre, ils rencontrèrent aux Tuileries Beaufort et le duc de Retz. Beaufort, voulant éviter tous ces royalistes, prit quelqu'un par la main, et le conduisit dans une contre-allée. Il n'en fallut pas davantage à Jarsay, pour qu'il se vantât par-tout que le roi des halles lui avoit cédé le pas. Celui-ci, furieux, résolut de s'en venger. Un soir que Jarsay avoit commandé un soupé pour lui et ses amis, pour lequel ils avoient payé chacun deux pistoles, arriva le duc de Beaufort avec près de deux cents gentilshommes armés de pisto-

lets

lets et d'épées. Les convives étoient au premier service. *Messieurs*, leur dit Beaufort d'un ton dédaigneux, *vous soupez de bonne heure!* Ensuite il demande s'il y a des violons. Jarsay répond qu'il n'en a point demandé. *Tant pis!* réplique Beaufort, *car j'aurois eu bien du plaisir à les casser. Il y a des gens*, ajoute-t-il, *qui se mêlent de parler de moi, et je viens pour les en faire repentir, et leur apprendre à parler une autre fois avec plus de respect. Je vais les envoyer souper ailleurs.* A ces mots, tirant de toutes ses forces la nappe à lui, il renverse tout, plat, potage, et même la table. Jarsay essuie les nazardes des pages et des laquais; et après avoir reçu des coups de plat d'épée, s'esquive au travers de la presse. Cette affaire fut ensuite accommodée. Beaufort consentit à une espèce de satisfaction envers les convives, excepté cependant Jarsay, qu'il déclara toujours avoir eu dessein d'insulter. La populace fut enchantée de ce bel exploit. On fit des chansons; on imprima des libelles: un entre autres avoit pour titre: *Le branle des Mazarins, dansé dans la maison*

de Renard, et fait par M. le duc de Beaufort.

Le couplet qui donna lieu à cette note prouve que le parti opposé ne négligea pas de jeter sur cette incartade le ridicule qu'elle méritoit.

TRIVELINADE, *ou* TOUR DE BALADIN.

AIR : *Des Triolets.*

DEVANT la reine, Mazarin
A fait une trivelinade ;
Il saute comme un arlequin (1),
Devant la reine, Mazarin !
Mais devant Cambray, (2) le faquin
A fait une mazarinade.
Devant la reine, Mazarin
A fait une trivelinade.

MARIGNY.

(1) Le cardinal étant un jour avec la reine à la promenade, lorsque cette princesse voulut remonter dans son carrosse, imagina de prouver son agilité par un vrai tour de jonglerie italienne, aussi disparate avec le ministère qu'avec la pourpre. Il sauta par-dessus la portière avant qu'on l'eût abattue. Les portières d'alors étoient faites comme celles des coches d'aujourd'hui.

(2) Le cardinal Mazarin (juillet 1649), voulant se rendre considérable au dedans, et relever la réputation des armes françoises, avoit mis sur pied une puissante armée, dont il avoit fait le comte d'Harcourt général, et il lui avoit donné ordre d'assiéger Cambray, dont la conquête chatouilloit d'autant plus son éminence, que le prince de Condé, avec qui il commençoit d'être fort mal, n'avoit nulle part au projet, ni à l'exécution. Il laissa le roi à Amiens, et alla au siège, où il parut les présens à la main, pour mieux animer les officiers et les soldats. Il est vrai que comme il n'étoit pas libéral, ce qu'il donna étoit si peu de chose, qu'il s'en rendit méprisable. Le secours étant entré dans la ville, il ne jugea pas à propos d'en risquer l'attaque. Plus le succès de cette entreprise lui avoit paru assuré, plus les parisiens, la voyant échouée, s'amusèrent à ses dépens, et recherchèrent une brochure satyrique qui, parut dans le tems, ayant pour titre : *Les Regrets du cardinal de Mazarin, sur le levement du siège de Cambray, avec la description des arcs de triomphe qu'il*

prétendoit faire ériger, lorsqu'il feroit sa première entrée dans cette place.

Mazarin eut encore à essuyer les sanglantes railleries de Condé, qui, en le quittant un jour, lui dit : *Adieu, Mars !*

CAUSES DE LA GUERRE CIVILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

CE qui cause la guerre en France,
A ce que dit sa Sainteté,
C'est le pied de son Eminence,
Et la mule à sa majesté.

Ce qui cause la guerre en France,
A ce que dit sa Sainteté,
C'est la tête à son Eminence,
Le bonnet à sa majesté.

Ce qui cause la guerre en France,
A ce que dit sa Sainteté,
C'est la lame à son Eminence,
Le fourreau de sa majesté.

LE FRONDEUR COMPATISSANT.

JE plains le sort de la reine :
Son rang la contraint en tout ;
La pauvre femme ose à peine
Remuer quand on la . . .

L'HEUREUX COUPLE.

AIR : *Doguin disoit à Bichonne.*

BIEN que tous les jours on tente
Quelque nouveau mouvement,
Ce beau Couple toujours chante,
En dépit du parlement :
Ah ! que ma reine est divine !
Que Mazarin est divin !
Ah ! que j'aime Mazarine !
Ah ! que j'aime Mazarin !

(10 *décembre.*)

PRÉTENDU ASSASSINAT DU PRINCE DE CONDÉ.

AIR : *Petite Fronde.*

IL n'est point assez de potence
Dans tout le royaume de France
Pour pendre tous vos ennemis ;
Si votre assassinat (1) se fonde
Sur ceux que vous avez trahis,
Hélas ! on pendra tout le monde.

(1) On employoit de tous côtés des moyens aussi bas qu'odieux. Joly, conseiller au châtelet, depuis secrétaire du cardinal de Retz, imagina de se faire une

incision au bras, et de se faire tirer un coup de pistolet dans son carrosse, pour faire croire que la cour l'avoit voulu faire tuer.

Quelques jours après, les partisans du prince de Condé voulurent faire croire aussi qu'on vouloit l'assassiner. On tira un coup de fusil dans son carrosse, qui étoit vuide; ce qui s'appela *une joliade renforcée*. L'étonnement du coadjuteur fut extrême, quand il se vit ainsi pris dans ses propres filets. Il avoit voulu charger la cour de l'assassinat de Joly; et la cour le chargeoit de celui de Condé. Ses amis ne trouvèrent d'autre moyen d'affoiblir l'impression de cette contre-ruse, qu'en faisant courir le couplet ci-dessus contre le prince de Condé.

(18 *août.*)

RETOUR DU ROI A PARIS,

TRIOLETS,

Pour chasser la mélancolie. (C'est la ville de Paris qui est supposée parler dans ces couplets ; ils furent chantés dans les rues.)

Il paroît enfin mon soleil (1),
Ce beau Louis qui me contente !
Ah ! que son visage est vermeil !
Il paroît enfin mon soleil !
Ah ! que je le vois de bon œil,
Après une si longue attente !
Il paroît enfin mon soleil,
Ce beau Louis qui me contente !

A l'aspect d'un astre si beau,
Qui tout charme et que tout adore ;
Mes soins s'en vont dans le tombeau,
A l'aspect d'un astre si beau ;
Et, saisi d'un plaisir nouveau,
Je bénis sa divine aurore,
A l'aspect d'un astre si beau,
Qui tout charme et que tout adore,

Chantez par-tout : Vive le fils !
Chantez par-tout : Vive la mère !
Peuples, qui vivez dans Paris,
Chantez par-tout : Vive le fils !

Qu'on n'entende plus d'autres cris,
On ne verra plus de misère.
Chantez par-tout : Vive le fils !
Chantez par-tout : Vive la mère !

Qu'on s'aille divertir au Cours :
Il vaut bien mieux qu'on se promène ;
Pour entretenir les amours,
Qu'on s'aille divertir au Cours ;
Qu'on passe doucement les jours,
S'il se peut toute la semaine ;
Qu'on s'aille divertir au Cours,
Il vaut bien mieux qu'on se promène.

Que chacun cherche du plaisir,
Au Luxembourg, aux Tuileries ;
Autant qu'on aura du loisir,
Que chacun cherche du plaisir.
Galans, selon votre désir,
Débitez vos galanteries :
Que chacun cherche du plaisir
Au Luxembourg, aux Tuileries.

Courage ! réjouissez-vous,
Il en est tems, belles coquettes ;
Les voilà de retour, vos fous !
Courage ! réjouissez-vous ;
Vous les verrez à vos genoux,
Chargés de poudre et de fleurettes.
Courage ! réjouissez-vous,
Il en est tems, belles coquettes.

Puisque mon cher prince est ici,
Adieu chagrin, adieu tristesse !

Je ne veux plus être en souci,
Puisque mon cher prince est ici;
Mes maux sont finis, Dieu mercí!
Et je reprends mon alégresse;
Puisque mon cher prince est ici,
Adieu chagrin, adieu tristesse!

Mon navire (1) est en sûreté
Plus que jamais dessus la Seine;
Quoiqu'on m'ait tant persécuté,
Mon navire est en sûreté;
Louis à tout vent arrêté,
Et m'a mis hors de toute peine.
Mon navire est en sûreté,
Plus que jamais dessus la Seine.

Je ne crains plus aucun danger,
Puisqu'à présent le roi me garde;
Du françois ni de l'étranger
Je ne crains plus aucun danger;
Et si quelqu'un veut m'outrager,
N'ai-je pas bonne sauve-garde?
Je ne crains plus aucun danger,
Puisqu'à présent le roi me garde.

L'archiduc n'a qu'à revenir,
Pour m'endormir avec ses charmes;
Je l'ai bien dans mon souvenir,
L'archiduc n'a qu'à revenir.
Paris méprise à l'avenir
Autant ses douceurs que ses armes.
L'archiduc n'a qu'à revenir,
Pour m'endormir avec ses charmes.

(1) Le retour du roi à Paris, que la régente avoit retardé pendant cinq mois, y causa une joie extraordinaire. Il y parut comme un triomphateur, avec tout l'appareil de la majesté. Le prince de Condé étoit à l'une des portières du carrosse du roi avec le cardinal Mazarin. La reine, pour son entrée, n'avoit point désiré de cérémonies : mais le peuple se précipita hors les murs de la ville ; et ayant rencontré le roi au Bourget, il voulut l'accompagner seul. L'affluence étoit si grande, qu'elle coupa son carrosse, et le sépara des gendarmes et des chevaux-légers. Lorsque le carrosse fut dans les rues de Paris, il avoit peine à avancer et à fendre les flots du peuple ; toutes les fenêtres regorgeoient de monde ; les gouttières et les toits des maisons en étoient couverts ; l'air retentissoit des cris de *Vive le roi !* Mais parmi tous ces cris, le nom de *Mazarin* ne se faisoit point entendre ; et si quelquefois on l'y mêloit, ce n'étoit encore qu'avec l'expression de mépris : *Voilà le Mazarin !* Enfin la cour entra au Palais-Royal, à l'entrée de la nuit, au milieu d'une foule de courtisans, parmi

lesquels étoit mêlé le duc de Beaufort ; ainsi que le coadjuteur. Le prince de Condé, adressant la parole à la reine, lui dit assez haut devant tout le monde, qu'il s'estimoit très-heureux d'avoir accompli la parole qu'il lui avoit donnée de ramener M. le cardinal à Paris. *Monsieur*, lui répliqua la reine, *ce service que vous avez rendu à l'état est si grand, que le roi et moi serions des ingrats, s'il nous arrivoit jamais de l'oublier.* Un des serviteurs du prince se baissant alors vers son oreille : *Je tremble pour vous*, lui dit-il, *de la grandeur du service.*

Le soir, le peuple témoigna son allégresse par des feux de joie, des danses, des chants et des festins. Le lendemain, tous les corps vinrent présenter leurs hommages à la reine. Le coadjuteur, qui, la veille, n'avoit paru dans son appartement que comme simple particulier, la harangua ce jour-là à la tête du clergé.

Anne d'Autriche, quelques jours après, eut lieu de s'appercevoir que la joie du peuple et son repentir étoient sincères. En effet, étant allée, le samedi suivant, à Notre-Dame à la messe avec le roi, elle

fut comblée de bénédictions. Quand elle fut au Marché-Neuf, ces harengères, qui, quelque tems auparavant, l'avoient accablée de tant d'imprécations et d'insultes, lui donnèrent des marques du plus vif repentir.

(2) *Mon navire est en sûreté.* On sait que la ville de Paris a pour armes un vaisseau.

DU JEUNE ROI.

QUI n'admire l'enfance
Du jeune roi, plus beau que le jour ?
Les dames pour lui brûlent d'amour,
Soit qu'il chante ou qu'il danse,
Et tout bas disent avec rougeur :
Qu'il est beau ! que n'est-il majeur !

(5 septembre.)

Sur l'effigie ou image de la Justice qui étoit au haut du feu d'artifice fait en la place de Grêve, en présence du Roi, le cardinal Mazarin étant près de Sa Majesté.

ÉPIGRAMME.

CETTE image qu'on voit là-haut,
De celle qui punit le vice,
Monseigneur, n'est pas comme il faut;
Si vous étiez sur l'échafaut,
Ce seroit vraiment la Justice.

AUTRE.

L'ON s'en va brûler la Justice:
Vous ne savez pas pourquoi c'est?
C'est qu'elle a révoqué l'arrêt
Qui vous condamnoit au supplice.

AUTRE.

PUISQUE l'on brûle, cher ami,
La Justice au mois de septembre,
Les Traitans, à la Saint-Remi,
Auront bon marché de sa chambre.

Réjouissances publiques et Banquet provincial, au retour du Roi en sa bonne ville de Paris.

Il nous faut une table ronde,
Une nappe, et douze couverts;
Que pas un Rimailleur de vers
Ne s'en approche et ne la tonde.
A ce rond, qui n'a point de bout,
La place d'honneur est par-tout;
Evitons la cérémonie;
Ne choquons point la liberté;
Que la contrainte soit bannie,
Et que chacun de nous boive à sa volonté!

Ça, ça! buvons à pleines tasses
A la santé du *Dieu-Donné* (1),
Que nous voyons tout couronné
D'autant de vertus que de graces;
Peuples, buvez à ce beau jour;
Que notre Louis, de retour,
Nous honore de sa présence,
Et, sans jamais manquer de foi,
Ce jeune monarque de France
Trouve en vous des sujets dignes d'un si grand roi!

D. L. C.

(1) Nom donné au roi à sa naissance, à cause de l'accouchement inespéré de sa mère, et de la mauvaise santé de Louis XIII.

Le Voyage des Justes

En Italie et autres lieux.

Ou diable allez-vous donc, nos *Justes*,
Justes de nom, d'effets injustes,
De laisser sans secours un peuple désolé?
Il ne faut pas courir si vîte,
Pour arriver à Rome au gîte,
Si vous n'avez dessein que d'être au Jubilé.

Quoi! pas un de vous ne m'écoute;
Et, suivant toujours votre route,
Tout commerce entre nous sera donc interdit!
N'est-ce pas qu'étant pièces rondes,
Vous cherchez, ainsi vagabondes,
Des lieux où vous croyez qu'ils sont plus en crédit?

J'entends déjà que l'Italie
Se moque de notre folie,
Et fait d'étonnement mille signes de croix,
Nommant la France ridicule
De laisser prendre par un Jule
Tant de médailles d'or de ses augustes rois.

D'ailleurs, elle se formalise
Qu'étant au pays de l'Eglise,
Vous soyez pris au corps par des banquiers actifs;
Et la chose lui semble étrange
Qu'un cardinal vous mette au change:
Car c'est livrer le Juste une autrefois aux juifs.

Il est vrai que la médisance
Fait la guerre à son Eminence,
Et l'accuse de faire un énorme péché,
Disant qu'il vend les Bénéfices;
Mais malgré les mauvais offices,
On sait que s'il les vend, il en fait bon marché.

Toutefois ses humeurs discrètes
Le portent à tenir secrètes
Les libéralités qu'il départ aux humains:
Sa droite à la gauche les cache,
Et la peur qu'il a qu'on le sache,
Empêche de les faire à quantité de mains.

Mais, courage! si la disette
Des *Justes* qu'on met en pochette,
Retranche nos repas, et nous fait aller nus,
D'autres reviennent à leur place,
Qui réparent cette disgrace:
Car messieurs de la cour nous sont tous revenus (1).

(1) Le dernier vers de cette pièce indique sa date, qui doit être celle de la rentrée du roi dans sa capitale.

Le Pacte

LE PACTE DE MAZARIN AVEC LE DÉMON (1).

LE DÉMON.

ENFIN il faut partir, sans faire résistance.

LE MAZARIN.

Démon! ne faites pas ici de violence;
Ne me poursuivez pas dans la maison du roi;
Traître, retirez-vous.

LE DÉMON.

Nous n'en voulons qu'à toi;
Ne nous objecte plus ce lieu que l'on révère:
Il faut partir d'ici.

LE MAZARIN.

Que vous êtes sévère!
Laissez-moi respirer, de grace! un seul moment.
Ah! vous me tourmentez plus que le parlement;
Vous savez que je dois, dans peu, rendre mon compte.

LE DÉMON.

Voleur, tu me surprends: mais ce sera ta honte;
Ton compte, malheureux, ô maudit renégat!
N'a que trop abusé cet illustre sénat.
Mais tu n'en parles plus avec autant d'audace,
Depuis qu'ils t'ont jugé ces jours par contumace.
La crainte de la mort, qui trouble ton esprit,
Te réduit en fantôme affreux et décrépit.
L'approche d'un supplice est affreuse à ton ame;
Et lorsqu'elle te peint et le fer et la flamme,

Cet effroi qui remplit ton imaginatif,
Trouble ton jugement, et te rend tout pensif.
Pourquoi n'assiste-tu ce prince de courage,
Qui travaille pour toi, qui se plaît au carnage?
Va! suis ce général, divertis ton destin;
Va tremper ton épée au sang parisien:
Mais, traître, je le vois; je connois, à ta mine,
Que tu voudrois encor l'éclat de la machine.
Paris étoit l'endroit où ces beaux mouvemens
Ont ravi ton esprit par mes enchantemens.
Je t'ai rendu savant dans l'art de la magie;
Je t'ai rendu parfait dans la filouterie;
Je t'ai donné le don d'être bon partisan:
Un Crésus n'a jamais possédé tant d'argent.
Rome s'est étonné de ta haute puissance;
Voyant entrer chez lui les trésors de la France,
Le pape t'a bien vîte et sans honte honoré
Du titre somptueux de cardinal doré.
Eh bien! te plaindras-tu du cours de ta cédule?
Réponds-moi, sans tarder; parle donc, seigneur Jule?

LE MAZARIN.

De mon Pacte le cours ne peut être achevé;
Quels délais! tu devrois déjà m'avoir sauvé.
Ne m'as-tu pas promis, ô Démon infidèle!
Que je ne souffrirois qu'une mort naturelle?
Je sais ce que contient ce funeste traité:
Pourquoi me troubles-tu dans ma félicité?

LE DÉMON.

Je te veux faire voir, et cela tout à l'heure,
Qu'il te convient sortir hors de cette demeure.

Regarde ce papier ; ces lettres de ton sang
Peuvent bien terminer tout notre différend.
Il ne faut point charger ton nez de tes lunettes ;
Les choses que tu vois sont assez manifestes.

CÉDULE DE MAZARIN.

« *Je confesse donner mon corps et mon ame au*
» *Démon, à condition que je serai le plus*
» *riche et le plus grand de l'Europe, aimé*
» *des belles dames, chéri des méchans, servi*
» *des plus grands factieux entre tous les*
» *royaumes ; que la Justice sera soumise à*
» *ma puissance ; que je serai grand filoutier*
» *au jeu, et que je mourrai dans mon lit.*
» *Fait l'an 1632 jusqu'en 1649.*
» Signé JULE MAZARIN ».

LE DÉMON.

Ce discours te plaît-il ? parle, grand cardinal.

LE MAZARIN.

Ote-toi de mes yeux, ennemi capital.
Je suis accoutumé de voir de beaux visages,
D'entendre des discours ornés de beaux langages :
Mais je ne puis souffrir ce vieux bouc plein d'horreur,
Qui vient mettre le comble à mon dernier malheur.
Oiseau sinistre, infect, s'acharnant à sa proie,
Et qui viens m'attrister au milieu de ma joie,
Retire-toi, Démon, et me laisse en repos.

LE DÉMON.

Quelqu'un frappe à la porte.

LE MAZARIN.

Ah ! qu'il vient à propos !

UN PAGE.

Monseigneur, une affaire importante et pressée
Met un prince en grand'peine au bout de cette allée ;
Il vous attend, venez, il est comme en fureur.

LE MAZARIN.

Je m'en vais après toi . . . Je crève de bon cœur.

LE DÉMON.

Tu cherches le repos au milieu de la guerre :
Tu n'en peux espérer ni sur mer, ni sur terre ;
Ce prince qui t'attend, tu le crois ton ami :
Tu n'as point en ce monde un plus grand ennemi.
Il vient dedans ce lieu pour une étrange affaire ;
Laisse passer un peu l'excès de sa colère.
Ce prince généreux est fort impatient ;
Il faut bien, pour le coup, lui donner de l'argent.

LE MAZARIN.

Que me dis-tu, Démon ? Hélas ! je perds courage.

LE DÉMON.

Donne-lui donc ta croix, pour appaiser sa rage.

LE MAZARIN.

Le présent est modique, il n'aura point d'effet ;
Moins de trois millions, il n'est pas satisfait,
Je ne puis plus suffire à ces sommes immenses,
A moins que d'épuiser le fonds de mes finances.
O maudite entreprise ! ô le maudit dessein,
Qui me plonge à tous coups la mort dedans le sein !
Euménides, Démons, vautour impitoyable,
Qui me ronge le cœur au lit, ainsi qu'à table !

Mégère, où courez-vous ? ôtez-vous de mes yeux ;
Je ne saurois souffrir ces fantômes affreux ;
Ces foudres que je vois vont tomber sur ma tête ;
Je ne puis éviter l'éclat de la tempête.

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Entends-tu tous les cris que pousse la cité ?
Chaque mère se plaint de ton impiété :
De leurs touchantes voix, ces ames enfantines
Pénètrent l'Empyrée en ces voûtes pourprines.
Tu ne peux expier la grandeur de ce mal,
A moins que de rouler dans le gouffre infernal.
Peuples, qui languissez dans vos tristes murailles,
Venez l'ôter du monde, arrachez ses entrailles :
Mais le fer est trop noble, accourez, sans tarder ;
Venez, bons citoyens, venez le lapider ;
Venez, n'hésitez plus, étouffez le perfide,
Puisque de vos enfans lui seul est homicide.

LE DÉMON.

Tous ces cris furieux me font perdre du tems.
Ne crois pas me tromper par des airs repentans ;
Tes crimes sont trop noirs, tu ne peux t'en dédire ;
Tu ne peux échapper à l'enfer, à son ire :
Ta promesse, en tes mains, saura bien l'avertir
Qu'il faudra tout de bon un de ces jours partir.
Il ne sera plus tems de faire connivence ;
Le Démon saura bien te montrer sa puissance ;
Il faudra lui céder, sans délai, sans débat.
Trouve-toi dans trois jours au milieu du sabbat.

LE MAZARIN.

Au sabbat, malheureux ! ô Démon détestable !
Fuis loin de ce palais, engeance abominable ;

Je sais bien que je suis, par ta tentation,
Parvenu vers ce but d'abomination.
En quoi m'a pu servir ton art de la magie ?
J'étois bien plus savant, grace à ma perfidie.
Mais, à propos, dis-moi le mois et le quantième
Que mon Pacte est daté ?

LE DÉMON.

Tu l'as daté toi-même.

LE MAZARIN.

Montre-moi ce billet que tu tiens dans ta main.

LE DÉMON.

Je me fie aux filous, mais non à Mazarin.
Ta cédule, en ta main, seroit tôt déchirée,
Ainsi que cette paix, des peuples désirée,
Qu'un prince généreux apporta de Munster ;
Tu la jetas au feu, tranchant de Jupiter,
Sans craindre, malheureux, d'offenser ce grand prince,
Qui vint pour t'excuser dedans cette province.

LE MAZARIN.

Démon, tu m'étourdis avecque ton caquet ;
Finissons ces discours, ouvre donc ce billet.

LE DÉMON.

Le quantième et le mois ne sont dans ta cédule !
Hélas : je suis trompé . . . Démon, par trop crédule !
Je t'aurai tôt ou tard, mais bien certainement,
Si tu viens à tomber aux mains du parlement.

LE MAZARIN.

Tu me parles en vain des mains de la justice ;
Le Pacte entre nous deux m'exempte du supplice.

LE DÉMON.

Je ne peux t'exempter de ce juste décret ;
Tout valet qui dérobe est sujet au gibet.
Tu t'es déclaré trop ennemi de la France,
Pour pouvoir en ta cause avoir de l'assurance.
Pour retarder ta fin, j'ai fait tout mon effort ;
Mais tu n'as pas prévu cet illustre Beaufort.
Je ne le cèle point : j'ai peur que ta pratique
Ne soit que trop connue à cet homme héroïque ;
C'est le cher protecteur, l'ami du Parisien,
Et l'ennemi mortel de Jule Mazarin.
Traître !... je prends mon tems ... j'enrage et désespère
De ne pouvoir manger cet infame corsaire.
Je m'en vais de ce pas au profond de l'enfer
Demander du secours au Diable Lucifer.

(1) Mazarin faisant un pacte avec le Diable, qu'il trompe tout comme un autre, est une idée plaisante. La versification de cette pièce n'y répond pas toujours.

COUPLETS D'UN FRONDEUR,

Sur le retour d'ANNE D'AUTRICHE et de MAZARIN.

LA reine a dit, en sortant de la ville :
Je m'en ressouviendrai !
Sachez, françois, que je suis de Castille,
Que je me vengerai.
Elle est revenue,
Dame Anne,
Elle est revenue.

Là reine a dit : J'ai souffert en chrétienne
Un si sensible affront ;
Je gagerois qu'avant que je revienne,
Ils s'en repentiront.
Elle a, ma foi ! sa gageure perdue.
Elle est revenue,
Dame Anne,
Elle est revenue.

BLOT.

1650. (*janvier.*)

AU TOMBEAU
Du maréchal DE RANTZAU (1).

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts ;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire :
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en ces lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Charles BEYS.

(1) Josias, comte de Rantzau, maréchal de France, d'une maison illustre du duché de Holstein, se signala par la plus brillante valeur. « On dit qu'à sa mort il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que

les hommes ont double, par les ravages que la guerre avoit faits sur son corps ». Il reçut le bâton de maréchal de France le 6 juillet 1645, par la faveur du cardinal de Mazarin. L'assurance qu'il avoit donnée d'abjurer le luthéranisme, contribua à son élévation ; il se fit catholique la même année. Mort en janvier 1650.

MOT DU PRINCE DE CONDÉ.

QUAND Condé tira de sa poche
La fronde, et joignit son parti,
Aux frondeurs de la vieille roche,
Qui frondoient lors avec Conti,
Jules Goliath, tant que terre,
Fuyant devant les coups de pierre,
On entendit de toutes parts
Crier : *Adieu Mars ! Adieu Mars* (1) !

(1) Le prince de Condé, qui avoit ramené dans Paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser, après l'avoir défendue ; et ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à ses services, fut le premier à tourner Mazarin en ridicule. Il lui écrivit : *A l'illustrissimo signor Faquino ;* et lui dit un jour : *Adieu*

Mars ! C'est à cette insultante apostrophe que les vers ci-dessus font allusion.

(18 *janvier.*)

CONDÉ arrêté et conduit à Vincennes avec le prince DE CONTI et le duc DE LONGUEVILLE (1).

CONDÉ, vous voilà dans Vincenne !
Dieu vous y veuille maintenir !
On ne se met pas fort en peine
Comment vous en pourrez sortir.
Mais, pour le bonheur de la France,
Si l'on en croit son Eminence,
Brave Condé, je vous promets
Que vous n'en sortirez jamais.

(1) D'après la conduite du prince de Condé, qui bravoit ouvertement la reine et son ministre, on doit être moins étonné de le voir arrêté par leurs ordres.

Il s'étoit rendu insupportable par ses hauteurs et ses railleries amères. L'impertinent marquis de Jarsay, si maltraité par le duc de Beaufort, faisoit l'amoureux auprès de la régente, et Condé trouvoit plaisant de l'encourager ; il ne vouloit pas

qu'elle osât s'en offenser. La régente ayant défendu à Jarsay de paroître devant elle, Condé alla trouver le cardinal, et lui dit qu'il vouloit que la reine vît Jarsay le même jour. Le cardinal eut beau lui représenter qu'*après une pareille impudence, il n'y avoit personne qui y pût obliger la moindre femme du monde*. Il ne répondit autre chose, sinon : *Il le faut pourtant bien, puisque je le veux*. La reine se trouva donc forcée à voir Jarsay. On peut juger par ce trait si Condé mérita d'être réprimé, et s'il n'eût d'autre tort que ses victoires, comme le prétend l'auteur du sonnet qui suit le présent article. Un acte de tyrannie, si incroyable, décida la régente et son ministre à se venger. Anne d'Autriche descendit jusqu'à rechercher l'appui du coadjuteur, avec lequel elle eut, pendant la nuit, plusieurs conférences. On obtint aussi le consentement du duc d'Orléans. Le cardinal, pour se rendre maître des princes, usa d'une de ces fourberies qu'on honore du nom de politique. Les frondeurs ayant été accusés d'avoir voulu assassiner le prince de Condé, Mazarin lui fit accroire qu'il s'agissoit

d'arrêter un des conjurés, et que c'étoit à son altesse à signer l'ordre aux gendarmes de la garde de se tenir prêts au Louvre. Condé signa ainsi lui-même l'ordre de sa détention. Quand toutes ces mesures furent prises, on attira au Louvre, sous prétexte d'un conseil, Condé, Conti et le duc de Longueville, et ils furent arrêtés le 18 janvier. Ce coup imprévu terrassa les deux derniers : Condé ne marqua que de la surprise ; et quand il se vit livré aux gendarmes et aux chevaux-légers, auxquels il avoit lui-même donné l'ordre pour être conduit à Vincennes, il leur cria : *Amis, ce n'est point ici la bataille de Lens !* Il seroit difficile de peindre l'étonnement de la cour et de la ville. La résolution, quoique confiée à une douzaine de personnes, n'avoit pas transpiré. Les frondeurs triomphèrent. L'enregistrement de la déclaration contre les prisonniers, envoyée au parlement, ne souffrit aucune difficulté. *Le peuple de Paris fit des feux de joie.* Comminges, neveu de Guitaud, capitaine des gardes de la reine, conduisit les prisonniers à Vincennes, avec une escorte de trente-deux

gendarmes et chevaux-légers. Si leurs partisans eussent eu le moindre indice de ce qui devoit arriver, rien n'auroit été plus facile que de dissiper cette petite troupe. Miossens, depuis maréchal d'Albret, la commandoit. Comminges monta dans le carrosse avec les princes. En arrivant à Vincennes, ils ne trouvèrent ni meubles, ni souper, ni lits : on avoit craint de donner des soupçons, en faisant des préparatifs. Rantzau, qui étoit depuis longtems prisonnier, fut obligé de leur faire partager sa table. Condé accabla ses deux compagnons de plaisanteries : il leur fit passer la nuit à jouer aux cartes.

TRIOLET.

AH DIEU! le joli triolet,
Que Miossens, Guitaud, Comminge (1) !
Ah Dieu! le joli triolet!
Ils ont fait passer le guichet
A l'Ours, au Renard et au Singe (2);
Ah Dieu! le joli triolet
Que Miossens, Guitaud, Comminge!

(1) Officiers chargés de conduire les trois princes à Vincennes.

(2) L'Ours étoit Condé, le Renard Longueville, et le Singe Conti, qui étoit bossu. C'étoit le duc d'Orléans qui leur avoit donné ces sobriquets.

Les Torts de Condé,

Par un de ses Partisans.

Avoir fait un tombeau d'espagnols à Rocroi;
Être d'un pas vainqueur entré dans Thionville;
En avoir, à Fribourg, défait plus de vingt mille;
Avoir soumis le Rhin et Philisbourg au roi;

A Nordlingue avoir mis l'Empire au désarroi;
Avoir des Dunkerquois pris la fameuse ville (1),
Et battu les flamands depuis Lens jusqu'à Lille;
Avoir par-tout porté la victoire et l'effroi;

Enfin avoir tiré, dans cinq ou six campagnes,
Tout le sang du lion qui gardoit les Espagnes,
Honteusement réduit comme un cerf aux abois;

Des aigles de l'Autriche avoir fait des victimes,
Vaincu les Autrichiens, les Mercy, les Lamboys:
Ce sont du Grand Condé les véritables crimes!

(1) Le prince de Condé avoit pris Dunkerque le 7 octobre 1646.

(*Fin d'août.*)

I N - P R O M P T U.

Sur des Œillets que le Grand Condé avoit cultivés pendant sa détention à Vincennes (1) *: l'auteur les composa en visitant la chambre que le prince avoit occupée.*

En voyant ces Œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Mademoiselle DE SCUDÉRY.

(1) La prison des trois princes, qui sembloit devoir assoupir les factions, fut ce qui les releva. La mère du prince de Condé, exilée, resta à Paris malgré la cour, et porta sa requête au parlement. Sa femme, après mille périls, se réfugia dans la ville de Bordeaux. Aidée des ducs de Bouillon et de la Rochefoucault, elle souleva cette ville, et arma l'Espagne. Condé, apprenant cet évènement dans sa prison, ne put s'empêcher de rire de ce singulier contraste. *Qui auroit cru*, dit - il, *que*

j'arroserois ces fleurs, pendant que ma femme feroit la guerre?

Cependant la défiance ne tarda pas à renaître entre Mazarin et le coadjuteur. Le cardinal, pour être sûr de demeurer maître des princes détenus, et les soustraire aux attaques de leurs partisans, combinées avec celles des espagnols, les fit transférer à Marcoucy, à six lieues de Paris, près de Montlhéry, plus à l'abri de toute insulte. On connut clairement une partie de ses intentions, lorsque Gondi témoigna, quelques jours après, du mécontentement de ce qu'on n'avoit plus pour lui autant d'égards : *Les princes ne sont plus à la vue de Paris*, répondit le garde des sceaux; *il ne faut pas que le coadjuteur parle si haut.*

La réputation de gaîté, de courage, d'esprit et d'activité que le prince de Condé s'acquit durant sa prison, intéressa pour lui tout Paris. Aussi, dès qu'il eut quitté Vincennes, chacun vouloit voir un séjour que sa présence avoit rendu fameux; on parcouroit avec avidité tous les appartemens du donjon; on se montroit mutuellement ceux que le prince avoit

le

le plus particulièrement habités, les meubles qui lui avoient servis, le lit où il avoit couché, les lieux où ses gardes étoient placés. Mademoiselle de Scudéry fut du nombre des curieux ; et la vue des œillets que le grand Condé avoit cultivés, lui inspira les quatre meilleurs vers qu'elle ait faits de sa vie. Elle les écrivit sur les murs de la chambre où il avoit été détenu.

(*novembre.*)

CHANSON

Contre le comte D'HARCOURT, de la maison de Lorraine, qui conduisit Condé au Havre (1).

CET homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Cazal, et qui reprit Turin,
Est devenu recors de Jules Mazarin.

Le Grand CONDÉ.

(1) On avoit fait des tentatives pour tirer les princes de Vincennes. On en fit de même

pour les faire sortir de Marcoussy ; ce qui détermina Mazarin à les envoyer au Havre : dessein pour lequel il arracha encore au foible Gaston son consentement. Il étoit tems ; car leurs partisans étoient sur le point de briser les portes de leur prison. Cette translation fut confiée aux soins du comte d'Harcourt, qui, à la tête d'un corps de troupes, les conduisit en sûreté au Havre, où ils arrivèrent le 27 novembre. Condé composa sur la route ce couplet contre le comte d'Harcourt, et le fredonnoit assez haut, dans son carrosse, pour qu'il n'en perdît pas une parole. Les partisans du prince firent graver une estampe, où le comte étoit représenté armé de toutes pièces, et conduisant Condé avec toute la fierté d'un paladin. Cette plaisanterie eut un succès prodigieux. Ils lui adressèrent aussi un papier blanc, plié en forme de lettre, avec cette inscription : *A M. le comte d'Harcourt, ci-devant général, à présent prévôt de MM. les maréchaux de France.* Huit jours auparavant, on avoit attaché, dans quatre quartiers de Paris, à la Grève, à la Croix-du-Trahoir, sur le Pont-Neuf, et à la place Maubert, des tableaux qui

représentoient Mazarin avec l'habit de cardinal, la corde au cou, attaché à un poteau, comme s'il eût été pendu en effigie, avec des inscriptions en vers, qui dénombroient les crimes qu'on lui imputoit.

Cependant les trois prisonniers, renfermés dans la citadelle du Havre, y passèrent leur tems d'une manière fort différente. L'on ne pouvoit arracher une parole au duc de Longueville; le prince de Conti pleuroit: Condé, qu'on appeloit M. le prince, chantoit, juroit, lisoit, jouoit au volant, selon l'humeur où il se trouvoit. Le prince de Conti, priant un jour quelqu'un de lui envoyer le livre de l'Imitation de Jésus-Christ: *Moi*, reprit aussi-tôt le prince de Condé, *je vous prie de m'envoyer l'imitation de M. de Beaufort.* Ce duc, comme on l'a vu, s'étoit sauvé de prison au commencement des troubles.

(15 *décembre.*)

BATAILLE DE RHÉTEL (1).

ON doit au cardinal rénumération :
Sans cet absent vainqueur, on n'eût rien fait qui vaille;
Il a mené nos gens à l'expédition,
Et de loin gagné la bataille.

(1) Les espagnols étoient entrés en Champagne; et Turenne, qui s'intituloit *lieutenant général pour la liberté des princes*, s'étoit joint à eux avec sept ou huit mille hommes. Cette armée prit Rhétel. Mazarin crut qu'il importoit à l'honneur de son ministère de ne point laisser cette place entre les mains des espagnols. Il rassembla une armée de douze mille hommes, qu'il mit sous le commandement de du Plessis-Praslin. Le gouverneur de Rhétel, séduit par l'argent du cardinal, ne fit pas une longue résistance, et du Plessis força Turenne de combattre dans un terrain désavantageux, où l'armée royale remporta une victoire complète.

Ce succès enfla le cœur de Mazarin, qui parut dans le camp, et s'y donna des airs

de guerrier et de général. La bataille s'étoit livrée dans la plaine de Sommepy, à quatre lieues de Rhétel, et auroit dû en porter le nom : le cardinal voulut qu'elle portât celui de Rhétel. S'y étant renfermé tandis que l'on combattoit, il vouloit faire croire que la victoire étoit une suite des ordres qu'il avoit donnés. Il s'attendoit à être reçu à Paris avec les honneurs du triomphe : on se moqua de lui, comme auparavant.

Au chevalier D'AUBETERRE.

CHEVALIER, je bois à ton maître,
Et c'est par obligation;
Car pour te le faire connoître,
C'est qu'il m'a donné pension (1).
La chose ne fut point frivole :
Il m'a bien tenu sa parole ;
Car le Jean f . . . me dit bien :
Cela ne tiendra lieu de rien.

BLOT.

(1) Le cardinal avoit fort envie de gagner le baron de Blot, chansonnier, valet-de-chambre de Monsieur. Il lui offrit une pension, en lui disant : *Cela ne vous tiendra lieu de rien.* Ayant oublié de la

lui faire payer, Blot fit ce couplet, dînant avec le chevalier d'Aubeterre, qui le dit au cardinal ; ce dernier fit payer Blot sur le champ.

LE JUBILÉ (1).

AIR : *De la petite Fronde.*

JE veux sortir de cette ville ;
Car j'y suis un peu trop débile ;
Je m'y trouve trop isolé ;
Je suis chagrin, je suis colère :
C'est, je crois, l'air du Jubilé,
Qui m'est totalement contraire.

BLOT.

(1) Il s'agit ici du Jubilé de 1650, qui fut annoncé d'*avance*, comme le dit la pièce suivante, c'est-à-dire, à peu près vers la fin de 1649.

Autre Quatrain

Sur le Jubilé.

Le Pape, qui toujours désire notre bien,
Un Jubilé nous donne, et même par avance.
Savez-vous bien pourquoi ? C'est parce qu'il sait bien
Qu'on ne trouvera plus de Justes (1) dans la France.

(1) *Justes*, monnoie de ce tems-là, qui produisit bien des rébus semblables à ceux de ces deux quatrains.

Autre,

Sur le même sujet.

Toi, qui prêches si haut, et même sans scrupule,
Qu'en ce saint Jubilé, pour être bon chrétien,
A chacun, sans détour, il faut rendre le sien :
Rome, rends nos *Louis*, nous te rendrons ton *Jule*.

(*décembre.*)

LE FRONDEUR DÉSINTÉRESSÉ (1).

FRONDE, qui trompant les mortels,
Te fais ériger des autels,
Depuis la fatale journée
Qui mit en divorce nos lois,
Et fit de la fête des rois
Le plus triste jour de l'année.

Fille du tumulte et du bruit,
Que le sort aveugle conduit,
Je ne sais sur quoi tu te fondes,
Pour nous vouloir donner la paix ;
Tu ne la désiras jamais :
C'est pour la guerre que tu frondes.

Tu fais comme les matelots,
Et, comme eux, tu tournes le dos
Aux lieux où tu veux prendre terre;
La paix n'est point ton élément :
C'est un prétexte seulement
Qui te sert à faire la guerre.

Par un industrieux abus,
Tu nous augmentes les tributs
Que tu feins d'ôter par les armes :
Qui te croit est bien innocent;
Un écu nous en coute cent :
Voilà le sujet de nos larmes.

Nous jetons des larmes de sang
De t'avoir élevée au rang
De ceux que la gloire environne,
Et de voir que tes étendarts
Depuis la Seine soient épars
Jusqu'aux rives de la Garonne.

Germe de nos divisions,
Qui fais régner les passions
Jusques dans les palais des princes,
Ton venin qui par-tout s'épand,
Pire que celui du serpent,
Désole toutes nos provinces.

Ne crois pas pourtant que ta voix
Attire à toi les bons françois,
Ni qu'une aveugle obéissance
Mette jamais sous tes liens
Ceux dont la fortune et les biens
Dépendent d'une autre puissance.

Non, ce venin contagieux
Ne gagne que les factieux,
Que le repos public ne touche,
Et qui, par d'autres intérêts,
Qui ne sont plus guères secrets,
Ont un cœur qui dément la bouche.

Mais, fronde, à quoi sert ce discours?
Je parle à des gens qui sont sourds;
Pour m'entendre, ils n'ont point d'oreilles;
Plût au ciel que tous ces frélons
N'eussent jamais eu d'aiguillons,
Non plus que les rois des abeilles!

Nous serions, malgré tes suppôts,
Dedans nos maisons en repos,
Et pourrions battre à la campagne
Les blés et ses guérets commis,
Sans les voir prendre aux ennemis,
Qui les moissonnent pour l'Espagne.

Quel étrange boulversement !
On nous mange diversement,
Par la guerre et par la maltôte;
Ce qui reste depuis dix ans,
Du ravage des partisans,
Tout d'un coup la fronde nous l'ôte.

Puis donc que ce foible secours
De nos maux entretient le cours,
Au lieu de leur fermer la porte,
Revenons à nous, chers frondeurs,
Tempérons un peu nos ardeurs:
Un zèle indiscret nous emporte.

Si, dans les premiers mouvemens,
On jugeoit des évènemens,
Tous les hommes seroient bien sages:
Hélas ! qu'avons-nous entrepris ?
Pouvions-nous jamais faire pis,
Que d'exciter tous ces orages ?

Etions-nous aux extrémités
Des dernières calamités,
Pour tenter un remède extrême ?
Le malade qui veut mourir,
Par un désespoir de guérir,
Agit ainsi contre lui-même.

Paris, et les lieux d'alentour,
N'ont ni commerce ni labour;
Toutes choses sont dépéries;
L'état a perdu sa vigueur:
Il s'en va tomber en langueur;
Ses deux mamelles sont taries.

En quel abîme de malheurs,
Nous précipitent nos chaleurs!
Le peuple gémit, l'état souffre;
Et dans notre soulevement,
Nous voyons notre abaissement,
Et tombons dans le même gouffre.

Ne soyons plus, amis frondeurs,
Ni demandeurs ni défendeurs;
Renonçons à nos garanties;
Et démêlons les differends
D'entre les petits et les grands,
Sans nous rendre jamais parties.

N'est-ce pas un enchantement
De chercher du soulagement
Dans le désordre et dans la guerre?
La fronde désormais ne sert
Qu'à nous faire manger en vert
Tous les biens qui sont sur la terre.

Les pauvres, qui meurent de faim,
Demandent la paix et du pain;
Et ceux qui vivoient de leurs rentes,
Forcés par la nécessité,
Vendent ce qui leur est resté:
Ils ne vivent que de leurs ventes.

L'orgueil fait place à la pitié ;
Tous biens sont réduits à moitié ;
On voit fondre nos héritages ;
Et peut-être nos héritiers
Perdront sur nos biens les deux tiers,
Avant qu'ils fassent leurs partages.

La fronde étoit bonne aux enfans
De certains frondeurs triomphans :
Mais elle a ruiné les nôtres ;
Tous les biens ne sont pas communs :
Ce qui peut profiter aux uns,
Est souvent dommageable aux autres.

Depuis qu'on nous a désunis,
Nos ports ont été dégarnis,
La famine a suivi la guerre :
Le ciel a pleuré nos malheurs ;
De l'abondance de ses pleurs,
Il a quasi noyé la terre.

Ces gens qui faisoient les tribuns,
Ces pères du peuple importuns,
Ont bien engendré des misères ;
Jamais les enfans de Paris
Ne se virent si mal nourris,
Que lorsqu'ils eurent tant de pères.

Les soins de ces réformateurs,
Qui veulent être nos tuteurs,
Ne sont point du tout supportables ;
Sortons de cet aveuglement :
Car pour un faux soulagement,
Nous souffrons des maux véritables.

Grand roi, des rois le plus humain,
Le remède est en votre main:
Il est digne de vos pensées;
Vous pouvez, sans bruit, sans éclat,
Terminer les maux de l'état
Par l'oubli des choses passées.

Réconciliez les esprits,
Qu'un zèle indiscret a surpris;
Bannissez loin d'eux le divorce:
La douceur fait par ses appas
Ce que la rigueur ne fait pas,
Et l'amour enchaîne la force.

Frondeurs, autrefois si puissans,
Je vous vois déjà languissans;
Votre fronde, à demi détruite,
Vous fait connoître que le fruit,
Que votre grand zèle a produit,
A bien trompé notre conduite.

Il est permis de souhaiter
Un règne doux à supporter:
Mais tel qu'il est, il le faut prendre;
Et s'il faut un tempérament
A l'absolu gouvernement,
C'est de Dieu qu'il le faut attendre.

Que s'il arrive quelquefois
Que des ministres de nos rois
Le gouvernement soit trop rude,
Lorsqu'ils en seront recherchés,
Recherchons en nous les péchés
Qui causent cette servitude.

Il est bien vrai que les impôts,
Qui nous consommoient jusqu'aux os,
Les tailles et la subsistance,
L'emprunt des maisons, les toisés,
Les étapes et les aisés,
Ont dévoré notre substance.

Mais le remède à nos travaux
Est plus violent que nos maux;
Et cette frondeuse vermine
Qui défendoit nos bastions,
Nous coûte douze millions,
Sans la guerre et sans la famine.

Ces gens que nous avons armés,
Pires que des loups affamés,
Ont enchéri sur les pillages
De ces sergens irréguliers,
Mangeurs de peuple, fusiliers,
Qui désertoient tous les villages.

Calculons les frais des convois
Que nous ont fait, durant trois mois,
Les soldats des portes cochères:
Nous trouverons que les flamands,
Les lorrains, ni les allemands,
N'ont point eu de troupes si chères.

Hola donc! frondeurs, c'est assez!
Contentons-nous des maux passés,
Et de nos misères communes;
Remettons l'état en son point:
Notre intérêt y sera joint;
Nous rétablirons nos fortunes.

Autrement, le tems s'écoulant,
Et le remède étant trop lent,
Nos maux se rendront incurables;
L'état penchant sur le côté,
Nous mettra dans l'extrémité,
Et nous serons tous misérables.

Tous les ordres seront confus;
Le dessous prendra le dessus,
Par la porte ou par les fenêtres;
Les mutins et les indiscrets
Entreront aux conseils secrets,
Et les valets seront les maîtres.

Souvenez-vous, amis frondeurs,
Que ces mutins et ces grondeurs,
Qui vouloient forcer vos suffrages,
Lorsqu'on travailloit à la paix,
Vous assiégeoient dans le palais,
Et vous étouffoient aux passages.

Que ce douloureux souvenir
Vous détache pour l'avenir
De cette injuste populace,
Qui n'aimant au gouvernement
Que la nouveauté seulement,
Des meilleures choses se lasse.

Fuyez donc ces séditieux,
Ces mutins et ces factieux;
Laissez la fronde à ces canailles:
Et, pour éviter tant de maux,
N'enfermez pas vos généraux
Une autrefois dans vos murailles.

Pour vous dont les pieux desseins
Vous font révérer comme saints,
Je n'entends pas bien vos mystères :
Mais sans pénétrer dans le fonds,
Si les motifs en étoient bons,
Les effets étoient bien contraires.

Je n'ose appeler attentat
Votre grand zèle pour l'état ;
Voulant nous tirer de souffrance,
Vous ne jugiez pas que ce vœu
Pourroit un jour mettre le feu
Dans les quatre coins de la France.

L'état, comme le diamant,
Diminue en le réformant ;
Pour le trop polir, on l'empire ;
Quand vous réformez cet état,
Vous diminuez son éclat
Et la gloire de cet empire.

Nous respectons votre support ;
Mais puisque vous êtes au port,
Où toutes les graces arrivent,
Permettez-nous de prier Dieu
Que ce port ne soit pas le lieu
D'où nos calamités dérivent.

Que nous puissions voir désormais
Regner la justice et la paix ;
Que ces deux Graces s'entrebaisent ;
Et que suivant d'un cœur loyal
La voix du prophète royal,
Toutes ces tempêtes s'appaisent.

Qu'à

Qu'à l'avenir, mieux avisés,
Nous ne soyons plus divisés;
Mais que chassant de bonnes sorte
Ce monstre de division,
L'état et la religion
Pour jamais lui ferment la porte.

Que Dieu nous fasse moissonner
La paix que lui seul peut donner,
Et qu'il la rappelle en ce monde :
Que pour comble de nos sonhaits,
Nous puissions trouver cette paix
Dedans le tombeau de la fronde.

Qu'enfin cette sainte union
Bannisse la confusion
Qui fait les discordes civiles;
Que Paris soit comme autrefois
La bonne ville de nos rois,
Et la reine des bonnes villes.

(1) Cette pièce, qui auroit été plus justement intitulée, *Le Frondeur converti*, est une des meilleurs qui ait paru durant les troubles de la minorité de Louis XIV. Beaucoup de stances sont pleines de raison, et très-bien tournées. Son défaut, comme celui de la plupart des poësies de ce tems, est la prolixité, le délayement des idées. Un des partis qui règnent aujourd'hui en France, pourra trouver,

dans ce *Frondeur désintéressé*, de quoi faire de nombreuses applications.

COMPOSITION.

AIR: *Des Triolets.*

GENS attachés au cardinal,
N'en dites bien en nulle sorte;
Et nous n'en dirons point de mal,
Gens attachés au cardinal.
Le parti n'est pas fort égal:
Nous y perdrons, mais il n'importe;
Gens attachés au cardinal,
N'en dites bien en nulle sorte.

PARALLELE

Des cardinaux MAZARIN et RICHELIEU.

AIR: *Des Triolets.*

JULE et le défunt cardinal
Se ressemblent-ils, je vous prie?
L'un fut homme, l'autre est cheval,
Jule et le défunt cardinal.
L'un bâtit un Palais-Royal,
L'autre bâtit une écurie.
Jule et le défunt cardinal
Se ressemblent-ils, je vous prie?

Tous deux ont aimé le ballet,
La farce et la scène tragique;
L'un en prince, l'autre en valet,
Tous deux ont aimé le ballet;
Jule comme un vrai Jodelet,
Armand comme un bon politique;
Tous deux ont aimé le ballet,
La farce et la scène tragique.

Pour un état le pélerin
Avoit trop débile l'échine:
Il étoit trop foible de rein,
Pour un état le pélerin,
Puisque pour mouvoir Tabarin,
Il avoit besoin de machine;
Pour un état le pélerin
Avoit trop débile l'échine.

Ce fat eut le cardinalat,
Et bénéfice, et ministère;
Plus ignorant qu'un frère oblat,
Ce fat eut le cardinalat;
Et quoiqu'il n'eût régi l'état
Que de Gomorrhe et de Cythère,
Ce fat eut le cardinalat,
Et bénéfice, et ministère.

Sur la comparaison de MAZARIN *avec* RICHELIEU.

L'ON dit que la comparaison
Du grand Armand avecque Jule
Seroit bien aussi ridicule
Que d'un aigle avec un oison,
Ou d'un barbe avec une mule.

1651. (*6 février.*)

LES DIVERTISSEMENS DU CARNAVAL,

Ou l'éloignement du cardinal MAZARIN, *et le prochain retour des princes* (1).

ODE BACHIQUE.

CHERS amis, buvons sans chagrin!
La chance du HOC Mazarin (2)
Ne nous brouillera plus par des projets sinistres;
Ce géant dégradé n'est plus qu'un avorton:
Voit-on pas d'aussi sots ministres
A la cour, que dans Charenton?

On l'a mis avec grand succès
Hors de cour et non de procès;
Thémis fait changer d'air à son humeur falotte:
Il eût mieux fait de boire et de teindre son nés
De la couleur de sa calotte,
Que de nous avoir tant bernés.

Que la FRONDE est un instrument
Qui terrasse louablement
Ces colosses dorés, en qui tout mal abonde!
Je l'aime encore mieux depuis l'invention
De ces beaux verres à la fronde,
Façonnés en nids d'Alcyon.

Le palais a si bien frondé,
Que l'on va délivrer Condé,
Longueville et Conti du Havre de disgrace;
Ces princes innocens, retournant à Paris,
Y rameneront la bonace,
Les festins, les jeux et les ris.

C'est une vaine illusion
De dire que leur passion
Leur fera déchirer le ventre de leur mère:
Ils aiment trop la France, et sont trop bien instruits,
Pour paroître enfans de vipère;
Le vin guérira leurs ennuis.

Qui ne boit pas à leur santé,
Se déclare encore tenté
Des discours ou de l'or du démon de Sicile (3):
Puisqu'ils l'ont tant de fois immolée à l'état,
Servant aux gens de bien d'asile,
La négliger, c'est attentat.

Nobles buveurs, soldats de paix,
Courez par escadrons épais
Saluer ces héros avec les plus grands verres:
Mais qu'ils soient à la fronde, et que sans faire mal,
Ils relèguent toutes nos guerres
A la suite du cardinal!

Quoiqu'il se dérobe de nuit,
La France avec cris le poursuit,
Pour lui redemander sa substance absorbée ;
Sur elle, par lui seul, tout malheur est tombé ;
Elle eût été moins dérobée,
S'il se fût plutôt dérobé.

Elle a souffert que son trésor
Ait servi pour faire un pont d'or
A ce grand ravisseur de ses plus belles pièces :
Elle n'a combattu que son superbe rang,
Et montre, en éloignant ses nièces (4),
Qu'elle ne veut point de son sang.

Que ses forfaits sont inouis !
Qu'il tient prisonniers de Louis,
Outre ce grand Louis, que le Havre nous lie !
Nous reverrons dans peu cettui-ci glorieux :
Mais ceux qui sont en Italie
Ne réjouiront plus nos yeux.

Grand Gaston, hâtez le retour
De ces trois astres de la cour,
Qui souffrent une éclipse aussi noire qu'injuste :
Que votre noble éclat leur rende leur clarté,
Et plus puissamment les ajuste
Aux rayons de sa majesté.

Les Muses vous en chériront,
Les poëtes vous béniront ;
Ces grands cygnes, l'honneur des ruisseaux d'Hypocrène,
Vous donnant, par leurs chants, un titre tout divin,
Négligeront cette fontaine,
Pour boire à vous du meilleur vin. *C. C.*

(1) Cette année, la scène changea encore une fois. Ce même coadjuteur qui s'étoit ligué en 1650 avec Mazarin pour faire emprisonner les princes, se ligua en 1651 avec leurs partisans, et intrigua puissamment au parlement de Paris dans la vue de les faire sortir, et d'obliger Mazarin à quitter le ministère. On vint à bout de faire assister le duc d'Orléans aux séances du parlement, et de l'empêcher de se rendre aux instances de la reine qui vouloit conférer avec lui. La régente outrée formoit le projet d'appeler des troupes, de se cantonner dans le quartier du Palais-Royal, et de tenir tête au duc d'Orléans qui demeuroit au Luxembourg : mais soit prudence, soit timidité, le cardinal s'opposa à ce dessein ; et sur des espérances qu'on lui donna que son éloignement pourroit calmer les esprits, le soir du 6 février, il quitta Paris, et se retira à Saint-Germain.

Après ce sacrifice, Anne d'Autriche insista pour obtenir une conférence. Le coadjuteur fit répondre à Gaston que le ministre étoit trop près. La reine redoubla ses prières. Elle fit une assemblée

de la noblesse, des grands du royaume, & des maréchaux de France qui allèrent tous s'offrir pour ôtages à Gaston : il les remercia, et persista dans son refus. On continua à la harceler par des remontrances qui toutes tendoient à demander avant tout, l'éloignement sans retour du cardinal. Enfin, Anne d'Autriche se rendit, et après de violens combats, elle se laissa arracher, le 9 février, la promesse de ne jamais rappeler son ministre. Aussi-tôt, de peur qu'elle ne se dédît, le parlement donna un arrêt qui portoit qu'*en conséquence de la déclaration et volonté du roi et de la régente, dans le quinzième jour de la publication du présent arrêt, le cardinal Mazarin, ses parens, & domestiques étrangers vidroient le royaume, & que ledit temps passé, il seroit procédé contre eux extraordinairement, et permis aux communes et tous autres de leur courre sus.* Cette promesse, que le parlement se hâta de rendre solennelle, la régente ne l'avoit donnée que pour endormir la vigilance des frondeurs et s'échapper de leurs mains, en emmenant

le roi avec elle ; mais il lui fut impossible de mettre ce projet à exécution.

(2) Le *Hoc*, jeu mis en vogue par Mazarin. Les verres *façonnés en nid d'Alcyon*, dont il est parlé plus bas, étoient aussi fort à la mode, mais de l'invention des frondeurs.

(3) *Du démon de Sicile* : Mazarin, né dans cette île.

(4) *En éloignant ses nièces.* Il paroît que les nièces de Mazarin furent aussi obligées de s'éloigner.

LE TROU FAIT A LA NUIT PAR MAZARIN,

Pièce burlesque, ou sa fuite hors du royaume, avec la route qu'il a tenue depuis sa sortie.

Il a fait flandres (1) le faquin !
Et la foire de Saint-Germain,
Ses nièces et son écurie,
Cette saison de momerie,
Je veux dire le Carnaval,
Où règnent la farce et le bal,
Et ses amis les mascarades,
Qui déjà marchent en parades,
Ont aujourd'hui dessus son cœur
Moins de puissance que la peur.

Il fuit, l'illustre seigneur Jules,
Et prend bottes au lieu de mules,
Non pour crainte d'être croté,
Mais bien de peur d'être arrêté!
Il fuit! et d'autant que sa fuite
Mérite bien d'être décrite:
Ayant baisé le violon
Du maître à danser Apollon,
Et sous l'auspice d'une Muse,
Que l'on m'a dit n'être pas buse,
Je la veux décrire en deux mots.
Jules donques, fort à propos,
Reçut l'avis du dieu Mercure
(Qui de lui prend très-grande cure)
Que monseigneur notre sénat
Lui préparoit échec et mat;
Que Gaston, ce généreux prince,
Ne badinant pas quand il pince,
Se rangeoit enfin du parti
De Condé, comme de Conti;
Et fâché que son ignorance
Passât jusqu'à prendre la France
Pour la demeure des anglois,
Et des Fairfax égorge-rois (2),
Vouloit, comme prudent et sage,
Qu'il fût logé dans une cage,
Afin qu'il apprît à parler,
Et qu'il cessât de plus voler.
Mazarin, à cette nouvelle,
Sentant grand trouble en sa cervelle,
Et ne voulant prendre le dé
De la main du brave Condé,

Que l'an passé, par grande injure,
Il vêtit d'étoffe très-dure,
Craignant, dis-je, que d'une tour
Il ne fût concierge à son tour,
Il se résolut à la fuite :
Mais auparavant qu'il nous quitte,
Voyons le joli compliment
Qu'en forme de remercîment,
Il fit à son ami Mercure :
« Beau dieu, dit-il, par qui je jure,
Et que je tâche d'imiter
Plus que le puissant Jupiter !
Depuis que sur mon dos éclate
La soie avecque l'écarlate,
Tu m'as fait tant de biens divers,
Que si j'étois faiseurs de vers,
Avant qu'il soit la mi-Carême,
On te verroit dans un poëme,
Ou du moins dans un triolet,
Loué par ton humble valet;
Mais sachant le hoc et la prime,
Et non pas le jeu de la rime,
Je suis contraint de m'avouer
Trop ignorant pour te louer.
Je veux bien toutefois qu'on sache,
Encor que ton avis me fâche,
Que je l'estime infiniment ;
Et qu'un tel avertissement
Me rend si fort ton redevable,
Que je veux bien passer pour diable,
Ou plutôt pour diable et demi
(C'est un grand mot, dieu mon ami),

Si jamais ce bienfait j'oublie.
Mais achève, je te supplie.
Tu m'as averti du danger:
Dis-moi comme il faut déloger;
Sortirai-je avec mon bagage ?
Ou le laisserai-je pour gage ?
Irai-je en carrosse, à cheval,
En arlequin, ou cardinal,
En compagnie, ou sans escorte,
Par une brèche, ou par la porte ?
Enfin, si je quitte la cour,
Sera-ce de nuit ou de jour » ?
« De jour, lui répondit Mercure ?
Pour toi la chose n'est pas sûre;
Et puis, tu sais bien entre nous
Que la nuit se font les bons coups.
De nuit doncques, et sans trompettes (3),
Tu te retireras bragues nettes.
Quitte l'habit de cardinal;
Et pour sortir exempt de mal,
Prends une houpelande grise,
Soit de drap, de serge, ou de frise,
N'importe, pourvu que tu sois
Méconnoissable au sot bourgeois.
A mauvais jeu fais bonne mine;
Tranche du Mazarin-Conchine,
Et pour plus grande sûreté,
Sois de vaillans gars escorté;
Que leur troupe soit grosse et leste;
En partant joue de ton reste;
Et pour incaguer les badauds,
Fais-en coucher sur les carreaux.

Ne te charge point de bagage;
Car je te jure, au long, au large
Que le tout te sera rendu,
Au moins s'il n'est pris ou vendu :
Mais, en ce cas, tes pattes croches,
Dedans peu rempliront tes poches.
Adieu donc Jules! et sans bruit,
Gagne Saint-Germain cette nuit ».
Cela dit, l'enfant de Cyllène,
Tutélaire des tire-laine,
S'évanouit du cabinet,
Où monsieur le rouge-bonnet,
Ayant rude martel en tête,
Crut qu'il feroit un trait de bête,
Si promptement il ne suivoit
L'ordre qu'un dieu lui prescrivoit.
Pour cet effet donc, il appelle
De ses valets le plus fidèle,
Et lui dit, après deux hélas!
« Vîte! qu'on selle mes dadas!
Et fais dire à mon écurie
Que j'ai l'ame triste et marrie
De la quitter si brusquement,
Mais que je ne puis autrement;
Que la cour, un peu trop cruelle,
Me fait ainsi séparer d'elle,
Et qu'enfin, pour lui dire adieu,
Je sors par l'huis de Richelieu.
Dis-lui qu'en partant je lui laisse
Pour monument de ma tendresse,
Mon nom, mes haches, mes faisceaux,
Et tous mes titres les plus beaux ».
Le valet, transporté de zèle,

S'en va sonner le boute-selle ;
Et très-curieux de sauver
Jules, qu'il voit de peur crever,
Amasse dans le voisinage
Ceux qu'il sait faits au badinage,
Garnemens qui ne valent rien,
Gens à tout faire, hormis le bien ;
Qui, bons amis de l'Éminence,
Ou bien plutôt de sa finance,
Le vont attendre où l'an passé
Condé se vit encarrossé.
Or la minuit étant venue,
Jules, qui de froide peur sue,
Fagoté comme un sibilot,
Ayant fait son petit ballot,
S'en va trouver cette canaille ;
Qui de son corps lui fait muraille,
Et pique avec lui le chemin
Qui d'ici mène à Saint-Germain.

A propos! on me vient de dire
Que plus loin ses chausses il tire,
Et que mercredi le galant
Prit son gîte dedans Meulan.

(1) *Il a fait Flandres*. Ancien proverbe, pour dire : *Fuir, décamper*.

(2) *Et des Fairfax, égorge-rois*. Mazarin comparoit souvent les frondeurs aux rebelles d'Angleterre.

(3) *De nuit doncques, & sans trompettes*. Le cardinal choisit la nuit du 6 au 7, entre onze heures et minuit. Après s'être

déguisé en cavalier, et avoir endossé un habit gris avec un chapeau chargés de plumes, il sortit du Palais Royal, accompagné de deux gentilshommes, et de Noailles, depuis duc, qui lui étoit fort attaché. Il avoit eu la précaution, en partant, de faire une convention avec la reine : quelque chose qui arrivât, les princes ne devoient être mis en liberté que de leur mutuel consentement ; il lui fit même signer un billet adressé à de Bar, officier chargé de les garder, par lequel il lui étoit ordonné de suivre aveuglément les intentions du cardinal sur l'élargissement des princes, sans aucun égard à tout autre ordre du roi ou de la reine, postérieur et contraire à celui-ci.

Mazarin espéroit qu'après son départ, le duc d'Orléans, dénué de tous les prétextes dont jusqu'alors il s'étoit servi pour ne point voir la reine, se résoudroit enfin à une entrevue où la princesse reprendroit sur lui tout son ascendant, ou du moins le captiveroit assez pour le faire consentir à son retour. Ces réflexions le déterminèrent à une démarche qui pouvoit paroître au premier coup d'œil une vrai bévue en politique.

LE DÉSAVANTAGE DE LA FUITE.

IL est parti, le seigneur Jule!
Mais ce départ me fait douter
Que ce ne soit pour mieux sauter
Que ce maître fourbe recule.
Il est plus fin qu'un vieux renard,
Et je crains un tour de son art.
Après cette prompte sortie,
Prétend-il nous prendre sans verd?
Non, non, qui quitte la partie
Selon nos règles il l'a perd.

(16 février.)

LE CARDINAL ERRANT.

LA verve aujourd'hui qui me prend
Est pour un cardinal errant.
Qui, plus matinal que l'aurore,
Partit pour revenir encore,
Au moins à ce qu'il espéroit.
Mais au diable soit qui le croit!

Aprés que ce grave ministre,
Qui jadis fut valet d'un cuistre,
Eût appris que le parlement
Ordonnoit son éloignement,
Et que toutes ses fourberies,
Souplesse, charlatanneries,

Ne

Ne faisoient plus voir aujourd'hui
En France de dupe que lui;
Après qu'il eut vu que la fronde,
Quatre cents lieues à la ronde,
Son clac avoit fait retentir,
Il se résolut de partir
De belle nuit à la frescade
Comme allant à la promenade,
Se divertir à Saint-Germain,
Ayant beau temps et beau chemin.
O! plût à Dieu qu'alors la garde,
Qui par-tout maintenant regarde;
Encore un coup, ô! plût à Dieu,
Qu'à la porte de Richelieu (1),
Elle eût mis bonne sentinelle
Pour Mazarin et sa séquelle;
Qu'ils fussent encor dans Paris,
Et qu'au lieu des vers que j'écris
Sur les erreurs de l'Eminence,
J'en eusse écrit sur sa potence!
Mais il s'en va tirant pays,
Voir les princes ses bons amis;
Puis avec lettre de créance,
Etre auteur de leur délivrance,
De même qu'il avoit été
Auteur de leur captivité (2).
Il pensoit, le pauvre stupide!
Que Condé, notre grand Alcide,
Encore une fois l'appuîroit,
Et dans son rang le remettroit.
C'étoit-là cette grande *rouze*
Dont la sicilienne *bouze*,

(Pour imiter son chien d'accent)
Croyoit se rendre encor puissant ;
C'étoit-là sa pantalonade,
Sa dernière mazarinade.
Mais décrivons un peu l'abord
De ce ministre à l'esprit fort,
Les postures et l'éloquence
De sa ridicule Eminence.
Après avoir dit à de Bar (3)
Qu'il étoit venu de la part
De notre roi et de sa mère,
Pour finir la longue misère
Des captifs les plus glorieux
Qu'on ait jamais vus dans ces lieux !
Introduit dans la citadelle
Avec fort petite séquelle,
Il osa saluer Condé,
Qui ne fut pas persuadé
Par tel ou semblable langage,
Que lui tint ce sot personnage :
Monsiour, pour hors d'ici vous mettre,
Je souis le portour d'oune lettre,
Qu'on nomme lettre de cachet,
Qui fait ouvrir porte et guichet.
J'ai tant soulicité la reine,
Que, malgré l'envie et la haîne
De monsiour le douc d'Orléans,
Qui voudroit vous tenir céans,
Pour y consommer tout votre âge,
Dont certes seroit grand dommage ;
Enfin, j'ai obtenou de quoi
Vous faire sortir quant et moi ;

Je souis venou en diligence,
Pour implorer votre assistance
Contre ce maudit parlement,
Qui concloud mon bannissement.
Ce peuple de Paris rebelle
Me pourte une haîne immortelle;
Ce Beaufort, ce coadjutour
Enfin m'ont fait un mauvais tour:
Car, Monsiour, ils ont à la fouite
Ma triste Eminence rédouite.
Mais j'espère revoir oun jour
Le roi, quand il sera majour;
Il reconnoîtra mes services,
Me remettant moi et mes nices,
Et Manchini mon cher nevou,
Qui s'en iront je ne sais où.
Cependant, monsiour, je vous prie
De m'aimer toute votre vie,
Et d'intercéder bien pour moi
A la majourité du roi.
Condé, connoissant l'ame ingrate
De ce perfide qui le flatte,
Par crainte et non pas par amour,
Désireux de voir le plein jour
Et de sortir hors de la cage,
Sut fort bien chanter son ramage,
Et feignit de savoir bon gré
A ce faquin désespéré.
Mais il savoit bien l'artifice
Dont il coloroit sa malice,
Et lui tardoit qu'il n'eût le corps
Comme il avoit l'esprit, dehors.

Les princes, plus comblés de gloire
Qu'au retour de quelque victoire,
Prennent leur route vers Paris,
Où les feux de joie et les cris (4)
Charment les yeux et les oreilles
De ces personnes non-pareilles;
Et notre cardinal errant
Dedans le Havre demeurant,
Les accompagne de la vue,
Autant que peut son étendue.

(1) Le cardinal avoit d'abord intention de sortir par la porte de la conférence. Ses gardes & ses domestiques l'y attendoient, ce qui attira une foule de curieux, et occasionna une querelle assez vive. Il fut obligé de s'évader par la porte de Richelieu, et tout tremblant se trouva fort heureux de joindre un corps de 200 chevaux commandés par le comte d'Harcourt, qui le conduisit avant la fin de la nuit à Saint-Germain. Il y passa trois ou quatre heures fort désagréables auprès du feu d'une hôtellerie, en attendant qu'on lui eût préparé un logement au château.

(2) Persuadé qu'il n'avoit plus rien à espérer des négociations de la régente avec le duc d'Orléans, Mazarin voulut se donner le mérite de la délivrance des princes,

et se chargea d'aller lui-même les mettre en liberté. Il arriva le 13 au Havre. La Rochefoucauld raconte dans ses Mémoires que le cardinal entreprit d'abord de justifier sa conduite envers eux, en leur disant le sujet qu'il avoit eu de les faire arrêter ; qu'ensuite il leur demanda leur amitié, et leur dit néanmoins avec fermeté, *qu'ils étoient libres de la lui accorder ou de la refuser, et que quoiqu'ils fissent sur cela, ils pouvoient dès ce moment sortir du Havre et aller où il leur plairoit. Apparemment*, ajoute la Rochefoucauld, *ils lui promirent ce qu'il voulut ; il dîna avec eux, et partit pour Sédan*, d'où il se retira sur les terres de l'électeur de Cologne. Le dîner qu'il fit avec les princes fut très-gai.

(1) *De Bar*, officier chargé de la garde des princes.

(4) Condé, Conti, et Longueville arrivèrent à Paris le 16 Février. Le même peuple qui avoit fait des feux de joie pour leur emprisonnement, en fit, treize mois après, pour leur liberté. Les villages par où ils avoient passé avoient prévenu les parisiens à cet égard. On y alluma des

feux de joie, et entre autres un où l'on voyoit une figure de paille couverte d'une vieille jupe rouge, représentant le cardinal Mazarin, qui fut ainsi brûlé en effigie.

TRIOLETS
Sur la fuite du Cardinal.

Le conseil n'est juste ni bon,
Qui veut que Mazarin s'en aille :
Il fait grand tort à votre nom ;
Le conseil n'est juste ni bon.
Vous vous en servez, ce dit-on,
Quoi qu'il ne vaille rien qui vaille ;
Le conseil n'est juste ni bon,
Qui veut que Mazarin s'en aille.

Ce coquin et tout son parti
Sent aujourd'hui rudes secousses :
On accommode du rôti,
Ce coquin et tout son parti.
Condé, Longueville, et Conti
Ne s'en rongeront pas les pouces ;
Ce coquin et tout son parti
Sent aujourd'hui rudes secousses.

Lorsque je pense à ce voleur,
Contre moi-même je me fâche :
Au front me monte la chaleur,
Lorsque je pense à ce voleur.
De Paris il est le malheur,
Et Paris toutes fois le lâche ;

Lorsque je pense à ce voleur,
Contre moi-même je me fâche.

Au lieu de le laisser partir
Mieux monté que ne fut Saint-George,
Devions-nous pas le dévêtir,
Au lieu de le laisser partir;
Couper son membre et le rôtir;
Et puis lui faire rendre gorge,
Au lieu de le laisser partir
Mieux monté que ne fut Saint-George?

Contre lui ne pas décréter,
Ce n'est pas faire un coup de fronde;
C'est trop doucement le traiter,
Contre lui ne pas décréter.
Son arrêt devoit l'arrêter,
Ou l'envoyer en l'autre monde.
Contre lui ne pas décréter,
Ce n'est pas faire un coup de fronde.

Que nous sert qu'il soit exilé,
Puisque nos louis il emporte?
Après avoir dix ans volé,
Que nous sert-il qu'il soit exilé?
Pour lui, c'est un grand jubilé
Que la liberté d'une porte;
Que nous sert-il qu'il soit exilé,
Puisque nos louis il emporte?

Ce maraut qui n'a point d'esprit,
Ni de vertu que dans les c . . .
De notre bêtise se rit;
Ce maraut qui n'a point d'esprit,

Se fait gloire qu'il soit écrit
Qu'il est riche de nos dépouilles;
Ce maraut, qui n'a point d'esprit,
Ni de vertu que dans les c....

On manqua bien de jugement,
Lorsqu'on voulut choisir cet homme
Pour remplir la place d'Armand:
On manqua bien de jugement;
Il pouvoit bien plus dignement
Gouverner les b** de Rome;
On manqua bien de jugement
Lorsqu'on voulut choisir cet homme.

Jules, va plier ton paquet:
Notre prince est devenu sage;
Ton adultère lui déplaît;
Jules, va plier ton paquet:
Garantis ton rouge bonnet,
De risque d'un si grand orage;
Jules, va plier ton paquet:
Notre prince est devenu sage.

ÉPIGRAMME.

Le successeur de Richelieu,
Quant on parle de rendre compte (1),
De peur d'en recevoir la honte,
S'en veut aller, sans dire adieu.

(1) Il avoit été souvent question dans les assemblées des chambres d'*assigner* le

cardinal Mazarin *pour être ouï sur son administration.*

LA BERNE MAZARINE (1).

SANGLÉ d'un puissant coup de fronde,
Persécuté de tout le monde,
Opprobre du cardinalat,
Et l'anathême de l'état :
Tu fais bien voir par ta sortie,
Qu'enfin tu quittes la partie,
O ! cardinal impertinent,
Dix mille fois plus qu'éminent !
Mais ayant coupé notre bourse,
N'arrêterons-nous point ta course ?
Et nous étant laissé voler,
Te laisserons-nous en aller,
Sans te faire un peu rendre gorge ?
Quoi donc ! monté comme un Saint-George,
Avec tous tes beaux airs pimpans,
Tu t'en iras à nos dépens
Te panader en Italie,
Dont tu n'es que la moindre lie,
Ou pour mieux dire l'excrément ?
Ah ! si l'on suit mon sentiment,
Il faut plutôt mettre en pratique
Quelque ingrédient pharmatique,
Et par un puissant vomitif,
Quoique tu fasses le rétif,
Te purger de bonne manière,
Tant par devant que par derrière,

De tous les biens sur nous emblés
Que tes coffres ont avalés.
Il faut que tu rendes sans feinte
Notre sang dont ta pourpre est teinte,
Tant de millions de louis
Dont injustement tu jouis,
Et tant de riches bénéfices
Usurpés par tes artifices.

Eh quoi ! pauvre diable, as-tu peur ?
Cela te fait-il mal au cœur ?
Tu fais le délicat, ce semble !
A ce mot de vomir, tu trembles !
C'est pourtant un faire, le faut ;
Et si vomitif ni clistère
Ne sert de rien à ce mystère,
Je saurai fort bien t'appliquer
De quoi te faire démasquer.

Peut-être qu'en lisant ma rime,
O cardinal falotissime !
Tu pourras marmoter tout bas :
Ah ! couyon, tu ne me tiens pas !
Mais tu n'en perdras que l'attente ;
Un jour, deux jours, dix, vingt ou trente
N'amenderont pas ton marché ;
Tu seras enfin dépêché.
Donc qu'en attendant je te tire
Les poignans traits d'une satyre,
Dont le style grave et moqueur
T'aille percer jusques au cœur.
Jules, tu dois chérir ma muse,
Puisqu'à présent elle s'amuse

A te porter jusques aux cieux :
Mais n'en sois pas si glorieux,
Car j'entends avec une berne :
C'est ainsi qu'elle se gouverne ;
Et je t'en dis la vérité,
Pour rabattre ta vanité.
Chères provinces désolées
Par ces factions dépeuplées,
Que par tyranniques exploits
Il a réduites aux abois,
Dont il a tiré la substance,
Sous le beau nom de subsistance,
Et mangé la chair jusqu'aux os :
Sus, Paris ! montrez-vous dispos ;
Champagne, Provence, Gascogne,
Empoignez votre castelogne (2) ;
Tenez bien, roidissez les coins :
Y êtes-vous ? fermez les poings,
Et faites sauter jusqu'aux nues,
Par des secousses continues,
Sans crier jamais c'est assez,
Ni que vos bras en soient lassés,
Ce franc faquin à triple étage,
Qui n'est propre, pour tout potage,
Qu'à faire en l'air des entrechats,
Comme l'on en voit faire aux chats.
Que toutes ses mazarinettes,
Ses singes, ses marionnettes,
Et ses bardachés aujourd'hui
Soient secoués quant et quant lui.
Voilà qui va le mieux du monde !
Bons Dieux ! Entendez comme il gronde !

Quelle grimace ! Quel portrait !
Un constipé sur un retrait,
Un vieux charlatan qui bouffonne,
Un mulet roigneux qu'on bouchonne,
Un singe qui croque des poux,
Un mâtin assailli des loups,
Dom Quichotte dans les écornes,
Un fou quand on lui fait les cornes,
Et Guillaume en mâchant des noix,
Font moins de mines trente fois.
Voyez, voyez comme il écume !
Voyez comme sa tête fume !
Je crois qu'il a le diable au corps :
Que jamais il n'en soit dehors !
Messer Satan, je vous en charge,
Et bien au long et bien au large :
Qu'il en puisse créver d'ahan,
Et vomir l'ame avec le bran,
Ou plutôt avec la finance,
Dont ce fat a séché la France !
Bon, bon ! voilà tous nos louis ;
Que mes yeux en sont réjouis !
Je vous revois donc, nos pistoles,
Dont il a tant fait ses idoles !
Vous voilà, beaux écus mignons !
Mais où sont tous vos compagnons ?
Hélas ! il en faut bien encore !
Il en a soustrait, la pécore !
Tous les plus beaux et les meilleurs,
Qu'il a mis autre part qu'ailleurs.
La peste ! comme il cabriole !
Il n'a pas perdu la parole.

Ecoutons ce qu'il chante ! *O* ! *ô* !
Oimé ! *l'on machint populo*,
Io n'en popou, *io son perdoute.*
Machante citta, *ma machante poutte.*
Non me sça pas recompensan,
De la trahison de Casan.
Quel diable de baragouinage ?
Qui peut entendre ce langage ?
Mais excusez-le toutefois ;
C'est qu'il écorche le françois.
Allons ! courage ! en conscience,
C'est lui prêter trop d'audience.
Donnez encor six tourdions
Pour ses singes et ses mions.
Pauvre Eminence débiffée,
D'où vient ce superbe trophée
D'une pantoufle ou d'un patin,
D'une culotte de satin,
D'un beau manchon fourré de martes,
De trois beaux dez, d'un jeu de cartes,
D'une lettre de Manchini,
A Joulio Mazarini,
Qui, se mêlant à la rencontre,
Avec bourse, stilet et montre,
Et mille autres jolivetez,
Vont brinbalant à tes côtés ?
Mais quelle étrange conjoncture !
Vit-on jamais telle aventure ?
On nous en baille, on nous en vend ;
Nous ne bernons plus que du vent ;
Et le démon qui le possède,
Mieux que ne fit jamais Salcède,

Le rendant, ainsi qu'autrefois,
De l'ordre de la rose-croix,
A son Eminence emportée,
Pour être aux enfers si frottée,
Qu'au prix de lui les Gaufredis
Penseront être en paradis.
De grace! officieux fantômes!
Si, dans l'empire des atômes,
Où la mort veut que vous viviez,
Par hasard vous le retrouviez,
Prenez, au lieu de couverture,
Quelque vieux drap de sépulture,
Et me le bernez en ami,
C'est-à-dire, en diable et demi.
Et d'autant qu'il faut être quatre,
Quand vous voudrez vous en ébattre,
Je brûle d'un si grand désir
D'avoir encore un tel plaisir,
Que pour être de la partie,
Si j'y pouvois aller en vie,
D'un esprit beaucoup plus dispos,
Qu'un grimaud, lorsqu'il a campos,
J'irois vous y prêter main-forte,
Pour le berner de bonne sorte.
Hé bien! ô cardinal berné,
Et de la berne mal mené,
N'est-il pas plus que raisonnable,
Puisque tu te rends si bernable,
De sentir le branle éternel
D'un bernement continuel?
Tu l'as mérité pour tes crimes;
Tu le seras donc par ces rimes;

Tu le seras pareillement,
Et d'effet, et réellement;
J'entends en ta propre personne;
Comme, si Dieu ne te pardonne,
Tu le pourras être là-bas,
Par les suppôts de Satanas,
Dans les enfers, où te conduise
Ton imposture et ta bêtise!

(1) Cette satire peut donner une idée de l'exécration universelle qu'avoit excitée Mazarin. Il en existe encore de plus fortes: mais elles sont dégoutantes à l'excès.

(2) *Castelogne*. Couverture.

Adieux du cardinal Mazarin (1).

Adieu donc, pauvre Mazarin!
Adieu, mon pauvre tabarin!
Adieu, mon conseiller suprême!
Adieu, destructeur de carême!
Adieu, peste de cardinal!
Adieu, beau, mais méchant cheval!
Adieu, l'oncle aux mazarinettes!
Adieu, père aux marionnettes!
Adieu, l'auteur des Théatins!
Adieu, maîtres des Trivelins!
Adieu, grand faiseur de machines!
Adieu, causes de nos ruines!
Adieu, grand remueur de galans!

Adieu, buveurs de limonades !
Adieu, l'inventeur des pommades !
Adieu, l'homme aux bonnes senteurs !
Adieu, l'ami des sénateurs !
Adieu, l'abbé à vingt chapitres !
Adieu, seigneur à mille titres !
Adieu, des ministres le chef !
Adieu, gouvernail de la nef !
Adieu, grand faiseur de courbette !
Adieu, timon de ma brouette !
Adieu, grand inventeur du hoc !
Adieu, frère jadis d'un froc !
Adieu, la moustache collée !
Adieu, brave tête pelée !
Adieu, calotte, adieu bonnet !
Adieu, pièce de cabinet !
Adieu, bâtisseur d'écuries !
Adieu, l'esprit à fourberies !
Adieu, gentil Sicilien !
Adieu, forfante italien !
Adieu, qui ne veut être évêque !
Adieu, l'homme à bibliothèque !
Adieu, tout, si ce n'est pédant (2) !
Adieu donc, suprême intendant !
De l'éducation royale !
Adieu, tête à nulle autre égale !
Eh ! que fera le parlement,
Privé de ton entendement ?
Que fera le ciel de la France
Sans cette haute intelligence ?
Hélas ! que bientôt l'espagnol
Chantera comme un rossignol !

Nous

Nous voyant sans cet habile homme,
Qui nous étoit venu de Rome.

Toutefois, que Dieu le conduise,
Dût-il même aller à Venise !
Dût-il aller à Monaco,
Lieu fort propre pour un becco !
Dût-il être auprès du saint siège,
Et dût-il s'en aller à Liége !
Car nous lui donnons passe-port
Pour l'est, l'ouest, le sud, le nord;
Dût-il aller à tous les diables,
Qui pour lui sont gens sociables !
Car pour vivre dans Saint-Germain,
Après un si mauvais dessein
Que d'affamer la bonne ville,
D'allumer la guerre civile,
Et de faire que les François,
Ainsi que Troyens et Grégeois,
Se portassent des estocades,
Et de corps fissent barricades;
Après avoir pris nos Louis,
Dont nos yeux étoient réjouis,
Tant original que copies,
Dont avez vos banques remplies;
Après les emprisonnemens,
Après les empoisonnemens
Qu'avez faits et que vouliez faire
Des gens que la France révère,
Et qu'ayant par force élargis,
Vouliez loger à Montargis;

Après *toutes* vos fourberies,
Après toutes vos voleries,
N'espérez pas, cher cardinal,
D'y passer d'autre carnaval.

Mais direz-vous, j'aime la France,
Et les grands soins de la régence
Me divertissent seulement;
Car la cour est mon élément.
Il est bien doux de voir des princes
Et des gouverneurs de provinces,
Des ducs et pairs, des maréchaux,
Louer mon hôtel à chevaux,
Et dire que mon éminence
Sait mieux jouer qu'homme de France!
Je l'avoue, oui, c'est grand plaisir.
Mais parlons un peu à loisir.
Répondez-moi, messire Jule,
Qui passez pour parent d'Iule,
Parce que sommes tous venus
Nous et lui de dame Vénus:
Si cette gloire vous agrée
D'avoir l'autorité sacrée,
Quoique vous ne le soyez pas;
Que regarder de haut en-bas,
Et nous commander à baguette,
Soit ce que votre cœur souhaite,
Donnant pensions et brevets
Jusqu'au moindre de vos laquais:
Ce n'est un *ergo* nécessaire
Qu'aussi cela nous doive plaire,
Et c'est assez qu'en bon françois,
Nous obéissions à nos rois.

C'est pourquoi, si vous êtes sage,
Allez faire un petit voyage
Jusqu'au climat sicilien,
Si mieux n'aimez l'italien,
Que devez aimer davantage;
Car il me souvient d'un passage,
Qui dit, que le cœur et l'argent
Vont toujours ensemble logeant.
Vous répondrez qu'avez en France
Encor beaucoup plus de chevance;
Que de rechef partis et prêts
Doivent grossir vos intérêts:
Mais c'est justement l'enclouëure,
Et c'est pour vous à la mal-heure
Que pour empêcher tels desseins,
Paris en venir veut aux mains.
On criera toujours: Guerre! guerre!
Si vous ne quittez cette terre;
Et nous serions soudain d'accord,
Si vous étiez absent ou mort.

Ainsi donc, par vos limonades,
Par vos excellentes pommades,
Par la bonne odeur de vos gants,
Par le mouvement de vos glands,
Par votre petite calotte,
Par votre tête un peu falotte,
Par les singes que tant aimez,
Qui, comme vous, sont parfumés,
Par les belles mazarinettes,
Par toutes les marionnettes,
Par point, séquence, et par frédon,
Par tout ce que vous trouvez bon,

Par tout ce que dire je n'ose,
Ni dans les vers, ni dans la prose,
Dont nous gardons le souvenir,
Allez, sans jamais revenir.

(1) Ces *adieux* sont un autre monument de l'acharnement des parisiens contre Mazarin.

(2) *Adieu tout, si ce n'est pédant.* Il falloit que le Cardinal fût bien éloigné d'être *pédant*, pour que l'auteur fit du moins cette exception.

SECONDES STANCES,

Sur le Pour et le Contre.

L'UN dit par-tout, pour lui complaire,
Que Jule est fort homme de bien;
Un autre dit tout au contraire,
Que jamais il ne valut rien.
Pour moi, je suis dans ce rencontre
Contre le Pour, et pour le Contre.

L'un dit par-tout, pour lui complaire,
Que c'est un esprit fort charmant;
Un autre dit tout au contraire,
Qu'il n'eut jamais du jugement.
Pour moi, je suis dans ce rencontre
Contre le Pour, et pour le Contre.

L'un dit par-tout, pour lui complaire,
Qu'un jour en France il reviendra;
Un autre dit tout au contraire
Que jamais il n'y paroîtra.
Pour moi, je suis dans ce rencontre
Contre le Pour et pour le Contre.

A Mazarin.

Objet d'une haîne infinie,
Quand verra-t-on finir ton sort?
Nous voyons bien ton agonie;
Mais chacun désire ta mort.
Ainsi soit-il!

Virelay,

Sur les Vertus de sa Faquinance.

Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire:
Il est fourbe au superlatif,
Il est de Sicile natif.

Il est d'un naturel tardif,
Il est lâche, il est mercenaire:
Il n'est pas trop persuasif,
Il n'a jamais eu l'esprit vif,
Il n'est ni galant, ni naïf,
Il n'est qu'à son bien attentif;
Si le nôtre le rend pensif,
Ce n'est que pour nous le soustraire;
Et d'un accord consécutif,

Le peuple ne cesse de braire :
Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire.

On ne sait quel est ce chétif,
Quel est son père présomptif,
D'où nous est venu ce faussaire,
S'il est noble, ou s'il est métif;
Et la cour, comme le vulgaire,
Chante pour tout point décisif :
Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire.

Puisqu'il est si vindicatif,
Que son poison est corrosif,
Et qu'il a l'ame sanguinaire,
Qu'un diable est son maître instructif,
Qu'il n'est point de préservatif,
De remède confortatif,
De vuide, ni de lénitif,
Qu'on manque de restauratif,
Et qu'il n'est aucun correctif
Contre ce ministre offensif,
Dont notre perte est le motif,
Il n'est rien de plus positif
Que le chrétien, comme le juif,
Peut d'un accent alternatif
Dire au moins, pour se satisfaire :
Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire.

Ce faquin est gras comme suif,
Et n'est pas beaucoup maladif;
Il n'est ni fourbe, ni poussif;

Mais pour le point génératif,
Il aime le copulatif :
Et Dieu sait comme il fut lascif
Pour la figure orbiculaire !
Autrefois on le vit passif :
Maintenant on le croit actif ;
Et quoique, pour chose si claire,
Il est fort sur le négatif,
On peut soutenir le contraire :
Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire.

Chez lui, tout est impératif;
Et comme il sait peu la grammaire,
Il ne connoît point le datif,
Il prétend faire un positif
De tout pronom démonstratif.
Il fait un grand préparatif,
Dont il sera mémoratif;
Mais on sait que ce fugitif
Ne fut jamais expéditif,
Qu'il n'a pas l'esprit inventif,
Et que ce n'est qu'un apprentif
Dans la science militaire ;
Il est méchant, il est craintif.
Il est de Sicile natif,
Il est toujours prompt à mal faire.

Quoiqu'il soit fort appréhensif,
Il pille toujours en corsaire ;
Il charge d'un bien excessif
Aussi bien galère qu'esquif ;
Il a des tables d'or massif,

Dont on fait ailleurs inventaire.
Sous lui tout le peuple est captif.
Il est de Sicile natif ;
Il est toujours prompt à mal faire.

Mais qu'il ne soit plus si rétif ;
De peur qu'un bois de chêne ou d'if
N'empêche un bourreau d'être oisif,
Et qu'une lettre circulaire
Ne prône encor d'un ton plaintif :

Il est de Sicile natif ;
Il est toujours prompt à mal faire ;
Il est fourbe au superlatif :
Il est de Sicile natif.

STANCES.

LE MAZARIN, portant la hotte, dit :
J'ai bon dos, je porterai bien tout (1).

MA foi ! tout le monde s'abuse,
Alors que la France m'accuse
De cent maux que je n'ai points fait ;
Je suis innocent en effet,
Quoique provinces soient en armes :
On dit même que j'ai des charmes,
Pour corrompre tous les esprits :
C'est le sujet de tant d'écrits
Dont colporteurs font tant de compte ;
Et souvent je rougis de honte,

Lorsque j'entends ces vains propos ;
Mais je veux porter tout : car, ma foi ! j'ai bon dos.

Il n'est rimeur dans sa colère,
Il n'est point fils de bonne mère,
Qui ne me blâme en bonne foi
Des crimes qui sont hors de moi.
Chaque marchand dans sa boutique,
N'ayant plus si bonne pratique,
En jasant au premier venu,
Dit d'un accent tout ingénu :
« Il faut croire que l'Éminence
A mis au net toute la France ;
Elle se perd de bout en bout » ;
Mais, ma foi ! j'ai bon dos : je porterai bien tout.

Le vigneron, lorsque l'orage
A fait désordre au paysage,
Me fait l'auteur de tous ses maux ;
Si l'on voit déborder les eaux,
Chacun s'en prend à l'Éminence,
Qui souvent à nul mal ne pense,
Qui jamais à mal n'a pensé,
Qui n'a pas encor commencé ;
Vivant dans la pure innocence,
Quoiqu'on dise autrement en France :
Ce qui vient troubler mon repos ;
Mais je veux porter tout : car, ma foi ! j'ai bon dos.

Les peuples, les aréopages,
Les fols, aussi bien que les sages,
Se sont portés aveuglément
A m'accuser injustement

Du moindre mal qui les offense.
Le nocher prend même licence,
Quand il voit la mer en courroux,
Et le pauvre planteur de choux,
Voyant son jardin sans rosée,
L'Éminence en est accusée,
Et j'entends tous ces beaux propos;
Mais je veux porter tout : car, ma foi! j'ai bon dos.

J'entends par-tout que chacun crie :
Il faut jeter à la voirie
Ce franc maraud d'italien,
Qui vient de gripper tout le bien
De la France qu'il vient d'occire.
Ah! ma foi! c'est un mauvais sire,
Qui sait écorcher le françois.
Aussi, sans en faire deux fois,
Ne faut-il pas qu'en pleine Gréve,
Le bourreau promptement l'élève?
Voilà l'entretien de ces sots :
Mais je veux porter tout; car, ma foi! j'ai bon dos.

Quand je pense trousser bagage,
Je rencontre dans mon voyage
Messieurs les vents et les lutins,
Qui, pour moi font plus les mutins
Que l'on n'en fit aux barricades,
Dont le souvenir rend malades
Tout ce que j'ai de partisans,
Qui ne sont pas guerrières gens.
De financiers toute la troupe
N'est vaillante que sur la soupe,
Ou quand il faut lever impôts;
Et j'ai tous leurs péchés chargés dessus mon dos.

(1) *Mazarin portant la hotte.* Le Cardinal étoit ainsi représenté dans une gravure qui se vendoit par toute la ville.

Les Élémens.

Banni du ciel et de la terre,
Mazarin cherche les enfers :
Mais il n'y trouve que des fers,
Tout prêts à lui faire la guerre.
Il prend son essor vers la mer,
Qui, rebutant son éminence,
Lui fait rechercher la potence,
Puisqu'il ne lui reste que l'air.

Aux Frondeurs sur Condé.

Brave troupe frondeuse,
Voici le grand Condé !
N'êtes-vous pas heureuse
De l'avoir secondé (1) ?
Voyez combien il est agréable!
Quand il est dans nos repas !
Ne vous charme-t-il pas,
En prenant ses ébats ?
Sachez qu'il n'est pas moins formidable,
Quand il est dans les combats.

Blot.

(1) On a vu combien les frondeurs avoient contribué à la délivrance de Condé & des deux autres prisonniers.

HARANGUE

Du duc DE BEAUFORT *au* PARLEMENT (1).

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

OR écoutez, peuple de France,
Le bel avis, en termes exprès,
Du grand Beaufort, dit en présence
Du parlement, dans le palais.

Il salua la compagnie
De son chapeau très-humblement,
Et d'une voix assez hardie,
Leur fit ce beau raisonnement :

Je vois trois points dans cette affaire :
Les princes font le premier point ;
Je les honore et les révère :
C'est pourquoi je n'en parle point.

Le second, c'est de l'Éminence,
Ou du cardinal Mazarin :
Sans barguigner, j'aime la France,
Et vais toujours le grand chemin.

J'ai le cœur franc comme la mine ;
Je suis pour les bons sentimens ;
Enfin je conclus, et j'opine,
Ainsi que monsieur d'Orléans.

A ce beau nom, la cour ravie,
Battit des mains, et dit tout haut :
Voyez comme pour sa patrie
Beaufort opine comme il faut !

Remercions tous la Vierge aimable,
Et le Rédempteur souverain,
Puisque ce duc n'est point capable
D'être, comme on dit, Mazarin.

MARIGNY.

(1) Les Mémoires du temps attestent que la substance de ce discours ridicule fut prononcée au parlement par le duc de Beaufort, qui voulut ensuite se fâcher de ce qu'on mit son avis en vers. M. de Guemené lui dit qu'il avoit tort, parce qu'auparavant son avis n'avoit ni rime ni raison. Ces stances faites du temps de la fronde ne furent imprimées qu'à la mort du cardinal Mazarin.

SUR LA HARANGUE DU DUC DE BEAUFORT.

MÊME AIR.

BEAUFORT, de grande renommée,
Qui sut ravitailler Paris,
Doit toujours tirer son épée,
Sans jamais dire son avis.

S'il veut servir toute la France,
Qu'il n'approche plus du Barreau:
Qu'il rengaîne son éloquence,
Et tire le fer du fourreau.

C'est un aigle de qui la mine
Est redoutée avec raison !
Mais de la façon qu'il opine,
On le prendroit pour un oison.

Gaston (1), pour faire une harangue,
Trouve beaucoup moins d'embarras.
Pourquoi Beaufort n'a-t-il sa langue ?
Pourquoi Gaston n'a-t-il son bras ?

(1) Le duc d'Orléans, oncle du roi, parloit avec beaucoup de facilité.

AVIS,

Valant dix millions et plus.

PLAISE au seigneur Mazarin, cardinal,
En ma faveur de créer un office,
Pour rechercher ceux qui disent du mal,
De ses conseils par rancune ou malice ;
Et d'ordonner que recors et sergens
Exigeront un denier de chaque homme
Qui le décrie, au grand mépris de Rome !
Je lui promets cent fois cent mille francs,
Etsi, j'aurai pour moi plus grosse somme.

SCARRON.

Le Pape Frondeur (1)

Hélas ! Bon Dieu ! Quel bonheur !
Notre Saint-Père est frondeur.
Je le bénirai,
Je l'honorerai
Tout le reste de ma vie,
Et jure que je l'aimerai
Plus qu'il n'aime Olympie, ô gué,
Plus qu'il n'aime Olympie.

(1) Innocent X qui occupoit alors le siége pontifical parut frondeur, en nommant le coadjuteur cardinal le 28 février. Ce pape est connu, dit Voltaire, pour avoir condamné les cinq propositions de Jansénius sans avoir eu l'ennui de lire le livre, et pour avoir été gouverné par la Dona Olympia sa belle-sœur, qui vendit, sous son pontificat, tout ce qui pouvoit se vendre. Mort en 1655.

(*juillet.*)

Remede contre les Revenans.

Air : *De la petite Fronde.*

Il court un grand bruit par la ville,
Que l'esprit du gueux de Sicile
Revient à la cour tous les jours (1) :
Pour chasser cet esprit immonde,
Amis, il faut avoir recours
A l'eau-bénite de la fronde.

(1) Le prince de Condé se plaignit au parlement que la fuite de Mazarin n'avoit rien changé à l'état des choses ; que du lieu de son exil, il gouvernoit le royaume comme auparavant ; qu'on voyoit sans cesse sur le chemin les *Berthet*, *Brachet*, *Milet*, & l'abbé *Fouquet*, qui lui portoient les mémoires de la régente, & en rapportoient les réponses qu'elle mettoit toutes à exécution ; que le conseil dépendoit du cardinal plus que jamais, n'étant composé que de ses créatures, *le Tellier*, *Servien*, & *Lyonne*, sous-ministres, qui n'osoient s'écarter en rien de ses volontés.

La régente avoit traité d'abord avec Condé :

Condé : mais il portoit si haut ses prétentions, qu'elle préféra de s'arranger avec le coadjuteur, qui lui promit de la délivrer d'un joug si dur, et auquel elle donna sa parole de le faire cardinal. Gondi fit répandre tant de satyres contre le prince, qu'il vint à bout de lui faire perdre presque tout son crédit auprès du peuple & au parlement. La haine d'Anne d'Autriche étoit venue au plus haut point d'aigreur : elle ne pouvoit lui pardonner ses railleries continuelles sur son attachement pour Mazarin, et elle résolut de le faire arrêter une seconde fois ; ce qui fit que Condé se crut obligé d'entretenir des liaisons avec les Espagnols. Enfin, la position du prince devenant plus dangereuse, et voyant qu'il avoit contre lui la reine, le duc d'Orléans, lieutenant général, la capitale, dont le coadjuteur disposoit, et le conseil où il n'avoit plus de partisans, il se détermina à la guerre, malgré toutes ses répugnances.

COUPLETS

A l'occasion des nouveaux actes d'hostilité du Parlement (1) *contre le cardinal. (On trouve, dans cette singulière chanson, tous les termes de la chasse; et on y invite les conseillers à* coure le Mazarin, *comme les chiens courent un cerf.*)

DANS le parlement, la fronde se réveille;
Ecoutez comme dans le parlement
On fronde ouvertement;
Le drôle en a la puce à l'oreille.

Ah! qu'il fait bon! la chasse sera belle.
Ecoutez à Coulon; chou, Bachaumont!
Chou, chou! pille, Barillon!
Vauroui, accoute à Brousselle.

Il est à ses fins: faut que la bête crève.
Tayaut, Vertamont, Valot, Nesmond,
Hancé, Pinon, Gourvari, Tronçon.
Tira tiroli, Boilève.

Retournons au bois relancer la bête.
Il ne veut, dit-on, brave Gaston,
Que reprendre le buisson,
Pour mieux refaire sa tête.

(1) Sur les conclusions de Talon, avo-

cat général, le parlement députa vers le roi pour l'informer des bruits qui couroient du retour de Mazarin, et le supplier de confirmer *la parole royale* qu'il avoit donnée à ses peuples sur l'irrévocabilité de l'éloignement du ministre.

(novembre.)

COUPLET

*Mis dans la bouche d'*ANNE D'AUTRICHE.

AIR : *De Jocende.*

SI l'on reconnoît dans mes yeux
Quelque chose de triste (1),
Mon cardinal est paresseux,
Et ne suit pas sa piste.
S'il ne vient, je suis aux abois;
J'en tremble, j'en soupire;
Quand on l'a perdu pour neuf mois,
A-t-on sujet de rire?

(1) La reine et Mazarin étoient dans une égale perplexité; tous deux désiroient se rejoindre. Le jeune roi, depuis quelques mois, étoit majeur : mais le cardinal l'avoit entouré de gens affidés; il signa dans le plus grand secret les ordres qui demandoient à être cachés.

Les courtisans s'appercevant qu'en penchant pour Mazarin, on étoit vu de bon œil, s'empressèrent de lui mener des soldats. Avec cinquante mille écus qui lui restoient des débris de sa fortune, il fit des levées en Allemagne. Il se forma ainsi une armée de huit mille hommes, dont le maréchal d'Hocquincourt alla prendre le commandement sur la frontière. Tous les officiers portoient la couleur du cardinal; et il se fit précéder d'une lettre au roi, lettre concertée, dans laquelle il disoit que tenant de lui tous ses biens, il ne croyoit pas pouvoir en faire un emploi plus légitime que de les consacrer à la défense de sa majesté contre ses sujets rebelles.

(décembre.)

Tête de Jules MAZARIN, *mise à prix* (1).

CREUSONS tous le tombeau
De qui nous persécute :
Le moment seroit beau
Qui pourroit voir sa chûte;
A ce Jules nouveau,
Cherchons un autre Brute.

HOTTEMAN.

(1) Par arrêt du 29 décembre, le parlement de Paris mit à prix la tête du cardinal (cinquante mille écus), le déclara perturbateur du repos public, criminel de lèze-majesté, pour avoir rompu son ban, exhorta les communes à lui courir sus, et commanda que sa bibliothèque seroit vendue. « Sur le prix de » la vente, portoit l'arrêt, il sera prélevé » une somme de cent cinquante mille livres » pour être délivrée à celui qui représen- » tera ledit cardinal mort ou vif; et de » quelque crime dont soit coupable celui » qui le représentera, il aura sa grace ». Les Blot et les Marigny, chansonniers de la fronde, firent afficher dans Paris une répartition des cent cinquante mille livres, tant pour qui couperoit le nez au cardinal, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fit tout l'effet de la proscription contre la personne du ministre.

Hotteman étoit commissaire des guerres. Ce couplet lui valut dans la suite quatorze mois de bastille.

Le Rhume.

Air : *Laissez paître nos bêtes.*

Bourgeois, à cette fête,
On dit que Mazarin revient ;
Faut lui casser la tête,
Ou nous ne valons rien.
Et notre grand coadjuteur
Est redevenu bon frondeur
De tout son cœur,
Dans ce malheur.

Il tousse le pauvre homme !
Il est enrhumé du cerveau ;
Car le courrier de Rome
A perdu son chapeau (1).

(1) Le coadjuteur sollicitoit le chapeau à Rome ; il fut traversé par le commandeur de Valençay ; mais enfin le pape le nomma en 1652.

1652. (*mars.*)

La Galerie de Poitiers.

Air : *Des petits Sauts de Bordeaux.*

Dans Poitiers (1), la bonne ville,
Galerie on fait bâtir,
Fort commode et fort utile
Pour entrer et pour sortir ;
Mazarin qui s'y promène
Autant de jour que de nuit,
Sans pantoufle et sans lanterne,
Va voir dame Anne en son lit.

Que l'on peste, que l'on crie :
Elle veut le Mazarin ;
Le roi, par la galerie,
S'en va trouver son parrain.
Je ne sais qu'a fait cet homme
Pour se rendre tout permis ;
S'il vit, comme on vit à Rome,
Adieu la mère, et le fils !

(1) La cour étoit à Poitiers. Le cardinal y revint le 28 février. Le roi alla au-devant de lui avec les seigneurs les plus qualifiés, et décida en maître plus qu'il n'avoit jamais fait ; mais quoiqu'en disent ces deux couplets, il paroît qu'il commença de négliger la reine-mère pour s'attacher à son fils. Suivant l'auteur *de l'In-*

trigue du Cabinet, il y a apparence que cette princesse, se regardant comme délivrée du gouvernement, qui étoit pour elle un fardeau, voyoit volontiers le ministre transférer à son fils les assiduités que les soins de l'Etat rendoient superflues auprès d'elle; ce qui ne s'accorde pas avec les idées du chansonnier. Anne d'Autriche avoit environ cinquante ans.

Retour de Mazarin a Paris.

Stances.

Soyez bien revenu, monsieur le cardinal,
Vous à qui tant de gens souhaitent tant de mal!
Vous arrivez ici malgré toute la fronde;
Aussi vous falloit-il de bonne heure accourir,
D'autant plus volontiers que la plupart du monde,
Ne se disposoit guère à vous aller quérir.

Les sages toutefois présumoient qu'à la fin
On pourroit vous tracer un glorieux chemin,
Qui pour votre retour seroit semé de roses;
Mais il eut fallu trop de temps pour l'applanir:
Au lieu de vous attendre à de si belles choses,
Vous n'avez pas mal fait de vous en revenir.

Pendant ce long exil, le ciel vous a permis
D'éprouver quantité de fidèles amis,

Qui vous sont attachés avec un zèle extrême :
Quelques autres encor vous servent à souhait :
Car vous n'avez pas trop de tout ce qui vous aime,
Pour vous mettre à couvert de tout ce qui vous hait.

Assez et trop long-temps vous avez enduré
Que de mille façons votre nom déchiré,
Des maux que nous sentons fût cru l'indigne cause ;
Et c'étoit à la fin commettre un attentat,
D'être les bras croisés à ne faire autre chose
Que servir de prétexte aux malheurs de l'état.

Enfin, vous revenez ! et ce peuple s'en plaint.
Mais sait-il ce qu'il veut ? Mais sait-il ce qu'il craint ?
Lui qui croit aisément ce qu'on lui persuade !
C'est sans raison qu'il aime, et sans raison qu'il hait.
Le médecin ordonne en dépit du malade :
Vous secourez la France, en dépit qu'elle en ait.

Il est beau d'accourir en cette extrémité,
Au secours d'un pays qui vous a maltraité,
Puisqu'il vous a banni sans cause légitime :
Et d'un cœur de romain venir, sans s'alarmer,
Tout prêt à se lancer au milieu de l'abîme,
S'il ne se pouvoit pas autrement refermer.

Je vous exalterois en termes plus puissans ;
Mais désaccoutumé que vous êtes d'encens,
Des vers plus élevés vous sembleroient étranges ;
Et quoique votre nom redevienne assez fort,
Pour pouvoir soutenir les premières louanges,
Je ne veux pas ici vous en combler d'abord.

Il faut se modérer dans ce commencement;
Le bien qu'on dit de vous le dire doucement;
Et pour les faux crayons, que le temps les efface;
Mais quand vous aurez su l'intrigue dénouer,
Les choses reprenant une nouvelle face,
Les muses reprendront le soin de vous louer (1).

Benserade.

(1) C'est ce qui ne manqua pas d'arriver; et elles ne reprirent qu'à sa mort le ton ironique qui règne dans ces jolies stances.

Mot de Condé

A un Apothicaire, qui le harangua à l'hôtel-de-ville.

Air : *De la petite Fronde.*

Desnots, fameux apothicaire,
De toi je veux prendre un clystère;
M'en dut-il coûter un écu!
Je n'en plaindrai point la dépense;
Et je te veux montrer mon cul:
Tu m'as montré ton éloquence (1).

(1) Ce mot du grand *Condé* n'est pas très-décent. Nous avons trouvé de lui, dans les manuscrits de ce tems-là, des couplets mille fois plus orduriers, et que nous n'avons pas même voulu transcrire.

(*26 mars.*)

ENTRÉE *De Mlle. DE MONTPENSIER dans Orléans* (1).

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

OR écoutez, peuple de France,
Comme en la ville d'Orléans,
Mademoiselle en assurance
A dit : Je suis maître céans !

On lui voulut fermer la porte :
Mais elle passa par un trou,
S'écriant souvent de la sorte :
Il ne m'importe pas par où.

Deux jeunes et belles comtesses,
Ses deux maréchales de camp,
Suivirent sa royale altesse,
Dont on faisoit un grand cancan.

Fiesque, cette bonne comtesse,
Alloit baisant les bateliers ;
Et Frontenac, quelle détresse !
Y perdit un de ses souliers.

(1) Le prince de Condé avoit commencé la guerre. Le duc d'Orléans, que la régente avoit regagné, puis perdu, et qui flottoit entre les deux partis, s'accorda enfin avec les comtes de Fiesque et de Gaucourt,

agens du prince de Condé, pour forcer la reine à renvoyer le cardinal. La cour étoit errante à la suite d'une armée commandée par d'Hocquincourt et Turenne ; la marche de cette armée menaçoit Orléans : la nouvelle qu'en reçut Gaston renouvela toutes ses perplexités. Dans un moment, il vouloit en fermer les portes au roi ; dans un autre, il trembloit des suites que pouvoit avoir pour lui une action si hardie contre son souverain. Ces angoisses finirent par l'expédient d'envoyer *Mademoiselle* à Orléans soutenir les partisans de son père contre ceux qu'on savoit bien y avoir été gagnés par la cour. Cette princesse avoit l'esprit romanesque ; on lui avoit mis dans la tête que si elle rendoit quelque service important au prince de Condé, jamais il ne feroit la paix qu'il ne l'eût mariée au roi. Cependant son père n'avoit pas grande confiance en son jugement, ni en sa conduite ; et lorsqu'elle prit congé de lui, il dit la voyant aller : *Cette chevalière seroit bien ridicule, si le bon sens de mesdames de Fiesque et de Frontenac ne la soutenoit.* La jeune personne, toute émerveillée de jouer un

rôle, se persuada fermement qu'elle réussiroit. Elle partit le 26 mars avec cette assurance fondée principalement sur la prédiction d'un astrologue. Arrivée devant la ville, elle trouva les portes fermées. On lui crie de dessus les murs que les habitans tiennent une assemblée pour savoir s'ils recevront le garde-des-sceaux et le conseil du roi qui demandent aussi à entrer. Elle apperçoit des bateliers, leur jete quelque argent, et s'informe s'ils ne peuvent pas l'introduire : ils lui montrent une vieille porte mal terrassée, et s'offrent de lui faire par-là un passage ; elle accepte avec un transport de joie. Les uns brisent les planches, les autres écartent les immondices, et enfin on fait un trou par lequel ils tirent la jeune princesse avec ses deux dames. Ils la placent sur un vieux fauteuil de bois, & la portent en triomphe à l'hôtel-de-ville. Elle étoit suivie de toute la populace, que ce spectacle avoit rassemblée en un instant. Son arrivée, avec ce cortège imposant pour des bourgeois désarmés, mit fin à la délibération. On envoya dire au garde-des-sceaux qu'on ne pouvoit le recevoir, et *Mademoiselle* ordonna qu'on accompagnât

ce message d'une salve de mousqueterie qui fit changer de chemin au conseil. Elle étoit habillée en amazone, ainsi que mesdames de Frontenac et de Fiesque qu'on appelloit ses *maréchales de camps.* C'est la qualité que le duc d'Orléans leur donnoit lui-même dans ses lettres. *Mademoiselle* s'étoit préparée à cette expédition, comme à une œuvre très-méritoire, en communiant la veille de son départ. Son succès fut célébré de toutes les façons. Condé lui écrivit qu'*elle avoit fait un coup qui n'appartenoit qu'à elle.*

(31 *mai.*)

ARRIVÉE

De CHARLES *IV, duc de Lorraine, dont l'armée étoit remplie d'Espagnols* (1).

Ils sont gens de paroles
D'honneur et de crédit;
Ils ont force pistoles,
Nos messieurs de Madrid.
Le bon vin par-tout les accompagne,
Piastres et doublons de poids.
Crions à haute voix
Avec nos bordelois :

Vive tout ce qui vient d'Espagne,
Hors la fille de leurs rois !

(1) Turenne assiégeoit Etampes défendue par l'armée des Princes, lorsque Charles IV, duc de Lorraine, dépouillé de ses Etats par Louis XIII, arriva le 31 mai, et se joignit aux princes avec une armée de huit mille hommes, qu'il vendoit tous les ans à qui vouloit l'acheter. On parla aussitôt d'aller secourir Etampes. Nulle objection de sa part : mais quand il fut question de marcher, il survint des obstacles. L'artillerie n'étoit pas prête, la poudre manquoit. On avoit encore besoin d'informations. Charles sembloit désolé de ces contre-temps ; il se mettoit dans une espèce de fureur, se couchoit par terre, se rouloit, se frappoit la tête de dépit d'être arrêté dans une si belle carrière. Pour le consoler, on lui donnoit des repas et des fêtes : quand il étoit dans les plaisirs, il paroissoit tout oublier, et on ne pouvoit l'en tirer. Si on lui parloit d'affaires, il répondoit tantôt avec le plus grand sérieux, tantôt en plaisantant. Gondi voulut un jour l'entreprendre en présence du duc d'Orléans. « Avec les prêtres,

» dit-il ironiquement, il faut prier dieu ;
» qu'on me donne un chapelet ! ils ne
» doivent se mêler d'autre chose que de
» prier et de faire prier les autres ». Il
paya de la même monnoie les dames de
Montbazon et de Chevreuse. « Dansons !
» leur dit-il en accordant une guittare,
» cela vous convient mieux que de parler
» d'affaires ». Il ne fut pas possible au
prince de Condé de lier un entretien plus
suivi. Charles l'éluda toujours ; et quand
Mademoiselle cherchoit à entamer une
conversation, il lui fermoit la bouche en
s'extasiant sur ses charmes, en se récriant
sur son esprit. Il lui baisoit la main, se
jetoit à ses genoux, et mêloit à la galanterie des idées et des manières si burlesques, qu'on finissoit par rire, et ne savoir que penser de son caractère. Tout
s'expliqua enfin, quand on sut que ces
bizarreries cachoient une négociation du
duc de Lorraine avec la Cour. Elle savoit,
en lui offrant de l'argent, qu'il étoit
toujours prêt à avancer la main pour le
recevoir. On lui en montra, et il consentit à s'en retourner, pourvu qu'on
levât le siège d'Etampes. Cette con-

dition

dition ne pouvoit qu'être agréable à Turenne, qui se voyoit par-là débarrassé d'un siège, dont les suites l'inquiétoient : il exécuta le traité, et retira ses troupes de devant la ville. Mais ce n'étoit qu'une fuite. Ce prince sans foi s'étoit campé à Villeneuve-Saint-Georges, et avoit établi sur la Seine un pont de batteaux par où il comptoit recevoir les troupes qui sortiroient d'Etampes, et avec les deux armées réunies poursuivre celle du roi. Ce projet fut déconcerté par l'apparition subite de Turenne, qui le força à décamper honteusement, en achevant de dévaster les provinces qu'il avoit déjà pillées.

(2 *juillet.*)

ORDONNANCE DE LA PAILLE.

Bataille de Saint-Antoine (1).

Tous les présidens de la fronde,
Pour distinguer les Mazarins,
Ont commandé que tout le monde,
De paille prendroient quelques grains.

Hommes, garçons, femmes et filles,
Nobles, marchands, gens de métiers,

Princes aussi bien que les drilles,
En porteront tous des premiers;

Et si quelque sot se mutine,
Refusant la paille porter,
Qu'on le frotte à la Mazarine,
Afin qu'on n'en puisse douter.

(1) Les anti-Mazarins, dès le jour de la bataille Saint-Antoine, imaginèrent de mettre des bouquets de paille à leurs chapeaux, afin de se reconnoître.

La cour et le cardinal avoient entamé, de Saint-Germain, des négociations avec le parlement et avec Condé : mais Turenne s'approchant de la ville avec les troupes du roi, le prince alla se mettre à la tête des siennes ; et le 2 juillet, se donna le fameux combat du faubourg S. Antoine. Resserré entre l'armée de Turenne et les murailles de Paris, et ne pouvant se rendre, de peur de porter sa tête sur un échafaud, Condé y auroit vraisemblablement péri avec ses principaux partisans, si Gaston, après bien des irrésolutions, n'avoit donné l'ordre de lui ouvrir la porte Saint-Antoine. On sait que *Mademoiselle* fit tirer sur l'armée du roi le canon de la bastille, et que *Mazarin*,

qui connoissoit l'envie qu'elle avoit d'épouser une tête couronnée, dit : *ce canon-là vient de tuer son mari*. Le roi, âgé de quinze ans, vit la bataille de la hauteur de Charonne.

Le lendemain, Condé avoit formé le dessein d'aller rendre une visite au cardinal de Retz, de le prendre poliment dans son carrosse, et de l'emmener hors de la ville, en lui défendant, sous peine de la vie, d'y rentrer jusqu'à nouvel ordre. Ce projet manqua par un hasard imprévu. Le 4 juillet, le peuple avoit été ameuté par les émissaires du prince. La place Dauphine, le premier théâtre de la sédition, fut en un instant remplie d'une grande foule, à laquelle étoient mêlés des officiers et des soldats déguisés, qui devoient diriger les mouvemens du peuple. Ils s'avisèrent, pour se reconnoître, d'attacher, comme ils l'avoient fait à la bataille Saint-Antoine, des bouquets de paille à leurs chapeaux. Ce signe qui n'étoit que pour eux, devint celui de tous les factieux en un instant. On força les passans de l'adopter, et bientôt on ne put faire un pas dans Paris sans

ce sceau d'improbation contre le ministre. Les femmes le portèrent à leur éventail ou à leur coîffure, les hommes au chapeau ou à la boutonnière, les religieux à leur froc. Condé alloit exécuter son plan d'emmener lui-même le cardinal de Retz, lorsqu'à la nouvelle de l'émeute, Gaston effrayé le force de rester à dîner avec lui. Il y avoit ce jour-là une grande assemblée à l'hôtel-de-ville. Condé et Gaston s'y rendent à quatre heures. Cependant un trompette du roi est introduit. Il annonce que sa majesté est satisfaite de la conduite des officiers de la ville, parce qu'elle savoit que la retraite accordée aux rebelles l'avoit été contre leur gré. Le roi les exhortoit à l'obéissance, et à remettre l'assemblée à huitaine. Les deux princes qui venoient faire leurs remercîmens et offrir leurs services, se retirent mécontens, et disent, en remontant dans leurs carosses, que la salle est *pleine de Mazarins*. Cette parole imprudente fut comme le signal d'un épouvantable massacre. Trente ou quarante personnes des deux partis furent tuées à coup d'épée ou de pique, de hache ou de levier, de carabine

ou de pistolet; ce qu'il y eut de singulier, c'est que le plus grand nombre des victimes furent des frondeurs. Les princes apprenant ce massacre, le duc d'Orléans se renferma au Luxembourg, et Condé répondit froidement qu'il n'entendoit rien à la sédition, qu'il falloit y envoyer M. de Beaufort. Plusieurs de ceux qui se sauvèrent n'obtinrent leur grace qu'en arborant la paille à leur chapeaux. Dès-lors ce signe devint nécessaire. Au commencement des troubles, tout avoit été *à la fronde*: à la fin, ajustemens, bijoux, coîffures, tout fut *à la paille*. Un prédicateur prit un jour pour texte ces paroles tirées du livre de Job, chapitre 41, verset 19: *In stipulam versi sunt lapidas fundæ. En paille se sont changés les pierres de la fronde.*

RÉPONSE

Des MAZARINS aux Frondeurs.

CESSEZ, frondeurs, de nous poursuivre
Avec votre paille, et sachez
Que ce papier doit faire un livre
Pour écrire tous vos péchés.

Vous ferez un jour pénitence ;
Et tout ainsi qu'un criminel,
Vous y lirez votre sentence,
Dont il n'y aura point d'appel.

Cette paille nous fait entendre,
Gens de Paris, pauvres badauds,
Que les princes vous veulent vendre,
Ainsi que l'on fait des chevaux.

Ville rebelle, ingrate terre,
Quand ton prince te vient sommer
D'éteindre le feu de la guerre,
Tu prends paille pour l'allumer.

STATUTS

Des Chevaliers de la Paille.

TOUS les chevaliers de la paille,
Etant reçus, sont avertis
D'exterminer cette canaille
De Mazarins grands et petits ;

De croire que son Eminence
Est le véritable antéchrist ;
Que c'est vertu, non pas offense,
D'avoir la tête du proscrit ;

Contre lui, d'un arrêt fort juste
Demander l'exécution,
Sur qui notre monarque auguste
A fait sa déclaration ;

Abjurer le Mazarinisme,
Qui s'est dans la cour introduit,
Comme une erreur ou bien un schisme,
Qui beaucoup d'esprits a séduit ;

Que le coadjuteur qui lorgne
Pour être ministre d'état (1),
Aussi bien que Servien le borgne,
De la fronde est un apostat ;

Et que son altesse royale
N'a point d'autre but que la paix,
Et que le cardinal détale
Hors de la France pour jamais ;

Criant : Vive le roi de France !
Vivent les princes de Bourbon !
Point de Jules, point d'Eminence !
Jamais cardinal n'y fut bon.

Quand ils seront à la taverne,
Ils boiront tous à la santé
Du prince, et que le diable berne,
Et Jule et sa postérité !

(1) On attribuoit à Retz l'ambition de succéder à Mazarin dans le ministère et dans la toute-puissance qui y étoit attachée.

TRIOLET.

PEUR d'être appelé Mazarin,
Faut que l'on porte de la paille;
N'en auroit-on qu'un petit brin,
Peur d'être appelé Mazarin;
Celui qui n'en a, pour certain,
Faut qu'il s'assure qu'on le raille.
Peur d'être appelé Mazarin,
Faut que l'on porte de la paille.

DIXAINS.

AU diable soit ce grand paillard (1)
Qui nous a réduit à la paille,
Après avoir volé la taille
Et taillon jusqu'au dernier liard!
Mais si durant notre misère,
Le pourceau faisant bonne chère,
S'est rendu gras à nous piller,
N'est-il pas temps qu'il restitue,
Qu'on se dépêche et qu'on le tue?
Nous portons paille à le brûler.

(1) Mazarin.

Sur une figure en paille du cardinal MAZARIN, *que le peuple brûla à Paris* (1).

AIR : *De la petite Fronde.*

JE vous le dis sans raillerie,
C'est la véritable effigie
De Jules, ce fourbe éternel ;
La fronde jamais ne se raille ;
C'est son portrait au naturel :
Il est un ministre de paille.

MARIGNY.

(1) Le duc de Lorraine étant sur le point de rentrer en France, et les espagnols d'y envoyer douze mille hommes, la cour crut qu'il étoit prudent de donner quelque satisfaction aux nombreux ennemis de Mazarin, et il fut résolu qu'il quitteroit encore une fois la France. Il partit le 19 août ; et se retira à Sédan, d'où il continua à gouverner le royaume.

(1er *septembre.*)

REDDITION DE MONTROND. (1).

BALLADE.

QU'ON ne s'étonne pas si Montrond capitule;
Ses braves défenseurs n'en seront point blâmés;
Ils ne craignent pas tant les gens du seigneur Jule:
Mais après le long-temps qu'on les tient enfermés,
Après qu'ils se sont vus au point d'être affamés,
Et de ne pouvoir plus cette place défendre,
Après s'être battus mieux que l'on n'auroit cru,
A l'accommodement, ils sont contraints d'entendre;
Enfin le temps a fait ce que Mars n'auroit pu.

La rigueur de l'hiver, l'ardente canicule,
La pluie et les brouillards souvent en l'air formés,
Donnoient aux assiégeans un espoir ridicule
De voir leurs ennemis de fatigue opprimés:
Les foudroyans canons, l'effort des gens armés,
Les mines qui mettoient tous les dehors en cendre,
Jamais des assiégés n'ont la constance ému;
Tout le camp frémissoit en les voyant descendre;
Enfin le temps a fait ce que Mars n'auroit pu.

Il faut pourtant céder: c'est en vain qu'on recule;
Ils n'ont poudre ni plomb, leurs blés sont consommés;
Le secours vient trop tard, sa force est comme nulle,
Et dans l'extrémité ces frondeurs renommés
Vont sortir glorieux sans être désarmés:

S'ils ont versé du sang, ce n'est pas sans le vendre ;
Le soldat Mazarin s'en est bien apperçu :
Mais les voilà dehors, ne pouvant plus attendre ;
Enfin le temps a fait ce que Mars n'auroit pu.

ENVOI

A M. le Prince.

PRINCE, de qui l'abord eût surpris Alexandre,
A la haute valeur Persan pourroit prétendre,
S'il eût un peu plutôt quelque secours reçu ;
Palluau ne l'eût point obligé de se rendre ;
Enfin, le tems a fait ce que Mars n'auroit pu.

(1) La place tenoit pour le prince de Condé. Après plus de huit mois d'un blocus très-exact, la garnison affoiblie par les travaux, les maladies, et la famine, avoit été tellement pressée, que Persan, qui la commandoit, s'étoit vu obligé de capituler le 15 août, et de convenir que si de-là au premier septembre il ne recevoit pas de secours, il sortiroit de Montrond avec tous les honneurs de la guerre. On tenta de le secourir ; mais l'entreprise échoua, & Palluau, qui prit la ville, eut un brevet de maréchal de France pour cette conquête, qui *ne lui coûta*

que des railleries, dit un historien. On fit ces vers à cette occasion :

Palluau, avec ses railleries,
Non plus qu'avec ses batteries,
Ne fait pas grand peur à Persan :
Mon Dieu ! le pauvre capitaine !
Il ne peut prendre un château dans un an,
Et perd deux villes par semaine.

Il avoit perdu Ypres et Courtrai en peu de jours. Il prit le nom de maréchal de Clérambaut. Mort en 1665.

1653. (*3 février.*)

RETOUR DE MAZARIN (1).

AIR : *De la petite Fronde.*

AINSI donc, malgré tout le monde,
Malgré messieurs, malgré la fronde,
Malgré nos plaintes et nos cris,
Sûr de voir calmer la tempête,
Le Mazarin rentre à Paris,
Et remonte enfin sur sa bête.

BLOT.

(1) Turenne qui commandoit l'armée du roi, après avoir tenu long-tems en échec l'armée ennemie, composée de Lorrains et d'Espagnols, et avoir ôté au prince de

Condé le moyen de tenter une affaire décisive, décampa le 5 octobre. Ainsi fut remplie la promesse qu'il avoit donnée au roi d'*empêcher les ennemis de prendre des quartiers d'hiver en France.* A cette nouvelle, les parisiens se moquerent des capitaines Lorrains qui étoient venus se divertir à Paris. Le duc de Lorraine lui-même fut insulté dans les rues; et depuis ce jour, il s'en écoula peu, pendant lesquels Condé n'eût à craindre d'être livré à ses ennemis, ou forcé de mettre Paris en feu pour se défendre. Cette pénible situation le décida à s'abandonner aux Espagnols, et le 18 octobre il prit, avec le duc de Lorraine, le chemin de la Flandre par la Picardie.

Cependant les dispositions pour la paix devenoient générales chez les parisiens. Tous les corps envoyerent des députés à Saint-Germain, pour conjurer le roi de revenir *dans sa bonne ville.* Il rentra le 21 octobre aux acclamations du peuple. Le cardinal de Retz fut arrêté le 19 décembre, et conduit à Vincennes.

Enfin Mazarin arriva à Paris le 3 février 1653, accompagné de Turenne et des prin-

cipaux officiers de l'armée ; cortége dont l'éclat fut encore rehaussé par la présence du jeune roi qui alla au-devant lui jusqu'à six lieues.

BAL

Donné à l'hôtel-de-ville au retour du cardinal MAZARIN (1).

FRONDEUR, sais-tu la comédie
Que Paris donne au cardinal,
Quand le champ de la fronderie
Se change en salle pour le bal ?
L'on verra l'homme de Sicile,
Triomphant dans l'hôtel-de-ville,
Monter sur un bel échafaud,
Mais non pas sur celui qu'il faut.

BLOT.

(1) On lui fit un festin à l'hôtel-de-Ville au milieu des acclamations des citoyens ; il jeta de l'argent à la populace. Les officiers du parlement, après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguèrent presque tous l'honneur de venir demander sa protection.

Des édits bursaux que le ministère pré-

senta au parlement sous le motif bannal de fournir aux dépenses de la guerre, n'éprouvèrent point de difficultés. On dit que le cardinal voyant la nation si inconstante, se confirma dans le mépris qu'il avoit déjà conçu pour elle; et que la trouvant si docile, il ne se fit point de scrupule de la piller, et d'entasser des trésors immenses, pour n'être plus exposé, en cas de disgrace, à la disette qu'il avoit quelquefois éprouvée pendant sa retraite forcée chez l'étranger.

ÉPIGRAMME.

POUR aller en l'hôtel-de-ville
Au bal en toute sûreté,
Mazarin met, en homme habile,
Les bateliers de son côté.
Il s'est fait voir homme de tête;
Car ayant fait telle conquête,
On ne peut douter aujourd'hui
Que la Grève ne soit pour lui.

(12 *octobre.*)

COUPLET

Chanté par le Peuple de Paris le jour de la rentrée du Roi (1).

MESSIEURS de la noire cour (2),
Rendez grace à la guerre ;
Vous êtes dieux sur terre,
Et vous dansez au Luxembourg ;
Petites gens de chicanne,
Canne
Tombera sur vous ;
Et l'on verra madame Anne
Vous faire rouer de coups.

(1) Une des circonstances de la rentrée du roi, qui amusa plus la cour fut d'entendre les vaudevilles qui se chantoient dans Paris sur cet évènement ; celui-ci n'étoit pas un des moins désagréables pour les gens de robe.

(2) MM. du parlement.

TRIOLET.

J'AI fait ma cour au cardinal,
Disoit le courtisan Le Gendre (1);
Ce matin, au Palais-Royal,
J'ai fait ma cour au cardinal;
J'ai vidé son grand urinal,
Et son bassin, sans rien répandre;
J'ai fait ma cour au cardinal,
Disoit le courtisan Le Gendre.

(1) Secrétaire du cardinal, mort maître des requêtes.

LA TONTINE (1).

ENFIN je ne me plaindrai plus
De l'étoile qui me domine;
Il me reste encor cent écus
Que je vais mettre à la Tontine.
O la charmante invention!
Sans avoir du dieu Mars essuyé les orages,
Sans avoir fatigué la cour de mes hommages,
Je serai sur l'état, et j'aurai pension.
Voici par où j'espère, et par où j'argumente:
Si je vis, je suis riche; ou si bientôt je meurs,
La pauvreté ni ses horreurs.
Ne me causent point d'épouvante.
Or ma planète bienfaisante

Promet à ma vie un long cours;
Ergo, j'aurai sur mes vieux jours
Quinze ou vingt mille écus de rente.
Quels plaisirs, quels honneurs, quelle prospérité
Sont destinés à ma vieillesse!
Mais parmi tant de biens, je mourrai de tristesse,
Si mon roi n'est témoin de ma félicité.

BENSERADE.

(1) Ce fut cette année que l'on établit la première tontine, espèce de rente viagère qui prit le nom d'un italien nommé *Tonti* qui l'imagina. Le privilège qu'avoient les acquéreurs d'hériter de la portion de ceux qui décédoient, étoit très-propre à engager les particuliers de s'intéresser dans ces sortes d'emprunts, et à procurer promptement au gouvernement les fonds dont il avoit besoin. Mais de tous les fonds de finance, c'est peut-être le plus onéreux, puisqu'il faut un siècle environ pour éteindre une tontine, dont les intérêts sont cependant d'ordinaire à un très-fort denier. Celle-ci fut d'un million vingt-cinq mille livres de rente.

Les accroissemens des tontines existantes sous l'abbé Terray ont été supprimées par ce ministre.

Benserade dût finir par être riche de

cette manière, comme il l'avoit prévu, puisqu'il ne mourut qu'en 1691, âgé de près de quatre-vingt ans.

1654.

ABDICATION DE CHRISTINE,
Reine de Suède (1).

SONNET.

CESSEZ, peuples du Nord, d'adorer la mémoire
De Gustave indompté, qui d'une illustre ardeur,
Aux guerriers allemands inspirant la terreur,
Finit ses jours heureux dans le sein de la gloire.

L'admirable Christine ornera mieux l'histoire;
Ce mépris étonnant qu'elle a pour la grandeur,
Des plus fiers conquérans efface la splendeur,
Et de son père même obscurcit la victoire.

Si Gustave a rangé des peuples sous ses lois,
De ses propres sujets Christine fait des rois;
S'il a pris des états, sa fille les redonne;

S'il s'est acquis un sceptre, elle a quitté le sien,
Et montre à l'univers, en quittant sa couronne,
Qu'on peut régner par-tout, et ne posséder rien.

(1) Christine, reine de Suède, née en 1626, succéda à Gustave-Adolphe son

père, mort en 1632, au milieu de ses victoires. Une des affaires qui l'occupa le plus, fut la paix de Westphalie, terminée au mois d'octobre 1648. En 1654, elle descendit du trône, pour y faire monter Charles-Gustave son cousin-germain, et quitta la Suède peu de jours après son abdication. Travestie en homme, elle traversa le Danemark et l'Allemagne, se rendit à Bruxelles, y embrassa la religion catholique, & de-là passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le luthéranisme. Le soir même, on lui donna la comédie; ce qui fit dit dire aux protestans qui n'approuvoient pas ce changement de religion, ou qui ne le croyoient pas sincère : « Il est bien juste que les ca» tholiques lui donnent le soir la co» médie, puisqu'elle la leur a donnée le » matin ». On lui rendit de grands honneurs à la cour de France. Les savans la louèrent beaucoup; elle recherchoit leur commerce, et dédaignoit celui des femmes, au point de ne vouloir ni leur parler, ni s'en servir. Il sembloit qu'elle se plût à faire oublier qu'elle l'étoit. Elle affectoit le ton de voix d'un homme, elle faisoit la ré-

vérence, et s'habilloit en homme. « Petite, » voutée ou plutôt bossue, ayant une épaule » plus grosse que l'autre, marchant de mau- » vaise grace, il étoit difficile de couvrir » ces défauts ; aussi y songeoit-elle moins » qu'à déguiser son sexe dont elle avoit » honte. On lui auroit vu quitter le juste- » au-corps, la perruque, le chapeau garni » de plumes, le mouchoir noué au tour » du cou, l'écharpe rouge à l'espagnole » pour les coîffes et les jupes, si par un » changement de mode coîffes et jupes » étoient devenues l'équipage d'un cava- » lier ». Fort libre dans ses propos, la mort de *Monadelchi*, son grand écuyer, confirma l'opinion qu'ils avoient donnée d'elle. Elle le fit assassiner le 10 novembre 1657 dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, après lui avoir reproché son infidélité. Cette manière de se défaire d'un amant ne plut pas en France. Louis XIV le lui fit sentir ; elle prit le parti de se retirer à Rome. Elle avouoit elle-même qu'elle étoit *méfiante*, *soupçonneuse*, *ambitieuse jusqu'à l'excès*, *emportée*, *impatiente*, *méprisante*, *railleuse*, *incrédule*, *indévote*, *d'un tempérament*

ardent et impétueux, qui se portoit à l'amour, mais auquel elle ne succomba point par fierté. Voilà de suffisans correctifs aux emphatiques éloges des poëtes de son tems. Morte à Rome en 1689 dans sa soixante-troisième année.

A LA REINE DE SUEDE,

Après son abdication.

En servant cette reine, égale aux Amazones,
Je n'aurai pas perdu six ans :
Car qui sait donner des couronnes,
Sait bien faire d'autres présens.

GILBERT (1).

(1) Gabriel Gilbert, étoit secrétaire des commandemens de Christine, et son résident en France. Il avoit grand tort de compter sur la reconnoissance de cette reine : il seroit mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avoit donné asyle sur la fin de ses jours. Mort en 1674.

1657.

PALINODIE.

JULE, autrefois l'objet de l'injuste satire,
Est aujourd'hui l'objet de l'amour des françois;
Par lui le plus aimable et le plus grand des rois,
Voit craindre sa puissance, et croître son empire.

Son esprit pénétrant que tout le monde admire,
A toujours vu si clair en ses divers emplois,
Ses conseils ont produit de si fameux exploits,
Que l'envie est confuse, et n'a plus rien à dire.

Par le malheur du tems, ou plutôt pour le mien,
J'ai douté d'un mérite aussi pur que le sien:
Mais il ne m'a pas cru digne de sa colère.

Je confesse un péché que je pourrois céler;
Mais le laissant douteux, je croirois lui voler
La plus grande action qu'il ait jamais pu faire (1).

SCARRON.

(1) Mazarin étoit alors triomphant, et aussi puissant que l'avoit jamais été Richelieu : le cul-de-jatte Scarron qui avoit fait d'horribles satires contre lui, rampa bassement à ses pieds. Il y eut véritablement de la générosité à lui pardonner. Mazarin n'étoit ni cruel, ni vin-

dicatif, comme le ministre de Louis XIII.

Scarron est l'auteur des *Mazarinades*, plate satire bouffonne qu'on trouve dans ses œuvres, et dont on ne peut lire douze vers sans dégoût. Nous n'avons pas cru devoir en souiller ce recueil.

AU CARDINAL MAZARIN,

Pour obtenir la grâce d'un Cocher qui l'avoit versé dans la rivière.

PLAISE, seigneur, plaise à votre Éminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher!
Le trop hardi meneur ne savoit pas
De Phaéton l'histoire et piteux cas;
Il ne lisoit Métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César et sa fortune.

VOITURE.

1658.

AU CARDINAL MAZARIN.

AIR : *Des Rochellois.*

QUAND Dieu veut nous faire savoir
Secrètement notre devoir,
Les enfans ont part au mystère :
Ainsi, des marmots sans aveu
Ont berné votre ministère,
En la personne du Neveu (1).

(1) Un des neveux du cardinal Mazarin, frere de celui qui fut tué à la bataille de Saint-Antoine, en 1652, fut blessé à la tête le jour de Noël précédent, étant écolier au collège des Jésuites. Quatre de ses camarades le bernoient, dont deux le laisserent cheoir exprès ; il fallut le trépaner : mais il mourut le 5 janvier 1658. C'étoit le troisième des neveux du cardinal à qui son oncle destinoit le chapeau et des abbayes pour un million de revenu ; on prétendoit aussi qu'il en vouloit faire son successeur au ministère.

Au Roi.

Jeune roi, qui chassant nos beautés (1),
L'empire amoureux désertez,
N'irritez pas, pour plaire
A votre mère,
Celle de l'Amour :
Vous en aurez besoin un jour.

Vous saurez, pour triompher de tout,
Que nul, sans lui, ne vient à bout.
Que Mars vous soit prospère,
Comme j'espère !
Il est des combats
Où ce dieu ne préside pas.

Ségrais.

(1) Mesdames de Châtillon, de Frontenac, et de Fiesque eurent ordre de sortir de Paris le 3 avril. Il n'y eut que madame de Châtillon qui sortit. (*Lettres de Gui-Patin, t. 5, p. 247.*)

(*Juin.*)

MALADIE DU ROI.

PRISE DE DUNKERQUE.

STANCES A LA PETITE VÉROLE (1).

TOUT beau, fâcheuse maladie !
Qu'est-ce qui vous fait si hardie,
D'oser profaner tant d'appas ?
Croyez-moi, si vous êtes sage,
Sortez vîte, et ne faites pas
D'insolence à votre passage.

Dès que vous avez eu l'audace
D'entreprendre sur une place
Que protège la main de Dieu,
Vaultier, dans la commune alarme,
Sans le respect qu'il porte au lieu,
Vous auroit fait un beau vacarme.

Cet homme irréconciliable
Veut pourtant bien qu'à l'amiable
Vous en délogiez promptement ;
Et de la sorte qu'il vous presse,
Il prétend fort honnêtement
Vous chasser sans qu'il y paroisse.

Vous n'êtes pas si ridicule,
Que de ne pas faire scrupule
De gâter un teint sans égal ;

Et parmi tant d'illustres marques,
Les vôtres se produiroient mal
Au front du plus grand des monarques.

Mais vos impressions malignes
N'en veulent qu'aux beautés insignes,
Et dont les traits sont les plus doux ;
C'est là qu'agit votre colère ;
Et rarement vous trouvez-vous
Aux lieux où vous n'avez que faire.

Gravez autre part vos malices ;
Creusez ailleurs vos précipices ;
Défigurez un monde entier :
A cela point ne m'intéresse ;
Mais je vous demande quartier
Pour mon maître et pour ma maîtresse.

Benserade.

(1) La date du manuscrit de ces vers, nous semble fautive. Louis XIV n'eut la petite vérole qu'en novembre 1647 ; et c'est probablement ce qui occasionna ces belles apostrophes de Benserade, qui approchent beaucoup du jargon des *Précieuses ridicules*, mis à la mode par les beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet, et décrédité ensuite par la comédie de Molière.

Mazarin ayant fait un traité avec Cromwel, les françois investirent Dunkerque, appartenant alors aux espagnols,

tandis qu'une flotte angloise fermoit l'entrée du port. Le roi vint à l'armée. Il étoit à cheval nuit et jour. Après la bataille des Dunes, gagnée par Turenne sur le prince de Condé le 4 juin 1658, il tomba dangereusement malade. Les fatigues et les mouvemens qu'il s'étoit donnés pendant le siège de Dunkerque, avoient altéré sa santé; ce qui joint au mauvais air qu'il avoit respiré à Mardik, la réduisit bientôt à faire craindre pour sa vie. Tout le royaume étoit dans la désolation. Mazarin qui n'avoit jamais eu grande considération pour MONSIEUR qu'il traitoit en enfant, ni pour les courtisans de ce prince, commençoit à les rechercher. Il songea à la retraite, et mit en sûreté ses plus précieux effets. Les médecins même avoient perdu l'espérance, lorsqu'un d'eux qu'on avoit fait venir d'Abbeville donne au roi de l'émétique, remède peu usité jusqu'alors. Dès la seconde prise, le roi fut sans fièvre. Il étoit dans sa vingtième année. Ceux qui avoient cabalé auprès de MONSIEUR furent exilés.

Dunkerque se rendit le 23 juin. Le roi y entra le 26, et fit remettre la place aux anglois suivant le traité.

Couplets satyriques contre Turenne.

Le vicomte de Turenne,
Soi-disant fort grand héros,
Souffre une amoureuse peine
Pour l'infante Guengaud ;
Et cette grosse Chimène
Partage avec lui ses maux.

Le vicomte de Turenne
A livré bien des combats ;
S'il les a gagnés, Climène,
Je ne m'en informe pas ;
Suffit que ce capitaine
Ait sauvé beaucoup d'états.

Il sauva, par sa vaillance,
L'empire à Mariendal,
A Rhétel toute la France,
A Cambray l'Escurial (1) ;
Et la même suffisance
Maintiendra le Portugal.

Il fait cas de la victoire
Un peu moins que d'un fétu ;
Il voudroit nous faire croire
Qu'on doit tout à sa vertu,
Et qu'on n'acquiert de la gloire
Qu'à force d'être battu (2).

Bussy-Rabutin.

(1) Turenne fut battu le 5 mai à Mariendal et à Rhétel le 13 décembre 1650; il leva le siège de Cambrai en 1657.

(2) Le comte de Bussi-Rabutin fit cette chanson avec mademoiselle de Montpensier. Son injuste malignité méritoit bien le sort que lui fit subir Louis XIV. Il fut renfermé dix-sept ans à la Bastille, et pendant cette longue détention, il ne cessa d'adresser de plats et vils éloges à son persécuteur.

1659.

LA PAIX DES PYRÉNÉES (1).

MUSES, quelle est votre joie
De voir qu'en ce jour heureux
Enfin le ciel nous envoie
Le doux objet de nos vœux!
Donnez-en d'illustres marques,
Puisque de tous les monarques
Le plus grand qui fut jamais,
Descend tout brillant de gloire,
Du beau char de la victoire,
Afin d'embrasser la paix.

Si ce prince magnanime
Eût toujours d'un même pas
Suivi l'ardeur qui l'anime,
Et qui le porte aux combats;

Par tant d'exploits admirables,
A nos neveux incroyables,
Il alloit se signaler,
Que votre art, qui tout surmonte,
Eût enfin reçu la honte
De ne le pas égaler.

Quittez donc, en cette fête,
Le trop pénible laurier,
Et n'ombragez votre tête
Que de myrthe et d'olivier:
Loin de vous, le dieu des armes,
Des combats et des alarmes!
Et ne chantez désormais
Sur votre lyre d'ivoire,
Que le triomphe et la gloire
De l'amour et de la paix.

L'impitoyable Bellone,
Depuis cinq lustres entiers,
De son glaive qui moissonne
Tous les ans tant de guerriers,
Ravageoit de deux grands princes
Les plus fertiles provinces,
Sans que rien pût l'arrêter;
Et le sang et le carnage,
Au lieu d'assouvir sa rage,
Ne faisoient que l'irriter.

Le printems qui fait les roses,
Et dont l'aimable retour
Dans le sein de toutes choses,
Verse la joie et l'amour;

Aux

Aux villes infortunées
Des frontières ruinées,
Portoit la pâle terreur;
Et renouvelant la guerre,
Ne couvroit toute la terre
Que de tristesse et d'horreur.

A peine l'herbe échauffée
Reverdissoit les sillons,
Qu'elle mourroit étouffée
Sous le faix des bataillons:
La plaine, après cette perte,
Montrant, poudreuse et déserte,
Au ciel son stérile flanc,
Goûtoit bientôt la vengeance
De leur brutale insolence,
Et s'engraissoit de leur sang.

Mais quittons là ce langage;
N'employons point nos accords
A faire la triste image
D'un champ tout couvert de mort;
Ou d'une ville assiégée,
Que d'une ardeur enragée,
On force de toutes parts,
Et qui, près de sa ruine,
Voit dans son sein la famine,
Et la mort sur ses remparts.

Enfin ces longues misères
Ont arrêté le courroux
Et les châtimens sévères
Du ciel armé contre nous:

Il semble qu'il se repente
Des coups de sa main pesante,
Et des maux qu'il nous a faits ;
Il nous flatte, il nous caresse ;
Et pour marque de tendresse,
Il fait descendre la paix.

Que de beauté l'environne !
Qu'elle possède d'appas !
Si l'olive la couronne ;
Les fleurs naissent sous ses pas.
C'est bien d'elle qu'on peut dire
Qu'elle voit sous son empire
Et les peuples et les rois :
Tout le monde rend les armes
Au doux pouvoir de ses charmes,
Et se range sous ses lois.

Devant elle fuit et crie
Bellone au front courroucé,
Plus rouge encor de furie,
Que du sang qu'elle a versé.
Cette affreuse meurtrière,
Qui, loin de notre frontière,
Pour jamais se voit bannir,
Court immoler des victimes,
Où l'appellent les grands crimes,
Qu'elle seule doit punir.

La paix triomphe sans peine,
Tous nos discords sont finis ;
Et de l'Ebre et de la Seine
Les peuples sont réunis :

D'une alliance éternelle;
Malgré leur vieille querelle,
Ils se donnent le baiser;
Et rien que les Pyrénées,
Dont leurs terres sont bornées,
Ne peut plus les diviser.

Les Nymphes effarouchées
Des tambours et des clairons,
Depuis si long-tems cachées
Sous l'écorce de leurs troncs,
Au lieu des aigres trompettes,
N'entendent que les musettes,
Dont résonnent les hameaux;
Et de mille fleurs parées,
Dansent, toutes les soirées,
Autour des sacrés ormeaux.

Lorsque la nuit tend ses voiles
Sur les campagnes d'azur,
Et que le feu des étoiles
Jette un éclat vif et pur,
Mille traits de flamme ardente,
Vers la voute étincelante,
Poussent leurs brillans éclairs;
Et retombant sur la terre,
D'un agréable tonnerre,
Frappent la vague des airs.

Quittez les rives du Tage,
Divin chef-d'œuvre des cieux;
Venez recevoir l'hommage
Que mérite vos beaux yeux;

Sous les lois de leur empire,
Souffre, languit et soupire
Le plus grand de tous les cœurs :
Venez, princesse, et qu'il voie,
Comblé d'amour et de joie,
Ses adorables vainqueurs.

Illustre et parfait modèle
Des plus solides vertus,
Dont l'infatigable zèle
Tous nos maux a combattus ;
Anne, reine incomparable,
Par qui le ciel favorable
Répand sur nous ses bienfaits,
Nous devons à tes prières
Ces trois faveurs singulières,
Le roi, la reine et la paix.

Et toi, qui de notre France,
Parmi tant d'évènemens,
Est la sage intelligence
Qui règle ses mouvemens,
Jules, vainqueur de l'envie,
Quels peuples, lisant ta vie,
N'admireront, étonnés,
De tes faits la suite heureuse,
Et cette paix glorieuse,
Dont tu les a couronnés !

Oui, quoique disent nos pères
Du règne du grand Henri,
Où, sous des destins prospères,
La paix a long-tems fleuri ;

Nos jours, tous remplis de joie,
Dévidés d'or et de soie,
Seront plus heureux encor,
Et deviendra véritable
Ce que la plus vaine fable
Raconte du siècle d'or.

PERRAULT.

(1) Les conférences pour la paix s'ouvrirent au commencement du mois d'août 1659; et elles eurent lieu dans l'*île des Faisans*, que forme la rivière de Bidassoa, qui n'est connue que parce qu'elle sépare l'Espagne et la France. Cette île est si petite, qu'à peine put-on trouver assez de terrein pour construire une maison de bois, dans laquelle les deux ministres, le cardinal Mazarin et dom Louis de Haro, entrant par des ponts que chacun avoit fait construire de son côté, se trouvoient tous deux dans une salle commune. Le traité de paix et les articles du mariage furent signés le 7 novembre de la même année. La France eut le Roussillon. On garda des villes en Flandres; on en restitua d'autres. Ce traité, qui a cent vingt-quatre articles, réunit deux puissantes monarchies, et termina une querelle de vingt-cinq ans. Condé rentra

en France, et obtint la restitution de ses biens confisqués, et toutes les places, et les graces qu'il avoit eues précédemment.

TRAITÉ

Des Pyrénées ; Mariage du Roi (1).

AIR : *Eh! bon, bon, bon! que le vin est bon!*

LE cardinal et don Louis (2)
Se trouvèrent fort ébahis,
Lors de la conférence :
Ils étoient sans vin sur les lieux ;
Cependant ils avoient tous deux
Plus de soif qu'on ne pense ;
Faute de s'en faire apporter,
Ils ne purent jamais chanter :
Eh! bon, bon, bon!
Que le vin est bon!
Par ma foi! j'en veux boire.

Alors qu'on fit voir le traité
A l'une et l'autre majesté,
Comme conte l'histoire,
Quoi! disoient-ils, faire une paix,
Et qui doit durer à jamais,
Sans y parler de boire!
Il fallut, pour les contenter,
Sur l'heure ces mots ajouter :
Eh! bon, bon, bon! &c.

Quand Grammont (3) partit de la cour,
Le roi lui dit : Prends le plus court,
Pour te rendre en Espagne ;
Observe bien par les chemins
Les lieux où croissent les bons vins,
Si c'est plaine ou montagne ;
Et puis, le tirant à l'écart,
Tu diras au roi, de ma part :
Eh ! bon, bon, bon ! &c.

Lorsque ce duc fut arrivé,
Et qu'il eut le roi salué,
Il alla chez l'infante :
Madame, dit-il, en deux mots,
Mon maître est gaillard et dispos ;
Vous en serez contente.
Cette altesse, fort prudemment,
Répondit à son compliment :
Eh ! bon, bon, bon ! &c.

L'on eut quelque appréhension :
Mais la ratification
D'Espagne étant venue,
Le roi, qui le sut le premier,
Dit plus de cent fois au courrier :
N'as-tu pas la berlue ?
Le courrier, pour en faire foi,
Prit son paquet, et dit au roi :
Eh ! bon, bon, bon ! &c.

Sa majesté, pleine d'éclat,
Dit au secrétaire d'état :
Ajuste ta lunette ;
Qu'on fasse cesser les caquets !
On vit, en ouvrant les paquets,

Que la paix étoit faite :
Mais ce qui davantage plut,
C'est que tout d'abord on y lut :
Eh ! bon, bon, bon ! &c.

Quand le secrétaire, debout,
Eût achevé jusques au bout,
Il ôta ses bésicles,
Et dit : Nous sommes à la fin ;
Mais il faudroit un peu de vin ;
Voici bien des articles !
Ils sont enfin, n'en doutez pas,
Bien signés *Philippe* ; et plus bas :
Eh ! bon, bon, bon !
Que le vin est bon !
Par ma foi ! j'en veux boire.

(1) Fille unique de Philippe IV, roi d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche, qu'épousoit Louis XIV, étoit née comme lui en 1638. La régente avoit cette alliance en vue depuis la naissance de son fils et celle de sa nièce, c'est-à-dire, depuis plus de 20 ans. C'étoit son principal objet, sa principale passion. Le roi alla à Bayonne, tandis que, de son côté, Philippe, avec l'infante, se rendit à S. Sébastien. En allant chez le roi d'Espagne, le roi voulut être confondu un moment, pour éprouver si le roi et l'infante d'Espagne, qui avoient vu son

portrait à Madrid, le reconnoîtroient dans la foule : mais sa grande taille et sa bonne mine le découvrirent bientôt. La reine-mère fut ravie de voir le roi son frère, qu'elle n'avoit point vu depuis quinze ans qu'elle étoit en France. La cérémonie du mariage qui s'étoit faite à Fontarabie, par procureur, six jours auparavant, se renouvela, le 9 juin, par l'évêque de Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz. Le roi et la reine se mirent en chemin pour revenir à Paris, et y firent une entrée magnifique, le 26 août 1660. La marche dura toute la journée; le peuple étoit ivre de joie; Paris vit avec admiration cette jeune reine, qui avoit de la beauté, portée dans un char superbe, d'une invention nouvelle; le roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avoit ajouté à sa beauté mâle et héroïque, qui attachoit tous les regards. Madame Scarron, qui devoit un jour l'épouser aussi, mais moins solennellement, confondue pour lors dans la foule, écrivoit, le lendemain, à une de ses amies, qu'elle avoit été, pendant dix à douze heures, tout yeux et tout oreilles; qu'elle ne croyoit pas qu'il se pût rien imaginer

de si beau ; et elle ajoute, en femme qui porte ses pensées au-delà du moment : « La reine dut se coucher hier au soir assez » contente du mari qu'elle a choisi ». Ce qu'il y eut de vraiment magnifique, fut la maison de Mazarin, nombreuse, riche, et effaçant, par son éclat, celle du frère du roi. On prépara, au bout des allées de Vincennes, un arc de triomphe, dont la base étoit de pierre ; le tems qui pressoit ne permit pas qu'on l'achevât d'une manière durable, et il a été depuis totalement démoli. Claude Perrault en donna le dessin. La porte Saint-Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie.

(2) Dom Louis de Haro, ministre d'Espagne, et le cardinal Mazarin, ministre de France, étoient plénipotentiaires à la paix des Pyrénées.

(3) Le duc de Grammont fut envoyé pour faire la demande de l'infante. L'amirante de Castille lui donna un dîner où l'on servit 700 plats. Tous étoient safranés et dorés : personne n'y put toucher.

RETOUR

Du Prince DE CONDÉ *en France* (1).

MÊME AIR.

MONSIEUR le prince de retour,
Avant que de faire sa cour,
Fut voir son Éminence.
Le cardinal parut soudain,
Et dit, en lui prenant la main :
Vous voilà donc en France!
Avant que d'aller voir le roi,
Entrez, et chantez avec moi :
Eh! bon, bon, bon!
Que le vin est bon!
Par ma foi! j'en veux boire.

Lorsqu'il eut le roi salué,
Il parut en sa majesté
Des sentimens fort tendres;
Elle lui dit : Mon beau cousin,
Dites-nous, sans faire le fin,
Que faisiez-vous en Flandres ?
Sire, pendant qu'on se battoit,
Mon armée avec moi chantoit :
Eh! bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Par ma foi! j'en veux boire.

(1) Condé avoit soutenu pendant six ans les affaires des espagnols en Flandres,

malgré les fautes de leurs généraux, et la capacité de Turenne. Il ajouta à sa gloire par le secours qu'il jeta dans Cambray, et par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siège d'Arras en 1654. Deux ans après, il fit lever le siège de Valenciennes : mais il fut battu à la journée des Dunes, où Turenne fut vainqueur. Les espagnols stipulèrent ses intérêts dans le traité des Pyrénées. Mazarin vouloit que Condé ne fût reçu en grace qu'à des conditions humiliantes. L'Espagne menaça, si on n'en accordoit pas d'honorables, de lui composer de plusieurs villes de France et d'Alsace, un état indépendant. On dit que le prince désiroit fort un pareil établissement ; mais il auroit été trop dangereux pour la France. L'animosité du ministre se trouva donc forcé de céder à l'avantage de l'état. Condé fut rappelé et rétabli dans ses principaux droits. Reçu d'abord assez froidement, il gagna, par sa conduite prudente et discrète, la confiance de Louis XIV, qui l'appela quelquefois dans ses conseils, et le mit à la tête de ses armées.

SERVICES DE MAZARIN.

JULES, qui plus qu'autre personne,
Est pourvu de bon jugement,
A fait la paix assurément;
Mais la faisant, Dieu me pardonne!
Il nous la vend bien chèrement (1).

(1) L'auteur veut rappeler toutes les déprédations de cet insatiable ministre.

(*avril.*)

PROCÈS DU MARQUIS DE LANGEAIS.

AIR : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

QUE je plains la destinée
De ce pauvre de Langeais (1),
Qui s'est trouvé sans coignée
Le jour qu'il fut au congrès!
Il a gâté son affaire,
Pour n'avoir jamais pu faire
Ce que fait et que défend
L'archevêque de Rouen (2).

(1) René de Cordouan, marquis de Langeais, dont le premier mariage fut déclaré

nul, pour cause d'impuissance, le 8 février 1659, épousa depuis Diane de Montaud de Navailles, dont il eut sept enfans. L'épreuve du congrès fut abolie par le parlement, le 18 février 1677.

(2) François de Harlay-Chanvalon, qui fut ensuite archevêque de Paris, étoit l'un des plus beaux hommes de son tems, et même l'un des plus galans.

SUR LE MÊME.

AIR : *Réveillez-vous.*

Que la nature est impuissante
Pour toi, mon pauvre de Langeais!
Le petit bon-homme qu'on chante
Seroit mieux sorti du congrès.

Dans un combat si désirable,
Il faut toujours s'abandonner :
Et la brêche étant raisonnable,
Il ne falloit pas demeurer.

Langeais, il faut faire retraite (1) :
Tu passes pour mauvais soldat;
Vingt témoins ont vu ta défaite,
Et pas un n'a vu ton combat.

Ne raille plus cette inhumaine,
Et n'accuse que ton défaut;
Cent mille écus valent la peine
D'aller une fois à l'assaut.

L'assaut n'étoit que trop facile ;
Il falloit un peu de vigueur :
Et tu pouvois, dans cet asile,
Sauver ton bien et ton honneur.

(1) Il se retira en Hollande, pour cause de religion.

1661.

Fêtes a la Cour.

Vers pour le Roi, représentant un Courtisan dans un ballet (1).

Ce parfait courtisan a la mine si haute,
Qu'en le croyant un roi, si c'est faire une faute,
C'est conscience aussi de la vouloir punir.
Il est jeune, il se pousse, il entreprend, il ose,
Et n'a rien tant à cœur comme de parvenir :
Je crois qu'il fera quelque chose.

A son âge, il possède une charge honorable,
Un établissement assez considérable ;
De moins ambitieux s'en tiendroient à cela.
Mais à plus de grandeur sa vertu se dispose :
L'apparence n'est pas qu'il en demeure là :
Je crois qu'il fera quelque chose.

Il passe d'assez loin les titres ordinaires,
Et seroit beaucoup mieux qu'il n'est dans ses affaires,
N'étoit son grand procès contre un proche parent.

On sait le démêlé des lys et de la rose :
S'il peut venir à bout de ce vieux différends (2),
Je crois qu'il fera quelque chose.

C'est le plaisir des yeux, et la douleur des ames :
Tout ce qu'on voit briller de filles et de femmes,
Ont pour lui dans le cœur d'étranges embarras ;
Et s'il prend quelque part à la peine qu'il cause,
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras !
Je crois qu'il fera quelque chose.

BENSERADE.

(1) Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaisirs et de galanteries depuis le mariage du roi. Elles ne furent interrompues quelque tems que par la mort du ministre. La reine-mère étoit dévote ; la jeune reine, timide et embarrassée d'une grande cour : tout ce qu'il y avoit de plus distingué en hommes et en femmes se rassembloit tantôt chez Madame, tantôt chez la comtesse de Soissons, une des nièces de Mazarin, que le roi avoit nommée surintendante de la maison de la reine. Son appartement des Tuileries étoit le centre de la galanterie, des menées et des intrigues. Le souper étoit le repas de préférence du roi ; il le prolongeoit, et le faisoit suivre quelquefois de danses et de petits bals. Ce prince

prince excelloit dans les danses graves. Il fit connoissance de mademoiselle de la Vallière, chez Madame, dans le tems de la plus grande intimité de cette princesse avec la comtesse de Soissons, et lorsque les deux sociétés réunies marchoient d'un pas égal sous l'étendard d'une joie poussée jusqu'à l'étourderie. Rendez-vous, tête-à-tête, petits jeux, promenades nocturnes, repas tardifs, nommés *media noche*, on se permettoit tout, et l'on oublioit souvent jusqu'aux bienséances qui doivent être sévères pour les premiers rangs.

(2) *De ce vient différend.* Allusion à la dispute sur la préséance entre l'ambassadeur de France et celui d'Espagne, qui eut lieu à la cour de Londres le 10 octobre 1661.

MONSIEUR,

Frère unique du Roi, représentant un Galant (1)

CADET d'assez bonne famille,
Entre tous les galans je brille;
On m'applaudit, dès que l'on m'apperçoit;

Mon rang et ma beauté par-tout se font connoître :
Et petit que je suis (2), je ne laisse pas d'être
Tout le plus grand monsieur qui soit.

Je tâche, en servant les plus belles,
De faire fortune auprès d'elles ;
Et c'est par-là que je veux m'avancer.
Je n'ai point d'autre soin, ni de plus grande affaire.
Quand les aînés ont tout, que sauroit-on y faire ?
C'est aux cadets à se pousser.

Maintenant je ne représente
Qu'un galand d'humeur complaisante,
Dont le dessein n'est guère violent.
Mais quand l'âge aux désirs aura lâché la bride,
J'ai toute la façon d'aspirer au solide,
Et d'être un terrible galand (3).

BENSERADE.

(1) Philippe de France, duc d'Orléans, que l'on appeloit MONSIEUR, figuroit aux bals, où la régente avoit laissé introduire une grande liberté. Mazarin, surintendant de l'éducation des deux frères, s'étoit appliqué, de l'aveu d'Anne d'Autriche, à *viriliser* l'aîné, et à *efféminer* l'autre.

(2) *Et petit que je suis.* Monsieur, dit sa seconde femme, la princesse de Bavière, n'avoit certainement pas l'air ignoble : mais il étoit *très-petit.* Il avoit

les cils et les cheveux noirs comme du jais, de grands yeux bruns, le visage long et étroit, un grand nez, la bouche très-petite, et de vilaines dents.

(3) *Et d'être un terrible galant.* Monsieur ne fut point un *terrible galant.* Madame de Fienne lui disoit : *Vous ne déshonorez pas les femmes qui vous hantent, mais elles vous déshonorent.* Il eut une inclination fort suspecte pour le chevalier de Lorraine, le plus grand débauché de ce tems, qui s'étoit entièrement emparé de son esprit. *Le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'étoit réservé à aucune femme*, dit madame de la Fayette, dans ses mémoires.

MONSIEUR,

Habillée en Fille dans un Bal (1).

J'ÉTOIS un fort joli garçon,
Et j'avois toute la façon
Qu'on voit aux royales personnes,
Qui touchent de près les couronnes,
Quand à force de m'attacher
Au beau sexe qui m'est si cher,
En m'habillant comme il s'habille,
Je suis enfin devenu fille.

Un si merveilleux changement
Sert de preuve comme l'amant,
Dont l'ame est beaucoup enflammée,
Se transforme en la chose aimée.
Mais je sens bien que je ne puis
Servir ce sexe, quand j'en suis,
Et je commence à reconnoître,
Pour l'aimer, qu'il n'en faut pas être;
C'est pourquoi je serois d'avis
De reprendre avec mes habits
Celui-là dont j'étois naguère.
J'ai beaucoup de choses à faire,
Que j'en ferai bien mieux à point.
On peut donner à mon pourpoint
Ce qu'on ne seroit pas si dupe
D'accorder à mon corps de jupe:
Sans y faire tant de façon,
Je veux redevenir garçon,
Et que plus d'une fille m'aime
Avecque ce défaut-là même.

Benserade.

(1) On encouragea le goût de ce prince pour la parure et les ajustemens de l'autre sexe. Sa mère aimoit à le voir habillé en fille, et permettoit qu'il se montrât ainsi publiquement, entouré de jeunes courtisans travestis comme lui.

(9 mars.)

MORT DU CARDINAL MAZARIN (1).

ENFIN le cardinal a terminé son sort.
Que direz-vous, françois, de ce grand personnage?
Il a fait la paix, il est mort:
Il ne pouvoit pour vous en faire davantage.

BLOT.

(1) A juger du cardinal Mazarin par ses négociations avec les puissances étrangères, c'est un des plus habiles ministres qui aient existé. On lui dut l'acquisition de l'Alsace, et le mariage du roi avec la fille du roi d'Espagne, qui, malgré les renonciations, donna des droits à Louis XIV sur cette monarchie. Le fameux traité de Munster fut, en grande partie, son ouvrage.

En France, il commença par s'emparer de l'entière confiance de la régente, Anne d'Autriche. Avant qu'il eût intérêt de se déguiser, c'étoit, dit madame de Motteville, l'homme du monde le plus agréable; il avoit l'art d'enchanter les hommes, et de se faire aimer de ceux à qui la for-

tune le soumettoit. Sa conversation étoit enjouée, abondante ; il paroissoit sans prétentions, et il faisoit semblant, fort habilement, de n'être pas habile. Il n'en essuya pas moins, durant les troubles de la fronde, de grands ridicules, que lui valoit surtout son accent étranger : mais il fit tête aux évènemens, ou plia, suivant les conjonctures, se moqua de ceux qui le bravoient, et finit par être le maître absolu du royaume. Son grand système étoit de mener les hommes par l'espérance, et d'attendre tout du temps : méthode qui n'est pas d'un usage durable, comme il l'éprouva ; car à force d'avoir été trompé, personne ne comptoit plus sur sa parole.

Sa puissance devint telle, qu'il allia sa famille à celle de Bourbon, en mariant une de ses nièces au prince de Conti, frère du grand Condé. Charles II, roi d'Angleterre, qui n'étoit pas encore remonté sur le trône, lui en demanda une : le mauvais état de ses affaires lui attira un refus.

Après le mariage du roi, quand il l'eut ramené à Paris avec la nouvelle reine, il exigea et obtint que le parlement, qui,

quelques années auparavant, avoit mis sa tête à prix, vint le haranguer par députés, et il ne donna plus la main aux princes du sang, en lieu tiers, comme autrefois. On le vit marcher avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires.

La reine-mère, dit Voltaire, si long-tems protectrice de Mazarin contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le roi, son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvoit secouer le joug qu'il lui avoit imposé, aussi bien qu'à elle-même ; et Louis XIV n'osoit pas encore régner du vivant de Mazarin, qui l'avoit très-mal élevé, et laissé souvent manquer du nécessaire.

Le cardinal avoit accumulé sur sa tête une douzaine des plus riches abbayes du royaume, et amassé plus de deux cents millions, par des moyens indignes, non seulement d'un ministre, mais d'un honnête homme : traitant en son nom et à son profit des munitions des armées ; imposant, par des lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités ; vendant tout, emplois, charges,

dignités et bénéfices. A cette prodigieuse cupidité, il joignoit une avarice basse et honteuse. Il fripponnoit au jeu, sans beaucoup se gêner; il est vrai qu'on pouvoit aussi le tromper impunément, pourvu que ce fût avec adresse. Le roi demandoit quelquefois de l'argent au surintendant, qui lui disoit : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté; mais M. le Cardinal vous en prêtera.* Ce cardinal, dit *Vittorio Siri*, étoit *maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice;* et l'historien ajoute qu'il avoit l'art de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans, que pour diminuer leurs services et délivrer le roi de la nécessité de les récompenser.

Peu de jours avant sa mort, la charge de premier président de Bretagne vint à vaquer : la reine-mère la demanda pour d'Argouges, intendant de sa maison, et Mazarin la lui promit. D'Argouges étant allé chez lui pour le remercier, son éminence lui dit qu'il étoit vrai qu'il avoit promis cette charge, mais qu'il ne pouvoit la lui donner, s'il ne comptoit cent

mille écus. Le protégé de la reine répondit qu'il n'étoit pas en état, et on lui répliqua qu'il n'auroit donc pas la charge. D'Argouges alla rendre compte à la reine de ce qui s'étoit passé ; elle ne put s'empêcher de s'écrier : *Ne se lassera-t-il jamais de cette sordide avarice? sera-t-il toujours insatiable, et ne sera-t-il jamais soûl d'or et d'argent?* Ce discours fut rendu sur le champ au cardinal par des gens de chez la reine qui lui étoient affidés ; et cette princesse étant bientôt après montée dans sa chambre pour le voir, il la reçut en lui disant : *De quoi vous avisez-vous, madame, de venir voir un insatiable, un homme entiché d'une avarice sordide, et qui ne sera jamais soûl d'or et d'argent?* La reine se trouva fort embarrassée, et s'excusa le mieux qu'elle put. Le cardinal n'en fut pas plus honteux : il finit par lui déclarer que son protégé n'auroit pas la charge, s'il ne donnoit les cent mille écus. D'Argouges n'en voulut pas à ce prix : mais le cardinal étant mort la semaine d'après, l'intendant eut la charge sans rien donner.

Mazarin, quatre jours avant sa mort

disoit à Villeroi : *on fait bien des choses en cet état, qu'on ne fait pas se portant bien.* La veille cependant il vit le prince de Condé, lui parla long-temps et fort affectueusement ; et le prince reconnut ensuite qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vérité.

Il eut des scrupules au sujet de tant de millions qu'il avoit volés à l'état, et pour ne pas mourir sans absolution, il fit don au roi de tous ses biens : Louis XIV lui fit expédier, le 6 mars, un brevet par lequel il lui donnoit tout ce qu'il avoit acquis pendant son ministere. En reconnoissance, le cardinal légua par testament dix-huit gros diamans à la couronne : on les nomma *les dix-huit Mazarins.* La reine-mere eut le gros diamant appellé *la Rose d'Angleterre*, un diamant brut pesant quatorze carats, et un superbe rubis. Il donna à la reine, femme de Louis XIV, un bouquet de cinquante diamans, et trente-une émeraudes à Monsieur, frere du roi.

Dans ses derniers momens, assisté de Joly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, il récita plusieurs fois le *miserere* la tête

nue et les bras étendus. Son confesseur exigea de lui qu'il fît amende honorable pour les scandales qu'il avoit donnés : il s'y soumit volontiers, et fit cette satisfaction tête nue et un cierge à la main. Joly disoit partout quelques jours après que le cardinal étoit mort comme un saint. Etant près d'entrer en agonie, Mazarin envoya un gentilhomme au premier président de Lamoignon, pour *l'assurer qu'il mouroit le très-humble serviteur du parlement.*

A sa mort arrivée le 9 mars, le roi et toute la cour portèrent le deuil.

Le lit de parade du cardinal MAZARIN.

JE n'ai jamais pu voir *Jules* sain, ni malade ;
J'ai reçu mainte rebuffade
A sa porte et sur son degré :
Mais enfin je l'ai vu sur son lit de parade,
Et je l'ai vu fort à mon gré.

I.

ÉPITAPHES DE MAZARIN (1).

ICI gît le cardinal Jule,
Qui, pour se faire pape, amassa force écus.
Il avoit bien ferré sa mule,
Mais il ne monta pas dessus.

(1) Mazarin mourut dans l'idée de se faire élire pape après la mort d'Alexandre VII. Il y pensoit très-sérieusement, et s'assuroit du suffrages de diverses puissances catholiques. Il se flattoit que quinze millions d'argent comptant, et trente abbayes distribués à propos, acheveroient de rendre son exaltation infaillible.

I I.

Ce que Beaufort, roi de la halle,
Ce que le cardinal de Retz,
Le parlement et ses arrêts,
La fronde et toute sa cabale;
Ce que princes, peuples, guerriers,
Même plus de quatre argentiers,
Contre Mazarin n'ont pu faire,
Les docteurs, par leurs beaux discours,
Avecque leur art salutaire,
L'ont fait en moins de trente jours.

I I I.

Ci gît qui toujours prit sans rendre,
Et qui cède à regret aux dures lois du sort !
Passant, veux-tu savoir la cause de sa mort ?
C'est qu'il n'avoit plus rien à prendre.

I V.

JULES fut gueux, Jules fut riche,
Jules fût noble et roturier,
Jules fut prélat et guerrier,
Jules fut magnifique et chiche,
Jules fut françois et romain,
Jules fut sujet, souverain;
Jules fut louable et blâmable,
Jules fut dieu, Jules fut diable,
Jules fut payen et chrétien,
Jules fut tout, et n'est plus rien.

V.

CI gît l'Éminence deuxième;
Dieu nous garde de la troisième!

V I.

IL est mort ce grand personnage,
Et son trépas a mis en deuil toute la cour:
Que Dieu lui donne bon voyage,
Et nous préserve du retour!

VII.

Ci gît l'ennemi de la fronde,
Celui qui fourba tout le monde:
Il fourba jusques au tombeau;
Il fourba même le bourreau,
Evitant une mort infâme:
Il fourba le diable en ce point,
Qui pensoit emporter son ame;
Mais l'affronteur n'en avoit point.

VIII.

Sous ce marbre, gît une tête
Que le parlement mit à prix,
Dont les parens vivroient de quête,
S'il rendoit tout ce qu'il a pris.

IX.

Ci gît un cardinal, élevé par le sort,
Jusqu'à voir la faveur à ses lois asservie;
Il nous donna la paix à la fin de sa vie,
Et nous l'assura par sa mort.

X.

Ci gît ce fameux politique,
Qui fut haï du peuple et du prince adoré;
Il ne pouvoit manquer de mourir hydropique:
Car il fut toujours plein et toujours altéré.

X I.

Passant, qui comme moi contemple
Le tombeau d'un larron dans l'Eglise de Dieu,
Ne crois pas qu'il ait pu le souffrir en ce lieu,
Lui qui chassa jadis les voleurs de son temple.

X I I.

Il eut beaucoup d'amis tant qu'il eut des richesses;
Il fit tout espérer, ne distribuant rien;
Il ne promit jamais pour tenir ses promesses,
Et du bien de l'état il fit toujours le sien.

X I I I.

Ci gît que la goutte foula
Depuis les pieds jusqu'aux épaules:
Non Jules qui conquit les Gaules,
Mais le Jules qui les gaula.

XIV.

APRÈS avoir dompté les frondeurs et la fronde,
Après avoir pillé les biens de tout le monde;
Après avoir chassé notre innocent prélat;
Après avoir fourbé tous les plus grands de France,
Il est mort dans son lit, disposant de l'état,
Jules à qui le sort devoit une potence !

XV.

CI gît un cardinal qu'éleva la fortune,
Et qu'elle conduisit en tous lieux par la main;
Sa carrière fut belle, et sa fin peu commune;
Il vécut en banquier, et mourut en romain.
Par sa ruse, il dupa la France;
Il eût éternisé son sort,
Si, par finesse ou par finance,
Il avoit pu duper la mort.

XVI.

AIR : *De la petite Fronde.*

DEDANS la ville de Mazare,
Mazarin vivoit en Lazare,
Réduit à la mendicité;
Mais les bienfaits d'Anne d'Autriche,
De Lazare ressuscité,
L'ont fait mourir en Mauvais-Riche.

XVII.

XVII.

Ici gît dessous cette pierre
Le plus grand voleur de la terre :
Celui qui nous fit tant de mal,
Celui que personne ne pleure ;
S'il est au ciel, il n'est pas mal :
S'il est au diable, à la bonne heure !

XVIII.

Un fourbe, un brigand, un impie,
Sans remords a fini sa vie,
Gonflé de biens et de péchés :
Certain curé (1) pourtant assure,
Puisqu'il connoît des évêchés,
Que son ame étoit toute pure.

(1) *Certain curé.* Joly, curé de S. Nicolas-des-Champs, depuis évêque d'Agen, rendit, comme on l'a vu, les meilleurs témoignages sur la piété de Mazarin dans ses derniers momens.

XIX.

AIR : *Dans ce couvent bienheureux.*

SOMMES-NOUS pas trop heureux,
Puisque l'Eminence est morte ?
S'il n'eût péri de la sorte,
Nous eussions tous été gueux.
Ma foi ! c'étoit un grand homme !
Son esprit a fait la paix ;
Mais de plus fourbe dans Rome,
Il ne s'en trouva jamais.

XX.

AIR : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

SOUS ce marbre gît, cette tête
Que le parlement mit à prix,
Dont les parens vivroient de quête,
S'ils rendoient tout ce qu'il a pris.

Si Mazarin meurt dans Vincenne,
Croyez que c'est avec raison ;
Car d'un voleur la moindre peine,
C'est de mourir dans la prison.

Alléluia ! réjouissance !
Chantons un *Regina cœli ;*
Nous avons un saint-Jule en France,
Si l'on en croit monsieur Joli.

Il nous jure que ce saint homme
Est saint, ou qu'il n'en fut jamais,
Et que dans l'Eglise de Rome
On le chantera désormais.

Ci gît. . . mais non, je me ravise,
Cherchez le cardinal plus bas;
Le diable en a purgé l'Eglise
Dans le moment de son trépas.

Le cardinal et sa noblesse
Me fit l'autre jour grand honneur;
Je pensai mourir d'alégresse,
Quand j'apperçus venir son cœur.

Comminges n'est pas mal habile,
Quand il s'agit d'avoir un cœur;
Si ce n'est celui du pupille,
C'est celui de son gouverneur.

X X I.

Air: *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Le diable, en prenant Mazarin,
Fit une perte sans seconde:
Puisque ce ministre à la fin
Auroit fait damner tout le monde.

Cher ami, ne t'informe plus
Où Jules Mazarin peut être:
Ayant supprimé les élus,
Penses-tu qu'il en voulût être?

Peuple françois, c'est à grand tort
Que vous blâmez son Eminence,
Qui n'a voulu jusqu'à la mort
Que le bien de toute la France.

Nous devons tous faire un souhait
Qu'il puisse trouver son salaire,
Non pas pour le bien qu'il a fait,
Mais pour le mal qu'il n'a pu faire.

XXII.

AIR : *Des Rochellois*, dit depuis, *Du Prévôt des Marchands.*

ICI dessous git Mazarin,
Qui plus adroit que Tabarin,
Par ses ruses dupa la France:
Il eût éternisé son sort,
Si, par finesse ou par finance,
Il avoit pu duper la mort.

Du cardinal mis au cercueil,
On dit qu'on va prendre le deuil (1):
S'il te prend une telle envie:
O France! que je plains ton sort!
Tu portois le deuil de sa vie,
Le porterois-tu de sa mort?

Enfin, s'il est vrai ce qu'on dit,
L'avarice eut tant de crédit
Sur ce ministre insatiable,
Qu'afin d'acquérir plus de bien.

S'il n'eût donné son ame au diable,
Il n'auroit jamais donné rien.

Vous qui passez près de ce lieu,
Venez jeter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau bénite:
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite
D'en avoir de vous à son tour.

Il fut soldat, prélat, marchand,
Dans tous états il fut méchant;
Dans tous les trois il se déguise:
Il nous pilla comme soldat,
Comme prélat, vendit l'église,
Comme marchand, vendit l'état.

(1) *On dit qu'on va prendre le deuil.* La cour porta en effet le deuil de Mazarin, qui, en 1658, avoit fait porter à la cour le deuil de Cromwel.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Ier volume.

ERRATA.

Pag. 3, *vers* 17, qu'on eut de peine, *lisez* qu'on eut peine.
Pag. 156, *vers* 10, frères qui combattez dehors, *lis.* françois qui combattez dehors.
Pag. 158, *vers* 6, et que toute l'église révère, *lis.* que toute l'église révère.
Pag. 343, *lig.* 23, et décida en maître, *lis.* et Mazarin décida en maître.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

